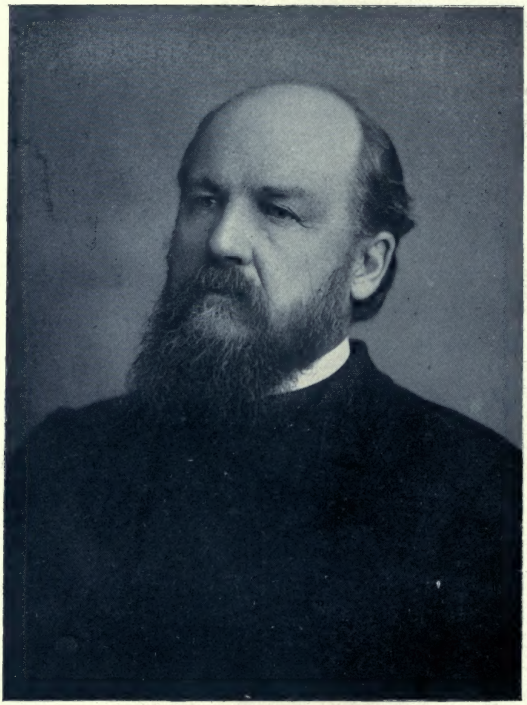
19 Rue Scribe, PARIS;
Beaver Street, NEW YORK.

En Canot et en Traîneau à Chiens

Parmi les Indiens Cree et Salteaux

CAHORS & ALENÇON, IMPRIMERIES A. COUESLANT. — 15.553



EGERTON R. YOUNG

Y713by
·Ft

En Canot et en Traîneau
A CHIENS
Parmi les Indiens CREE et SALTEAUX

Par E.-R. YOUNG

Traduit par Mme Thouvenot

Préface de M. Mark Guy Pearse à l'édition originale

130319
17/12/13

TOULOUSE
SOCIÉTÉ D'ÉDITION DE TOULOUSE
28, RUE DES SALENQUES, 28

1912

PRÉFACE

Mon ami, M. Egerton Young, me demande d'écrire quelques mots de préface à son volume. J'accède bien volontiers à son désir, quoiqu'il n'ait aucun besoin de moi pour le présenter aux lecteurs de la mère patrie.

C'est par une radieuse journée de mai, en 1887, que je rencontrai M. Young sur le rivage du Golfe de Géorgie (Canada). Après avoir traversé la rivière au milieu d'une foule d'hommes et de jeunes garçons activement occupés à harponner les poissons qui arrivaient en bancs du Lac Huron, et longé les quais, nous atteignîmes la grève et, nous asseyant, nous nous mîmes à causer. Je fus de suite à l'aise avec ce prédicateur méthodiste simple et ouvert. Il se trouva qu'il avait été missionnaire durant des années parmi les Indiens Cree et Salteaux, là-bas dans la « Terre désolée ». Je n'avais qu'à poser une question de temps en temps, puis à écouter ravi. Le pays, les habitants, la froidure, les chiens, les ours, tout l'environnement de sa vie s'animait devant moi et l'après-midi s'écoula bien trop rapidement à

mon gré, au milieu d'aventures invraisemblables et de merveilleux récits de conversions. Dès lors cette journée a vécu parmi les trésors de mon imagination.

Il me conduisit chez lui où je fis la connaissance de son excellente femme et de ses enfants. On m'y installa sur une fourrure qui m'intéressa. « Qu'est ceci ? » demandai-je. Mon hôte se mit à rire : « C'est un loup gris, féroce compagnon qui souhaitait de dévorer mon Eddie et qui, sans la miséricorde de Dieu, l'aurait certainement fait. » Alors commença un nouveau récit : comme quoi auprès des éléphants, des buffles ou d'autres animaux qui vivent en troupes, il s'en trouve souvent un qui, pour une raison quelconque — ou sans aucune raison — vit isolé et devient de tous ses pareils le plus dangereux et le plus malfaisant. Parfois, et peut-être le plus souvent, il est enragé. Dans ce cas-ci, c'était un loup. Les Indiens coupaient du bois dans la forêt pour la provision d'hiver et le petit garçon les aidait en charriant les bûches dans un traîneau à chiens pour retourner ensuite à toute vitesse à la maison sur le traîneau vide. Il était en route sur le véhicule chargé lorsque la bête furieuse s'élança hors de la forêt et se mit à courir à ses côtés, cherchant à l'atteindre sur son tas de bois, tandis que les chiens effrayés galopaient éperdument. Une minute d'écart, un

heurt, et c'en était fait de l'enfant, mais par la bonté de Dieu il atteignit sa demeure. L'instant d'après, le loup fut tué et sa dépouille argentée s'allongeait maintenant devant le foyer.

Avant de quitter mon hôte pour m'acquitter de mes devoirs en ville, puis pour regagner ma demeure en un long trajet à rames à travers le lac, je lui fis promettre de venir en Angleterre pour raconter l'histoire de sa mission. C'est ce qu'il a fait et, soit lui, soit sa compagne, ont ému des milliers et des milliers de personnes en retraçant leurs travaux et les grandes bénédictions dont Dieu les a couronnés.

On a dit que les hommes qui font l'histoire ne sont pas ceux qui l'écrivent. Il est vrai que des années en canot et en traîneau à chiens ne supposent pas de longs loisirs pour s'exercer dans le maniement de la plume, et surtout lorsque ce n'est que tous les six mois que l'on peut communiquer avec le monde des lettres. Si les souvenirs imprimés du missionnaire n'ont pas la force et le charme de ses allocutions, n'en est-il pas de même pour tout ce qui vaut la peine d'être entendu lorsque la voix de l'orateur fait défaut ? Néanmoins, je suis assuré que des milliers de ses auditeurs seront heureux de posséder sous une forme permanente ce qu'ils ont eu le privilège d'entendre et qu'un grand nombre

de ceux qui n'ont pu l'entendre jouiront de le lire. Je souhaite ardemment que ce livre soit répandu comme il le mérite et ma prière est qu'il soit en bénédiction selon le désir de son auteur.

M. G. P.

CHAPITRE PREMIER

Coup d'œil sur l'Œuvre et sur les Ouvriers du début.

La question de l'évangélisation des peuplades de l'Amérique septentrionale est, depuis bien des années, une de celles qui préoccupent l'Eglise chrétienne. Quelques-uns des serviteurs de Dieu les plus éminents se sont consacrés à cette œuvre ; les plus dures privations et les plus grandes souffrances y ont été endurées. Quelques-uns des plus beaux trophées y ont été obtenus.

Il est regrettable qu'il existe si peu de biographies des hommes héroïques qui ont travaillé parmi les Indiens. Tout en nous réjouissant de posséder celles d'Eliot, de Brainerd et d'autres des premiers ouvriers qui ont lutté vaillamment et non sans succès parmi les Peaux-Rouges, nous déplorons qu'on ait publié si peu sur Evans, Rundle, Mac Dougall, Steinheur et d'autres dont le courage, l'endu-

rance, la patience et le labeur fructueux rendraient les biographies aussi saisissantes et aussi profitables à l'église que celles de Carey, de Judson, de Hunt ou de Morrisson.

Les travaux de ces missionnaires parmi les aborigènes du continent américain méritent d'autant plus d'honneur qu'ils ont eu pour objet une race généralement considérée comme mourante, un peuple en voie de disparaître. Trop souvent, on leur a fait entendre le sifflement des boulets au lieu de la prédication de l'Evangile d'amour. Les lois qui leur ont été imposées ont tendu plus à les anéantir qu'à les élever au rang de nation chrétienne et à la jouissance d'un christianisme conséquent. Il est bien humiliant de constater que, dans les pays dits chrétiens, ils sont nombreux ceux qui, oubliant la doctrine de la fraternité universelle du genre humain, et aussi l'universalité de l'expiation, ont eu l'esprit si plein de préjugés et si rapetissé en ce qui concerne l'homme rouge, qu'ils l'ont exclu de l'humanité et placé en dehors de l'atteinte de la miséricorde divine, déclarant avec assurance que le seul bon Indien est l'Indien mort ; ou bien, ainsi que cela m'a été dit un jour brutalement par un officier : « L'Indien est une vermine qui n'est bonne qu'à être exterminée. »

TRAÎNEAU A CHIENS A TOUTE VITESSE

Quel sujet de reconnaissance, tandis que l'ignorance, la terreur, l'ambition ou l'avidité inspiraient à leur égard de tels sentiments, que beaucoup de chrétiens, animés d'autres dispositions, se soient sentis appelés à vivre au milieu d'eux et à leur faire du bien. Et ils n'ont pas complètement échoué. Indépendamment des efforts faits par les prêtres catholiques qui accompagnaient Cortez, Pizarre et d'autres aventuriers militaires, des religieux ont travaillé dès le début du XVIe siècle en Floride et dans la région du Rio-Grande à la conversion des natifs, et longtemps avant qu'aucune colonie considérable de langue anglaise eût été constituée sur le continent, leurs convertis se comptaient par milliers. Puis dans les siècles suivants se déroule l'histoire des labeurs et des tribulations des Jésuites et d'autres organisations de l'Église romaine parmi les Hurons du Canada, les Iroquois de New-York, les Abenakis du Maine et différentes autres tribus. Les pages éloquentes et attachantes où Parkman les retrace semblent un roman bien plus qu'un récit de faits réels. Lors des premiers établissements dans le Maryland, la nécessité de s'occuper de la conversion des Indiens attira de suite l'attention et ceux qui s'y appliquèrent ne travaillèrent pas

en vain. On trouve ces mots dans la charte qui fut donnée aux aventuriers qui en 1607 se fixèrent en Virginie : « Employez tous les moyens convenables pour amener la population sauvage et païenne à la vraie connaissance de Dieu et à son service. » Les Pères pèlerins étaient à peine arrivés à Plymouth-Rock depuis un an, que l'un de leurs anciens, écrivant à ses amis d'Angleterre, mentionne les dispositions favorables des adolescents et la possibilité d'obtenir des résultats parmi eux. Ces hommes hardis et admirables, qui émigraient en pays sauvage par motif de conscience, avaient du reste déclaré qu'ils passaient en Amérique pour des raisons solides et importantes parmi lesquelles celles-ci : « Travailler à la propagation de l'Evangile et à l'avancement du règne de Christ. » Dès l'abord, ils s'appliquèrent consciencieusement à la poursuite de ce but. On a beaucoup écrit sur les remarquables réveils dont David et John Brainerd furent les témoins. Leur zèle fervent et leurs grands succès enflammèrent des hommes tels que Wesley, Whitefield et Jonathan Edwards. Un auteur éminent a déclaré que l'œuvre de Dieu parmi les Indiens à cette époque fut probablement sans parallèle dans l'histoire des missions en terre païenne depuis les

temps apostoliques. D. Brainerd écrit : « La puissance de Dieu semblait descendre sur eux comme un vent violent de tempête, balayant tout devant elle. Les effets en furent surprenants. Des vieillards, hommes et femmes, étaient dans une angoisse profonde au sujet de leur âme, les cœurs les plus endurcis se fondaient et des milliers de personnes furent converties à Dieu. »

John Wesley fut si profondément impressionné que nous lisons dans un de ses ouvrages la question et la réponse suivantes : « Qu'est-ce qui pourrait être tenté pour vivifier le zèle pour Dieu là où il est en déclin ? Que chaque prédicateur lise attentivement la vie de D. Brainerd.... »

Ce serait une œuvre d'amour, et intéressante au plus haut point, que de retracer ce qui a été accompli par les églises en faveur de ces déshérités, mais cela demanderait des volumes. Qu'il nous suffise de dire, avant de parler des Missions du Canada qui nous sont personnellement connues, que les Etats-Unis y poursuivent vigoureusement et avec fruit une grande entreprise. Des écoles excellentes forment de nobles chrétiens, des deux sexes, qui donnent une nouvelle impulsion à cette œuvre bénie et amènent les restes de ces tribus jadis florissantes à la possession de la vraie religion et à un niveau plus élevé de civilisa-

tion. C'est aussi un signe des temps des plus encourageants que de voir la plus puissante république du monde s'éveiller au sentiment de sa responsabilité et, comme pour réparer les méfaits de ses agents et les fatales erreurs du passé, entrer dans une nouvelle voie, résolue à étendre à ses sujets rouges la justice qui leur a été trop longtemps refusée.

La politique dite « du fer et du sang » a été une tache sur la civilisation américaine et sur l'ensemble de la chrétienté. Elle a du reste complètement échoué. Les bons procédés et les bons exemples sont bien plus efficaces, et les gens de sens droit se souviendront avec reconnaissance du général Grant qui inaugura la politique de paix. Lorsque de prétendus amis insistaient auprès de lui pour l'en détourner, il répondait : « Si la ligne de conduite que nous suivons actuellement à leur égard peut être améliorée de quelque manière, je suis tout prêt à accueillir des conseils à ce sujet. Je ne crois pas que notre Créateur ait placé sur la terre des races d'hommes différentes, pour voir les plus fortes appliquer leur énergie à l'extermination des plus faibles. Si le gouvernement modifie sa tactique à l'égard des Indiens pendant que je suis au pouvoir, cela ne sera que dans le sens humanitaire. »

CHAPITRE II

Trois Pasteurs indigènes : Peter Jones — John Sunday — Henry Steinheur.

L'Église méthodiste du Canada s'était intéressée depuis un certain nombre d'années à l'évangélisation des peuplades indiennes du « grand territoire » ; mais, pendant longtemps, les efforts étant faibles, les résultats demeuraient peu importants. Ce fut en 1823 que la conversion d'un jeune garçon, devenu, par la suite, le révérend Peter Jones, missionnaire dévoué et béni, imprima un nouvel élan à l'œuvre parmi son peuple. Nous raconterons tout à l'heure cette conversion.

En 1840, la Société mère des missions wesleyennes, en Angleterre, stimulée à l'ouïe de ce qui se passait dans cette ancienne province du Haut-Canada, envoya dans ce que l'on appelait alors les territoires de la Baie d'Hudson les missionnaires Barnley, Rundle, et d'autres pour y tra-

vailler sous la direction de James Evans. Celui-ci n'hésita pas à quitter la contrée où il remportait alors des succès réjouissants pour prendre la tête de cette troupe qui, animée d'un zèle tout apostolique, allait pénétrer au cœur même de cette région encore inconnue.

Avec sa famille, il franchit dans un canot d'écorce de bouleau les centaines de kilomètres qui séparaient sa station, sur le Lac Supérieur, de Norway-House à l'extrémité septentrionale du lac Winnipeg. Sa bibliothèque et ses effets durent être expédiés à Londres pour y être embarqués sur un vaisseau de la Compagnie de la Baie d'Hudson à destination de la factorerie d'York, sur la côte occidentale. De ce port, ils suivirent sur un parcours de plus de huit cents kilomètres une voie bien périlleuse dans des bateaux découverts. A soixante-dix reprises on dut les décharger et les transporter à dos d'hommes à travers ou au delà de chutes, de rapides ou de rivières traîtresses jusqu'à ce que finalement ils atteignissent leur propriétaire. Il avait fallu bien des mois, une double traversée de l'Atlantique, un trajet de deux mille kilomètres pour accomplir un voyage qui se fait aujourd'hui à l'aide d'un steamer et d'une voie ferrée en cinq jours.

Dans cette vaste contrée, les noms

d'Evans, de Rundle et de Barnley sont encore comme pénétrés d'un parfum céleste. Leur vie héroïque et pleine de foi n'est point oubliée. Nombreux sont les habitants encore vivants qui font dater du ministère de ces frères leur entrée dans la vie nouvelle, tandis qu'une cohorte non moins nombreuse a été recueillie dans les rangs de l'église triomphante.

En 1854, les missions de ce territoire passèrent de l'Église wesleyenne anglaise à l'Église méthodiste canadienne. Le temps et la place nous manqueraient si nous voulions énumérer tous les hommes de valeur, européens, canadiens ou indigènes, qui ont donné leur vie pour le salut de ces populations ; toutefois, avant de commencer mon histoire personnelle, je désire donner ici de brèves notices sur trois missionnaires indigènes.

*
* *

Peter Jones, dont il a été question plus haut, naquit le 1er janvier 1802 sur les hauteurs de la baie de Burlington dans le Canada occidental et fut élevé par sa mère selon les coutumes et les superstitions de son peuple. Pendant quatorze ans, il erra dans les forêts du Canada ou des Etats-Unis avec des bandes de sauvages, endurant toutes les privations et les souffrances inhérentes

à cette vie païenne. Son nom était Kah-ké-wa-quon-a-by, ce qui signifie *Plumes sacrées mouvantes*. Comme tous ses congénères, il apprit à manier l'arc et les flèches ; plus tard, il devint habile tireur de fusil et fut canotier et pêcheur distingué. En 1816, il eut la bonne fortune de suivre une école anglaise où il apprit à lire et à écrire, puis il s'établit parmi les Mohawk. Quatre ans plus tard, il commença à fréquenter un service religieux et à avoir de la religion chrétienne une impression favorable. Mais lorsqu'il vit les blancs s'enivrer, se quereller entre eux, maltraiter et tromper ses infortunés compatriotes, il changea d'avis et trouva que celle de ses pères était préférable. Cependant, il ne tomba jamais dans le vice païen de l'ivrognerie. En 1823, il fit la connaissance d'un ouvrier pieux qui avait très à cœur l'âme des indigènes. La fidélité de sa conduite et la sympathie qu'il leur témoignait firent une profonde impression snr l'esprit du jeune homme. Tôt après, les méthodistes primitifs tinrent, dans un district voisin, ce qu'ils appellent un « Camp-Meeting », assemblée en plein air. La curiosité y attira beaucoup de monde, et dans le nombre *Plumes sacrées mouvantes* et l'une de ses sœurs qui voulaient voir comment les méthodistes ado-

raient le Grand-Esprit dans leurs solitudes sauvages.

William Case, qu'on surnomma plus tard avec raison l'apôtre des Indiens du

REVEREND JOHN SUNDAY

Canada, avait la direction générale du « Camp-Meeting ». Il était assisté d'un certain nombre de prédicateurs qui alternaient sur l'estrade rustique pour faire entendre à la foule des discours incisifs et vibrants.

En général il y avait chaque jour trois sermons, suivis de réunions de prières et d'entretiens personnels dans lesquels on exhortait les inconvertis à accepter Christ comme Sauveur. Peter Jones décrit la chose ainsi : « En arrivant au campement, je fus de suite frappé de l'attitude solennelle des gens, dont beaucoup étaient occupés à chanter et à prier. Un sentiment étrange s'empara de moi et j'en vins à croire que l'Etre suprême était là, au milieu de son peuple qui l'adorait. Nous plantâmes notre tente d'étoffe grossière sur l'emplacement qu'on nous attribua. Le camp comprenait environ deux acres de terrain entourés d'une sorte de haie. Les tentes étaient dispersées dans cet enclos dont on avait enlevé les broussailles et les arbustes, conservant seulement les arbres qui donnaient une ombre magnifique. On y pénétrait par trois portes. Durant la nuit, des foyers ardents, brillant à travers le feuillage des grands arbres, illuminaient toute la contrée et lui communiquaient quelque chose d'imposant. Les gens affluaient de quinze, de trente, même de soixante-quinze kilomètres de distance, dans leurs wagons, avec fils et filles, dans l'intention de les présenter au Seigneur en vue de leur conversion. Je pense qu'il y avait bien là un millier de personnes.

Au son d'un cor, nous allâmes prendre place en face de l'estrade pour entendre un sermon. Ensuite il y eut une réunion de prières, à laquelle tous ceux qui s'y sentirent appelés prirent part, soit en priant pour ceux qu'on appelait « les pénitents », soit en les exhortant. Le lendemain qui était le samedi 2 juin, se tinrent plusieurs prédications dans l'intervalle desquelles eurent lieu des réunions du même genre. Je commençais à me sentir très mal à l'aise, mon cœur était malade, mais je ne laissais pas voir mes sentiments. Le dimanche, il y eut un concours de peuple plus grand encore, et j'entendis beaucoup de discours dont quelques-uns m'impressionnèrent vivement, vu que j'en pouvais comprendre la plus grande partie. Je me figurais que les « redingotes noires » savaient tout ce qui se passait en moi et s'adressaient personnellement à moi. Le fardeau qui m'oppressait devenait de plus en plus lourd et mon cœur s'écriait « que dois-je faire pour être sauvé ? » car je me voyais dans un bourbier affreux et dans les liens de l'iniquité. Mieux je comprenais le plan du salut par notre Seigneur Jésus-Christ, plus j'étais convaincu de la vérité de la religion chrétienne et du besoin que j'avais de ce salut. En dépit de mon vieux cœur indien, des larmes sillonnaient mes joues à la

pensée de mes péchés. Je voyais beaucoup de blancs sérieusement réveillés et je les entendais demander grâce à haute voix, tandis que d'autres les considéraient avec étonnement et que quelques-uns même riaient et se moquaient. Les réunions continuèrent le lundi de la même manière. Pendant les allocutions je pleurais beaucoup et je m'efforçais de n'en rien laisser voir, baissant la tête derrière les épaules des autres. Si mes compatriotes, qui considèrent les larmes comme une faiblesse indigne d'un homme, m'avaient vu pleurer comme une vieille femme ! Dans l'après-midi mon chagrin ou plutôt l'angoisse de mon âme était au comble ; mes péchés m'apparaissaient effrayants et je sentais combien le Grand-Esprit en était offensé ; aussi me semblait-il que j'allais descendre en enfer. J'avais la conviction que si je ne trouvais grâce par ce Seigneur Jésus dont on parlait beaucoup, j'étais perdu pour toujours. J'avais l'idée que, si je pouvais amener ces braves gens à prier pour moi dans l'une des réunions intimes, je trouverais du soulagement, mais le courage me manquait pour faire connaître mon désir. Oh ! quelle bénédiction que Christ ne m'ait pas abandonné quand j'étais si lent à le recevoir comme mon Seigneur et mon Sauveur !

Vers le soir, je me retirai dans un endroit tout à fait désert et j'essayai de prier moi-même le Grand-Esprit. Je m'agenouillai auprès d'un arbre abattu, mais le bruissement des feuilles agitées par le vent au-dessus de ma tête me troublait ; je pénétrai plus avant dans la forêt et là je luttai avec Dieu. Il m'aida à prendre la résolution de retourner au camp et de demander qu'on le priât en ma faveur. J'y allai, en effet, mais au moment décisif, la timidité me fit encore hésiter et je m'arrêtai, appuyé à un tronc d'arbre, examinant ma situation et me demandant si je ne ferais pas mieux de renoncer tout à fait à chercher le Seigneur.

La nuit tombait ; tandis que j'étais là, ne sachant quel parti prendre, un bon vieillard vint à moi et me dit : « Est-ce que tu désires trouver la vraie religion et servir Dieu ? — Oui, répondis-je. — Alors désires-tu que le peuple de Dieu prie pour toi ? » Et comme je lui dis que c'était précisément ce que je souhaitais ardemment, il me conduisit à la réunion de prières. Je tombai à genoux et me mis à invoquer le nom du Seigneur de mon mieux. Le vieillard pria pour moi et m'exhorta à croire au Seigneur Jésus-Christ qui, dit-il, est mort pour les Peaux-Rouges aussi bien que pour les blancs.

Plusieurs des prédicateurs prièrent aussi pour moi. Lorsque je commençai moi-même à prier, mon cœur était attendri et je versai d'abondantes larmes ; mais, chose étrange, peu après il devint dur comme la pierre. J'essayai de regarder en haut, mais les cieux semblaient d'airain. Alors je me pris à dire : « Il n'y a pas de miséricorde pour le pauvre Indien. » Je me sentais un réprouvé, un pécheur condamné à l'enfer. Vers minuit, j'étais si fatigué et si découragé que je quittai notre réunion et gagnai ma tente où je m'endormis immédiatement. Je ne sais pas combien de temps avait duré mon sommeil lorsque le pasteur et Mr. F. qui s'étaient aperçus de mon absence arrivèrent à ma recherche avec une lumière et Mr. S. me dit : « Lève-toi, Kah-ké-wa-quon-a-by, viens avec nous à la réunion de prières et fais en sorte que ton âme se convertisse. Ta sœur a déjà obtenu l'Esprit d'adoption, et tu dois rechercher la même bénédiction. »

En entendant que ma sœur Mary était convertie et avait trouvé la paix, elle dont je n'avais pas même su qu'elle cherchât le Seigneur, je sautai sur mes pieds et suivis les deux excellents hommes, bien décidé, s'il y avait encore une miséricorde pour moi, à la chercher jusqu'à ce que je l'eusse trouvée. A la réunion je vis Mary

au comble du bonheur ; elle vint à ma rencontre et, très émue, m'engagea à me donner à Dieu en me disant comment elle l'avait fait elle-même. Ses paroles me tou-

REVEREND HENRY STEINHEUR

chaient profondément et, tombant de nouveau à genoux, je criai à Dieu pour obtenir sa grâce. Ma sœur pria pour moi

de même que d'autres bonnes gens et surtout Mr. S. dont je n'oublierai jamais le zèle pour ma conversion. A l'aube je pus enfin me remettre entièrement au Seigneur et me réclamer de Jésus comme de mon parfait Sauveur qui avait porté mes propres péchés en son corps sur la croix. A l'instant même mon fardeau me fut enlevé et une joie indicible envahit tout mon être ; je pus m'écrier : « Abba, mon Père ! »

L'amour de Dieu était maintenant répandu largement dans mon cœur, je l'aimais ardemment en retour et je le louais au milieu du peuple. Tout m'apparaissait désormais sous un jour nouveau et c'était comme si la création s'unissait à moi pour le célébrer. Les gens, les arbres de la forêt, la douce brise, le gazouillement des oiseaux, l'aurore, tout proclamait la puissance et la bonté du Grand-Esprit. Et qu'étais-je pour ne pas élever la voix à mon tour pour lui donner gloire, à Lui qui avait fait pour moi des choses si étonnantes ! Je me sentais plein de compassion pour tout le monde et particulièrement pour mes parents, mes frères, mes sœurs, mes compatriotes, pour la conversion desquels je priais afin qu'eux aussi trouvassent ce grand salut. Je croyais maintenant de toute mon âme à Dieu le Père, le Fils et le

Saint-Esprit, et je renonçais joyeusement au monde, à la chair et au diable. Je ne puis décrire ce que j'éprouvais à ce moment ; j'étais pour moi-même un sujet d'émerveillement. Oh ! la bonté de Dieu donnant son Fils unique et bien-aimé à la mort et faisant ainsi de moi son enfant. Puissé-je ne jamais perdre de vue les grandes choses qu'il m'a faites en cette glorieuse matinée du 5 juin 1823.

Avant la clôture du « Camp-meeting » ce même mardi, on tint encore une réunion dite de fraternité et le révérend Case demanda à tous ceux qui avaient fait l'expérience de la justification de se lever. Il y en eut un bon nombre, parmi lesquels ma sœur et moi. En me reconnaissant, il s'écria : « Gloire à Dieu ! Voilà parmi les convertis un fils de Jones de la Grande Rivière. Maintenant la porte est ouverte pour la conversion de sa nation ! »

Nous rentrâmes à la maison et avec beaucoup d'émotion nous racontâmes à nos parents ce que Dieu avait fait pour nous ; notre simple récit les toucha beaucoup ; au milieu de leurs larmes, ils nous dirent qu'ils étaient heureux que nous nous fussions donnés au Seigneur et nous exhortèrent à persévérer dans la bonne voie.

Quelques jours après, le mauvais esprit me tenta de douter de la réalité du chan-

gement que le Saint-Esprit avait opéré dans mon âme, mais cela ne fit que me pousser à rechercher d'autant plus le Seigneur. Je sondai ses Écritures et le priai beaucoup, attendant une manifestation plus évidente de son action sur moi. Un jour que je m'étais retiré dans un vallon solitaire, recherchant sa présence, tous mes doutes et mes craintes s'évanouirent et je pus recevoir l'attestation du Saint-Esprit rendant témoignage avec mon esprit que j'étais un enfant de Dieu, que j'étais passé de la mort à la vie et qu'en vérité la bonne œuvre était commencée dans mon cœur. »

Une des conversions les plus remarquables parmi les Indiens du Canada fut celle de *John Sunday*, si connu et si justement aimé aussi bien en Angleterre que dans son pays, où il fut missionnaire nombre d'années et devint l'instrument de centaines de conversions. Il était particulièrement recherché pour la célébration d'anniversaires missionnaires et, partout où son nom figurait dans le programme, d'immenses foules s'assemblaient. Il tenait son auditoire sous le charme de son éloquence tantôt pathétique, tantôt finement originale. Sa vie conséquente a été un beau témoignage rendu à la puissance de l'Evangile pour

relever et sauver un infortuné païen, ignorant et ivrogne.

Le récit qu'il a fait lui-même de sa conversion est d'un intérêt si vif que nous le reproduisons ici dans son propre style. Cela donnera une idée de sa manière de s'exprimer dans ses allocutions inimitables.

« Frère Scott veut que j'écrive ma conversion qui se produisit il y a à peu près neuf ans. Premièrement, nous campions dans le voisinage d'un fermier, un matin, et j'allai chez lui pour avoir du whisky ; j'en eus en effet un peu. Après que je l'eus bue, cette eau de feu, je me sentis très content. Peu à peu le fermier me dit : « As-tu envie d'aller voir ces Indiens prêcheurs à Belleville ; ils désirent voir tous les Indiens. » Je lui dis : « Pourquoi faire désirer voir les Indiens ? » Il me dit : « Ils parlent de leur Dieu. » Alors je vais à mon wigwam pour le dire aux autres et nous prenons quelques-unes de nos couvertures. Avec nos couvertures nous louons le fermier et son attelage pour nous porter à Belleville. Nous arrivons là vers 9 heures. Nous n'avons aucune chance d'entrer dans la maison des réunions, alors nous allons vers le gros tas de bois ; nous sommes là assis tout le jour dans le tas de bois jusque vers cinq heures du soir. Peu à peu,

eux sortent de la maison de réunion ; alors nous allons vers eux et leur serrons la main. A peu près à sept heures, dans la soirée, nous allons à la réunion. J'ai très grande envie de les entendre, savoir ce qu'ils nous diront. Peu à peu l'un d'eux se lève et nous parle. Il commence à parler de Dieu, de l'âme, du corps. Il dit ceci : « Pour tous les hommes il n'y a que deux chemins, où nous devrons aller quand nous mourrons. L'un est chemin large, l'autre est chemin étroit. Tous les méchants hommes blancs et tous les méchants Indiens, les ivrognes, vont là ; mais les hommes blancs qui sont bons iront dans le chemin étroit, mais si les Indiens deviennent aussi bons, s'ils servent le Seigneur, ils peuvent aussi aller dans ce chemin étroit. » Alors je commence à penser en moi-même, à me sentir mal dans mon cœur. Je pense : voilà, j'en suis un pour aller dans le chemin large, parce que j'avais beaucoup bu le soir précédent. Mon père et ma mère m'avaient enseigné depuis que j'étais un petit garçon : Tous les Indiens iront là où le soleil se couche, mais tous les blancs iront dans un lieu de tourments. J'avais donc le cœur troublé. Le lendemain matin encore ils parlent avec nous, puis ils partent loin de nous. Aussitôt qu'ils sont loin, quelques-uns des Indiens disent : « Allons chercher encore

un peu de whisky pour le boire ; ce que ces gens nous disent, nous ne voulons pas le faire ; il nous faut continuer de vivre à notre manière. » Ainsi ils allèrent chercher du whisky ; ainsi j'en prends un peu avec eux et de suite après que je l'ai bu, je vais à la maison avec Moïse. C'est à peu près à douze kilomètres. Tout le long de la route je pense à ces deux chemins. Pendant quatre nuits je ne dors pas beaucoup. Le samedi nous allons tous de nouveau à Belleville. Là je vois le frère Case. Il me dit : « Comment trouves-tu ce que dit Peter Jones ? » Je lui dis : « Quatre nuits passées je n'ai pas beaucoup dormi. » Et il commence à me parler de la religion de Jésus-Christ. Oh ! je me sens très mal de nouveau ; je pense ; je suis un des hommes du diable parce que je suis si méchant.

Et le lundi nous retournâmes tous de nouveau à la maison. Cette nuit je pensai que je voulais essayer de prier ; c'est la première fois que j'ai eu l'intention de prier ; je ne sais pas comment le faire, mon cœur est trop dur ; je ne puis dire que quelques mots. Je dis comme ceci : « Oh ! Seigneur, je suis méchant ; je suis un méchant homme ; sors-moi de ce feu éternel et de cet endroit tout noir. » Le lendemain matin, je vais dans les bois pour prier. Il n'y a point encore de paix dans mon cœur.

Peu à peu je vais vers les autres Indiens pour leur parler de ce que ces gens nous ont dit à Belleville, puis je m'en retourne à la maison. Ces jours-là nous traversons la Baie pour aller à l'île de Sahgegwin, et des Indiens viennent là sur l'île. Peu à peu nous commençons à avoir des réunions de prières dans la soirée et aussi le matin. Je leur parle tout le temps. J'avais un garçon d'environ six ans ; peu à peu il devient malade et meurt. Je me sentais très malheureux et je pensais ceci : je ferais mieux de ne pas m'arrêter de prier Dieu. J'allai alors à Belleville pour demander à tous ces méthodistes de venir sur notre île prier pour nous ; et comme je demandais à l'un de ces hommes méthodistes de me donner un verre de bière pour me réconforter, cet homme me dit : « La bière n'est pas bonne pour toi, tu ferais mieux d'avoir le Bon Esprit dans ton cœur. » Aucun d'eux ne désira venir à notre wigwam et je m'en allai sans mon verre de bière. Ainsi nous avons des réunions de prières, mais aucun de nous n'avait encore de religion.

Après cela, j'allai à une réunion trimestrielle qui avait lieu chez M. K. ; j'y vis un homme et une femme qui s'exclamaient bruyamment et je pensai qu'ils étaient ivres ; mais non, me dis-je ; ils ne peuvent être ivres puisqu'ils sont chrétiens ; il doit

y avoir en eux quelque chose. Le frère B. prêcha ce jour-là : « Si un homme est un grand pécheur, dit-il, le Seigneur lui pardonnera pourvu qu'il croie en lui. » Moi je pensais : si je fais bien, peut-être que Dieu me pardonnera. Environ une semaine après, autre réunion trimestrielle dans la grande grange de M. D. Dans la matinée ils eurent un repas d'amour ; ils se donnent les uns aux autres un petit morceau de pain, ils nous en donnent aussi un peu, de l'eau et un peu de pain. Je ne sais pas pourquoi ils le font. Quand je l'ai pris, le pain me reste au gosier, il m'étrangle.

Oh ! comme je me sentais dans mon cœur ! je le sentais bien malade et je me dis : Certainement j'appartiens au diable puisque le pain du Seigneur m'étrangle ; je comprends que le Grand Esprit est en colère contre moi et je me dis de nouveau : je ne sais pas ce que je dois faire pour sauver mon âme du feu éternel ; j'essaierai encore ! Puis je prends un autre morceau de pain, mais pas celui du Seigneur ; j'allai le chercher dans une maison et je l'avalai très bien. J'éprouvai encore plus de chagrin d'avoir pu avaler ce pain-là Oh ! que mon cœur était donc malade, c'était comme si j'étais sous l'eau.

Dans l'après-midi, nous allons à une

autre réunion de prières dans la vieille maison et Peter Jones dit à tout le monde : « Elevons nos cœurs à Dieu ! » Je le regarde et je n'y comprends rien. Je pense : si je fais cela, sortir mon cœur de ma poitrine, je serai mort. Cependant je m'agenouille pour prier Dieu. Je ne sais pas comment il faut faire pour demander de la religion et je dis seulement : O Keshamunedo shahnanemeshim ! — (Seigneur, aie pitié de moi pauvre pécheur !) Et peu à peu le bon Dieu verse son Esprit sur mon pauvre misérable cœur. Alors je me mets à crier de joie, je me sens bien léger et après la réunion je vais dire à Peter Jones tout ce qui se passe dans mon cœur et Peter me dit : « Le Seigneur te bénisse désormais ! » Oh ! comme je suis heureux ! Je regarde autour de moi et de l'autre côté de la baie et en haut et vers la forêt ; tout est nouveau pour moi. Je pense que ce jour-là j'ai reçu la religion et je remercie le Grand Esprit d'avoir fait cela pour moi. Je désire être comme l'homme qui a bâti sa maison sur le roc. *Amen.* »

John Sunday a vécu de longues années, fidèle et pieux, ainsi que nous l'avons dit, aimé de tous ceux qui l'ont connu. Il est mort d'une mort triomphante à un âge avancé. Sa dépouille repose dans le beau petit cimetière d'Alnwick au bord du lac

Rice, auprès de la tombe du révérend Case, son bien-aimé père spirituel.

***

Le missionnaire indigène *Henry Steinheur* fut recueilli alors qu'il était un enfant païen, négligé et misérable, par ce même révérend Case, qui prit soin de lui avec une grande patience et non seulement lui enseigna les simples vérités de l'Evangile, mais posa les fondements d'une bonne éducation qui devait plus tard se développer si bien que plus d'un homme blanc eût pu honnêtement lui porter envie.

Remarquant que ce jeune garçon avait une voix très musicale, son protecteur l'incorpora dans une petite troupe d'autres enfants du pays avec lesquels il voyageait passablement dans les Etats du Nord, leur faisant chanter leurs chants nationaux et adresser quelques paroles à de nombreux auditoires, montrant par là ce qu'on pouvait obtenir de ces peuplades trop généralement considérées comme des fléaux et contre lesquelles il était désirable de sévir afin de les exterminer le plus rapidement possible. Dans une des villes que visita cette petite troupe, elle rencontra un monsieur du nom d'Henry Steinheur, lequel fut si frappé de ce qu'il voyait et entendait, qu'il désira s'intéresser particu-

lièrement à l'un de ces joyeux petits compagnons. Il offrit de se charger de tous les frais qu'entraînerait une éducation supérieure, à condition que notre petit ami, qui n'était encore connu que sous son nom indien, prît le sien propre. Une telle proposition n'était pas à dédaigner. C'est ainsi que l'enfant s'appela désormais Henry Steinheur et que, une fois la tournée finie et après quelques temps d'études préparatoires dans l'école de la mission, il fut envoyé pour plusieurs années au collège de l'une des grandes villes du Canada. Il y devint en même temps un chrétien sincère et un homme très instruit, témoignant ainsi que sa race est aussi capable que n'importe laquelle de s'assimiler un enseignement supérieur ; car, longtemps après, je l'ai entendu moi-même avec le plus grand plaisir prêcher un magnifique sermon (si je puis qualifier ainsi un sermon) devant un auditoire considérable où l'on remarquait un certain nombre d'ecclésiastiques. Il lut son texte en anglais et en grec de manière à satisfaire ses auditeurs les plus compétents, bien qu'il rentrât alors d'une mission lointaine au cours de laquelle il n'avait entendu et parlé durant plusieurs années que son dialecte maternel.

Ses années de collège terminées, il se consacra de tout cœur à répandre la

connaissance de l'Evangile parmi ses compatriotes. Pendant plus de quarante ans il fut un missionnaire modeste, sans prétentions, mais zélé et béni. Lorsque je me rendis dans son champ de travail, bien des années après son départ, son nom y était encore vénéré, et en réponse aux questions affectueuses que je posais à son sujet, un grand nombre me répondaient que c'était lui qui avait été dans la main de Dieu l'instrument pour les faire sortir de la profonde obscurité de leur vie de péché et les amener à la lumière bénie de l'Evangile.

Il avait passé les dernières années de sa belle carrière dans la vaste région du Saskatchewan, au nord-ouest du pays, parmi les Cree et les Stoney. De même que Sunday, ce fut comme en triomphe qu'il passa du travail à la rémunération, expérimentant dans ses dernières heures la grande puissance de cette « Bonne Nouvelle » qu'il avait prêchée fidèlement et avec amour.

Le récit suivant que j'ai recueilli des lèvres de Steinheur donnera une idée de la persévérance de quelques convertis. Précisément dans cette contrée du Saskatchewan, le révérend Rundle avait amené à la conversion un certain nombre d'Indiens, puis les circonstances l'avaient obligé à rentrer en Angleterre, et ces

braves gens étaient restés des années sans voir de missionnaire ou d'instructeur quelconque, même en visite. Le moment vint enfin où Steinheur leur fut envoyé et voici comment il les trouva. Après bien des jours d'une marche pénible à travers les prairies, il approcha de leur village perdu dans le désert. L'heure de camper le surprit à plusieurs milles du village, mais il lui tardait tellement de voir les gens parmi lesquels il venait travailler et de terminer son voyage de dix semaines, qu'il ne put supporter l'idée de camper une fois de plus et cela si près du but ; ainsi il devança ses compagnons et poursuivit sa route au crépuscule, dans la direction où il voyait un certain nombre de wigwams dressés sur la prairie. En approchant du premier, un peu à l'écart et plus grand que les autres, il entendit chanter et fut surpris de reconnaître, au lieu d'une incantation monotone de païens conjureurs de sorts ou prétendus médecins, une mélodie religieuse qui lui était familière. Le chant fini, il y eut une petite pause, puis une voix claire commença à prier.

C'était une prière d'actions de grâces puis tout d'un coup une requête ardente. « Seigneur, envoie-nous un autre missionnaire comme Rundle. Seigneur, envoie-nous un missionnaire pour nous expliquer

ta Parole et pour nous enseigner davantage sur toi et sur ton Fils Jésus. » L'auditeur inaperçu fut si saisi et si pénétré de joie qu'il souleva la tenture de cuir qui formait porte, entra doucement et s'agenouilla près de ceux qui étaient en prière. Quand ils se relevèrent, il leur dit qui il était et qu'il venait pour demeurer avec eux comme leur missionnaire. Leur bonheur et leur exaltation furent grands, on peut le penser ; plusieurs l'embrassèrent et tous l'accueillirent avec des cris de joie et des pleurs d'attendrissement, comme s'ils le voyaient descendre directement du ciel pour partager leur vie.

Et comme je m'étonnais, sachant que ces gens avaient été abandonnés durant des années et que les tribus qui les entouraient étaient demeurées païennes, mon ami ajouta : « C'était tout comme pour un changement d'ouvrier décidé par la Conférence, comme si mon prédécesseur ne fût parti que depuis deux ou trois semaines. Ils s'étaient souvenus du jour du Seigneur et l'avaient observé. Ils n'avaient négligé aucun de leurs services religieux et vivaient d'une vie chrétienne, comme de vrais enfants de Dieu de n'importe quelle contrée ».

***

La gravure ci-contre représente trois chrétiens de cette mission occidentale. Jonas est un Stoney de la montagne. Samson et Pakan sont des Cree. Ce dernier est le chef, digne successeur de Maskepetoon dont le récit de la conversion a fait vibrer tant de cœurs et qui fut lâchement assassiné par Nah-doos, le chef Pied-Noir. Autour d'un feu de bivouac, en plein désert, Maskepetoon avait entendu lire le magnifique chapitre qui renferme la prière du Sauveur pour ses meurtriers : « Père, pardonne-leur car ils ne savent ce qu'ils font, » et le missionnaire avait insisté sur cet exemple que doivent suivre tous ceux qui veulent être de vrais disciples. Le chef belliqueux écoutait, saisi, cette exigence si contraire à l'esprit vindicatif du sauvage ; mais après une profonde méditation, il décida de l'accepter et, peu de jours après, il montra la réalité de sa décision en pardonnant au meurtrier de son fils unique.

JONAS. SAMSON. PAKAN.

CHAPITRE III

Mon appel. — Service d'adieux. — En route pour mon champ de travail. — Nombreuse compagnie.

Plusieurs lettres me furent apportées un jour dans mon cabinet de travail où j'étais occupé au milieu de mes livres. J'étais alors pasteur de l'une des églises de la ville de Hamilton. De grandes bénédictions venaient de nous être accordées : plus de cent quarente nouveaux membres avaient été admis récemment dans l'église. J'avais profité des vacances de Noël pour me marier et je venais de rentrer à mon poste avec ma bien-aimée. Parmi ces lettres, l'une était ainsi conçue :

« *Bureau des Missions, Toronto..... 1868*
Au Révérend Egerton Young

CHER FRÈRE,

Dans une importante séance que le Comité des Missions a tenue hier, il a été décidé unanimement de vous adresser un

appel comme missionnaire des tribus indiennes à Norway-House et dans les territoires du Nord-Ouest, au delà du lac Winnipeg. Une prompte réponse apportant votre acceptation obligera vos affectionnés E. Wood — L. Tailor. »

Ayant lu cette lettre, je la tendis à travers la table à Madame Young, mon épouse de quelques jours. Elle la lut à son tour attentivement, puis après un instant de recueillement bien naturel, elle demanda : « Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je le sais à peine, répondis-je, mais il est évident que cela veut dire beaucoup.

— T'es-tu offert comme missionnaire pour ce pays lointain ?

— Mais non, quoique je m'intéresse beaucoup à l'œuvre missionnaire que poursuit notre église et qu'elle m'ait de tous temps attiré, je n'ai fait aucune démarche dans ce sens. Il y a quelques années j'en ai eu la pensée ; il me semblait que j'aimerais à travailler dans un champ lointain, mais en dernier lieu, comme le Seigneur nous a tellement bénis ici, qu'Il nous a donné un si beau réveil, j'aurais cru manquer à mon devoir en m'offrant ailleurs.

— Eh bien, que vas-tu répondre ?

— Ah ! c'est justement ce que je voudrais savoir.

— Il y a une chose que nous pouvons

faire, » dit-elle. Alors, d'un commun accord, nous nous agenouillâmes ensemble et « déployâmes la lettre devant l'Eternel », — comme jadis Ezéchias — en lui demandant la sagesse dont nous sentions le besoin pour nous guider dans cette affaire importante qui se présentait à nous d'une manière si imprévue et qui, au cas où nous l'accepterions, devait modifier entièrement les plans et projets que, dans la joie de notre lune de miel, nous venions d'élaborer. Après avoir imploré de tout notre cœur la lumière et prié que la volonté divine nous fût si clairement révélée que nous ne puissions nous méprendre sur la voie à suivre; nous nous relevâmes et je demandai à ma femme : « As-tu quelque impression quant à la décision à prendre ? » Ses yeux se remplirent de larmes, mais sa voix presque basse était ferme lorsqu'elle répondit : « Cet appel était bien inattendu, mais je crois qu'il vient de Dieu ; nous irons. »

Mon église et principalement son conseil s'opposèrent fortement à ce que je les quittasse et surtout dans un tel moment lorsque, disaient-ils, tant de nouveaux convertis avaient été ajoutés à l'église par mon moyen. Je consultai mes collègues et tous, sauf un, me répondirent : « Restez où vous êtes et où Dieu a si visiblement béni vos

travaux. » Quant à la réponse du frère qui n'était pas d'accord avec les autres, je ne l'ai jamais oubliée et, comme elle peut faire du bien, je la rapporterai ici. Lorsque je lui demandai son avis, je le vis avec surprise devenir très agité et se mettre à pleurer comme un enfant ; puis, quand il put maîtriser son émotion, il me dit :

« Pour répondre à votre question, laissez-moi vous raconter quelque chose de ma propre histoire. Il y a de cela de longues années ; j'avais un ministère très heureux dans ma patrie. J'étais passionnément attaché à mon œuvre, à mon home, à ma femme. Je jouissais de la confiance et de l'estime de mon église et me disais que j'étais aussi heureux qu'on peut l'être de ce côté-ci de la tombe. Un jour je reçus un appel du bureau des Missions Wesleyennes de Londres me demandant si je serais disposé à partir pour la Mission dans les Indes occidentales. Sans prendre la chose en considération et sans en faire un sujet de prière, je répondis de suite par un refus catégorique.

« A partir de ce jour, tout changea pour moi ; le sourire du ciel parut me quitter ; je perdis l'action que j'avais sur mes gens, sans que je puisse dire comment ; l'influence que j'exerçais s'évanouit ; mon foyer, naguère heureux, fut dévasté et, dans ma

peine, je ne trouvai pas même de sympathie auprès de mon église ou de la paroisse. Je dus résilier mes fonctions et quitter l'endroit. Je tombai dans l'obscurité et perdis le conctact avec mon Dieu. Il y a quelques années, j'ai émigré dans ce pays, Dieu m'a rendu la lumière de sa face. L'église a été très sympatique et indulgente. Il m'a été donné de travailler pendant plusieurs années dans son sein et j'en suis reconnaissant, mais, ajouta-t-il solennellement, il y a longtemps que j'ai résolu, si nos églises m'appellent aux Indes occidentales ou dans n'importe quel autre champ de mission, de ne pas répondre par un refus précipité. »

Je méditai sur ses paroles et sur son expérience et j'en parlai avec mon excellente femme. Nous décidâmes que nous partirions. Nos amis furent d'abord tout saisis de notre résolution, mais bientôt ils nous donnèrent leur bénédiction en y joignant des marques tangibles de leur affection. Une douce paix remplit nos âmes et il nous tarda d'être à l'œuvre dans le nouveau champ qui s'était si subitement ouvert à nous.

***

Le service d'adieu eut lieu à Toronto au commencement de mai. La vieille église de

la rue Richmond était comble et l'enthousiasme très grand. Celui qui présidait cette solennité était le modérateur de la conférence de cette année-là, le vénérable pasteur Elliot, des mains duquel j'avais reçu la consécration pastorale quelques mois auparavant. Parmi les nombreux orateurs je nommerai le pasteur G. Mac Dougall qui possédait une grande expérience missionnaire ; ce qu'il avait à dire valait d'être entendu. M. George Young qui prenait congé de l'église dont il était depuis longtemps le pasteur aimé et qui allait partir en même temps que moi parla aussi d'une manière fort intéressante. Le Dr Punshon qui venait d'arriver d'Angleterre prononça une de ses allocutions inimitables ; le souvenir de ses paroles pleines d'affection chrétienne nous soutint durant les jours qui suivirent.

Ce fut aussi pour nous une grande joie d'avoir auprès de nous, sur l'estrade, pendant cette émouvante cérémonie, mon vénéré père, le révérend William Young. Il faisait partie de cette bande héroïque de ministres pionniers du Canada qui en établissant l'église sur une solide base ont contribué pour leur large part au développement spirituel du pays. Sa bénédiction a été une des faveurs bien appréciées de ces heures mémorables au début de

LE RÉVÉREND MAC-DOUGALL

notre nouvelle carrière. Mon père avait connu très particulièrement W. Case et J. Evans dont il a déjà été fait mention ; il avait même, par intervalles, partagé leur activité en faveur des Indiens. Il croyait en la puissance de l'Evangile pour sauver cette nation et maintenant il se réjouissait de posséder un fils et une fille consacrés à cette œuvre.

Comme nous avions en perspective un voyage de bien des centaines de kilomètres dans les Etats de l'Ouest, au delà des localités desservies par les voitures ou les bateaux à vapeur, il fut décidé que nous prendrions avec nous nos propres chevaux et nos wagons recouverts de toile. Notre départ s'effectua de Hamilton même ; le lundi 11 mai 1868, notre petite troupe quitta cette petite ville, défilant dans la direction de Sainte-Catherine où nous devions prendre passage sur un « propulseur » à destination de Milwaukee. Notre aventureux voyage était commencé.

Notre caravane était composée comme suit :

D'abord le révérend Mac Dougall qui après avoir, durant de longues années, déployé une activité bénie parmi les Indiens du Saskatchewan à quinze cents kilomètres du Territoire de la Rivière Rouge, était revenu au Canada chercher du ren-

MADAME YOUNG

fort et avait réussi à en trouver. Comme il possédait une certaine expérience des voyages dans l'Ouest, il était le chef de l'expédition.

Venait ensuite le révérend George Young avec sa femme et son fils. Il avait consenti à aller comme prédicateur pionnier dans les établissements de la Rivière-Rouge où le méthodisme ne s'était pas encore implanté ; il devait y réussir pleinement.

Puis c'était le génial révérend Peter Campbell qui, avec sa brave femme et deux petites filles, échangeait une paroisse agréable contre une station perdue des prairies. Deux frères de Mme Campbell qui se destinaient à l'enseignement dans la même contrée étaient encore des nôtres, ainsi que plusieurs autres jeunes gens, et dans le Dacotah nous fûmes rejoints par deux jeunes Indiens, Job et Joe. Avec ma femme et moi cela faisait quinze ou vingt personnes.

A Sainte-Catherine nous embarquâmes nos effets et prîmes passage sur l'*Empire* pour Milwaukee, un port important sur le lac Michigan que nous devions atteindre en traversant successivement sur presque toute leur longueur les trois lacs Erié, Huron et Michigan. Nous y arrivâmes en effet le dimanche 17, après une traversée

fatigante par le fait de la cohue des passagers et du mauvais temps que nous essuyâmes sur ce dernier grand lac. Milwaukee était alors une ville américo-allemande très éveillée et remuante. Parmi les foules que nous rencontrâmes, il ne semblait pas y avoir un grand respect pour le jour du Seigneur. Les « affaires » battaient leur plein dans la plupart des rues comme si c'eût été un jour ouvrier. Sans doute il y avait un certain nombre d'habitants qui « n'avaient pas souillé leurs vêtements » et qui ne profanaient pas ce jour de repos, mais, voyageurs fatigués, nous n'avions pas le loisir de les rechercher.

Malgré que nous eussions pris la précaution d'expédier tous nos colis en transit et qu'un certificat du consul américain déclarât que nous avions accompli toutes les formalités exigées, nous fûmes soumis à quantité de vexations et de dépenses, si bien que nous dûmes télégraphier aux employés supérieurs à Washington. La réponse ne tarda pas à arriver, donnant l'ordre aux subalternes trop zélés de nous laisser sans délai poursuivre notre voyage. Nous n'en avions pas moins perdu deux jours précieux.

Nous quittâmes cette ville malencontreuse pour La Crosse sur le haut Missis-

sipi. Là nous reprîmes un steamer pour St-Paul. Les grands steamers à fond plat que l'on a lancés sur ces rivières de l'Ouest sont une vraie trouvaille. N'ayant que quelques centimètres de tirant d'eau, ils glissent sur les bancs de sable presque à fleur d'eau et, se balançant contre le rivage, ils abordent et reçoivent sans peine passagers ou cargaison là où les quais sont inconnus et où, du reste, s'ils existaient, ils seraient sujets à être emportés par les grandes crues du printemps.

Dans bien des endroits, le paysage est magnifique le long des rives du Mississipi supérieur ; de hautes éminences se dressent dans une étonnante variété de formes et de pittoresque. Parfois elles se composent de rocs dénudés, tandis qu'ailleurs elles se revêtent jusqu'au sommet d'une riche verdure. Il n'y a que peu d'années que le cri de guerre des Peaux-Rouges résonnait seul ici et que les troupeaux de buffles se jouaient autour de ces escarpements et étanchaient leur soif dans ces eaux. Maintenant le sifflet strident du vapeur trouble la solitude et se répercute d'écho en écho, avec une singulière netteté, des falaises abruptes aux fertiles vallées.

Le jeudi, au matin, nous abordâmes à Saint-Paul, ville très affairée, elle aussi, admirablement située sur la rive orientale.

Ici nous eûmes à nous démener pendant des heures pour organiser notre caravane, nous fournir de provisions et prendre les derniers arrangements en vue du long voyage que nous avions maintenant à faire dans d'autres conditions, car le « cheval de fer » n'avait pas encore pénétré plus avant, et la grande vague houleuse d'immigration qui, si tôt après, devait couvrir tous ces fertiles territoires, ne s'annonçait encore, pour ainsi dire, que par des gouttes d'eau isolées.

Nos splendides chevaux qui avaient été emprisonnés dans la cale du vaisseau, puis serrés comme des ballots dans des wagons, allaient désormais avoir l'occasion d'exercer leurs membres et de montrer leur valeur. Vers le soir nous sortîmes de la ville en procession. Cette première chevauchée dans la prairie reste vivante dans mon souvenir. C'était une de ces journées glorieuses qui ne nous sont que rarement accordées pour nous montrer ce que devait être la terre avant la chute. Le ciel, l'air, le paysage, tout semblait dans une telle harmonie et si splendide, que je m'écriai involontairement : « Si le marchepied de Dieu est si beau, que doit être son trône ? »

Au bout de quelques milles nous campâmes pour la nuit, tous dans les meilleures

MAINTENANT LE SIFFLET DU VAPEUR
TROUBLE LA SOLITUDE.....

dispositions, nous réjouissant de ce que nous tournions le dos à la civilisation et nous enfoncions dans le désert. Cependant, les premiers jours, nous devions passer dans le voisinage de villages et d'établissements de frontière, mais, à mesure que nous avancions, ils diminuaient rapidement en nombre.

Après bien des jours de marche, nous fîmes halte sur la rive droite du Mississipi, près de l'emplacement où s'élève aujourd'hui la ville florissante de Clear-Water. Comme quelques-uns de nos véhicules et certaines parties de notre train de campagne commençaient à montrer des signes de faiblesse, nous trouvâmes prudent de passer le tout sérieusement en revue avant de pousser plus loin, puisque désormais nous n'avions plus à espérer aucun secours de nos semblables.

Notre campement se composait de huit tentes, quatorze chevaux, quinze à vingt personnes en comptant petits et grands, blancs et indiens. A chaque fois que nous nous arrêtions pour la nuit, nous lâchions les chevaux dans la prairie luxuriante, après avoir pris soin de les entraver en liant ensemble leurs deux jambes de devant. Au premier abord cela paraissait cruel et quelques-uns des plus vifs y furent très sensibles et se débattirent tant qu'ils

purent contre cette atteinte portée à leur liberté. Cependant ils s'y accoutumèrent bientôt et nous atteignîmes notre but qui était de les empêcher de s'éloigner par trop de nous pendant la nuit.

A un endroit où nous fûmes obligés de stationner plusieurs jours pour réparer des essieux, j'eus une aventure mémorable. Quelques braves colons étaient venus à nous et nous avaient donné l'avis désagréable qu'une bande de voleurs de chevaux rôdait dans le pays et que nous ferions bien de ne pas perdre de vue nos splendides canadiens.

Comme il y avait à quelque distance une grange isolée, construite par l'un des colons qui ne s'en servait pas avant la moisson, il nous autorisa à y enfermer pour la nuit nos montures tant que nous resterions là. Deux d'entre nous y étaient détachés chaque soir pour monter la garde. J'y allai à mon tour avec le fils de mon homonyme. Comme nous partions, j'entendis notre chef dire d'un ton plaisant : « Voilà de fameux gardes ! Mes gamins indiens pourraient aller dérober leurs chevaux jusqu'au dernier sans courir le moindre risque. » Piqué au vif par cette remarque, je rétorquai : « Je crois, M. Mac Dougall, que j'ai la meilleure bête de toutes ; si vous-même ou l'un de vos indiens

réussissez à la prendre entre le coucher et le lever du soleil, je vous en fais hommage. »

Nous les attachâmes tous en une ligne et assujettîmes toutes les ouvertures de la grange, sauf la grande porte de devant, puis nous disposâmes nos sièges de telle sorte que, sans être en vue nous-mêmes, nous pouvions surveiller soit les chevaux soit chacune des portes, les ayant à portée de nos fusils. Sans élever la voix nous bavardâmes jusque vers une heure puis tout devint silencieux. La nouveauté de ma situation m'impressionnait et, assis là en pleine nuit, je la comparais avec celle que j'avais occupée peu de semaines seulement auparavant : alors pasteur d'une église de ville, au milieu d'un beau réveil, entouré de tout le confort de la civilisation ; aujourd'hui près de cette grange dans le Minnesota, siègeant sur un tas d'herbe des grandes prairies à travers les longues heures de la nuit, une carabine sur les genoux, protégeant de fougueux coursiers contre une bande de voleurs.

Mais, chut ! qu'est ceci ? Certainement une main cherche à tâtons le loquet de bois de la porte de derrière et nous nous disons mentalement : « monsieur le voleur, tu as fait trop de bruit, tu t'es trahi ! » La porte s'entr'ouvre et, la nuit étant tout éclairée

par les étoiles, nous distinguons nettement un homme de haute stature. Je le couche en joue, mais au moment de presser la détente, la pensée me vient rapide comme l'éclair : « Avant de tirer, assure-toi que cet homme a de mauvaises intentions, car c'est une chose sérieuse que d'envoyer une âme dans l'éternité. » Toujours épaulant mon fusil, je crie :

« Qui va là ?

— Eh ! c'est votre ami Mathieu, dit le grand homme qui s'approche alors dans l'obscurité ; c'est drôle que vous ne me connaissiez pas encore. » A la pensée de ce que j'avais été si près de faire, un étrange malaise m'envahit et, jetant loin mon arme, je m'affaissai, tremblant comme une feuille au vent. Cependant le brave homme se doutant peu du danger auquel il venait d'échapper et ne se rendant pas compte de l'effet que son étourderie produisait sur moi, expliquait qu'il faisait si chaud là-bas dans les tentes et si étouffant que, ne pouvant dormir, il avait trouvé bon de venir nous rejoindre pour finir la nuit dans la grange. Au matin il y eut grande agitation au camp et des paroles sévères à l'adresse de celui qui n'avait pas tenu compte de l'ordre très précis qui avait été donné, portant que, sous aucun prétexte, personne n'approcherait de la grange tandis qu'on y veillait.

Ailleurs, toujours dans le Minnesota, nous tombâmes sur une colonie en train de « restaurer ses lieux désolés », disons : de reconstruire ses demeures détruites par la terrible guerre des Sioux. Ayant presque tous souffert de cette efffroyable lutte, ils nourrissaient des sentiments très amers à l'égard des Indiens, ignorant complètement ce fait que les blancs seuls étaient responsables de cette révolte sanguinaire, où neuf cents vies avaient été perdues et où un territoire plus étendu que quelques-uns des états de la Nouvelle-Angleterre avait été entièrement dévasté. C'est maintenant un fait reconnu et incontesté que c'est la cupidité et la déloyauté des agents du gouvernement des Etats-Unis qui ont causé cette guerre. L'agent principal du gouvernement avait reçu six cent mille dollars en or, appartenant aux Indiens et qui devaient être versés entre les mains de « la petite Corneille » et d'autres chefs ou membres de sa tribu. L'or faisant très forte prime à ce moment-là, l'agent en profita : il l'échangea contre du papier et, mettant la différence dans sa poche, prétendit payer les Sioux avec des billets de banque. Lorsque les paiements commencèrent, « la petite Corneille » connaissant les droits que lui donnaient le traité, déclara : « Dollars or valoir plus que dollars papier ; toi

payer or ! » L'agent refusant, la révolte éclata. Ce n'est là qu'un exemple entre des vingtaines, où l'égoïsme et l'ambition de quelques individus ont amené des soulèvements dont les résultats se chiffrent par des centaines de morts et des millions perdus pour le Trésor. En outre, ces mêmes fonctionnaires sans scrupule, désireux de cacher l'énormité de leurs crimes et de distraire l'attention d'eux-mêmes et de leurs malversations, subornent la presse et d'autres complices pour discréditer systématiquement leurs victimes et représenter cette race sous un faux jour.

« Demeurez avec nous et soyez notre pasteur, me dirent un jour un groupe de colons, nous vous procurerons un bon emplacement ; nous vous aiderons à faire quelques récoltes, et ferons tout notre possible pour que vous vous trouviez bien au milieu de nous. » Voyant que leurs instances ne nous ébranlaient pas, ils changèrent de tactique et l'un d'eux se mit à dire : « Vous ne franchirez jamais le territoire des Indiens du nord avec ces jolis chevaux et tout votre bel attirail. — Oh que si ! répliqua M. Mac Dougall ; nous avons un petit drapeau qui nous fera traverser sûrement n'importe quelle tribu de l'Amérique. » Ils mirent fortement en doute cette assertion. Cependant elle se réalisa

littéralement, en tout cas en ce qui concerne les Sioux, car lorsque, quelques jours après, nous les rencontrâmes, notre bannière étoilée fixée à un manche de fouet leur fit jeter leurs fusils dans l'herbe et accourir vers nous les mains étendues, nous faisant savoir par le moyen de ceux qui comprenaient leur langage qu'ils étaient heureux de nous voir et de fraterniser avec des sujets de leur « grande mère » au delà des eaux.

Lorsque, continuant notre route vers le Nord, nous atteignîmes leur domaine et que nous les vîmes descendre sur nous, nous conformant aux ordres de notre chef, nous cachâmes nos armes dans les wagons et nous allâmes à leur rencontre comme des amis sans défiance. Ils fumèrent le calumet — pipe — de paix avec ceux d'entre nous qui pouvaient faire usage de l'herbe détestable qu'ils y consomment et burent du thé en compagnie des autres. Avec ma femme et moi qui ignorions aussi complètement leur langue qu'ils ignoraient eux-mêmes la nôtre, ils ne purent s'entretenir que par quelques signes, mais, par M. Mac Dougall et par les Indiens qui faisaient partie de notre troupe, ils nous assurèrent de leur amitié. Ce soir-là nous dressâmes nos tentes, entravâmes nos chevaux et les lâchâmes comme de coutu-

me, puis nous nous mîmes à faire cuire notre repas, à dire nos prières, à dérouler nos lits de camp et à nous coucher sans aucune sentinelle, ni aucune protection humaine quoique nous pussions voir à

CAMPEMENT D'INDIENS

peu de distance les feux de bivouac de cette tribu « traîtresse et altérée de sang » et que leurs yeux perçants fussent sur nous. Telles furent nos relations avec un peuple qui, s'il est prompt à ressentir l'offense, est non moins sensible aux bons procédés et qui se montre aussi fidèle que

n'importe quelle race à ses promesses et aux obligations que lui imposent les traités.

Nous mîmes trente jours à franchir la distance qui sépare St-Paul des établissements de la Rivière-Rouge. Il fallait passer à gué nombre de rivières naturellement veuves de ponts. Plus d'une fois, trois ou quatre jours s'étaient écoulés avant que nous eussions pu faire passer à l'autre rive toute la caravane. Parfois tel des wagons restait pris dans le sable mouvant ou bien dans une fondrière et il ne fallait rien moins que les forces combinées de toute la partie masculine de notre petite armée pour le tirer de ce mauvais pas. Souvent les dames se déchaussaient et pataugeaient bravement à travers de larges cours d'eau là où les voyageurs filent maintenant à toute vapeur, faisant soixante kilomètres à l'heure, dans des wagons-salons et des coupés-lits.

Somme toute, le temps fut agréable, toutefois nous eûmes à essuyer plus d'une fameuse averse. Dans ces moments-là l'entrain de quelques-uns d'entre nous subissait une éclipse et ils se demandaient ce qui avait jamais pu les inciter à quitter leurs foyers, asiles de la joie et du confort, pour un tel exil et de telles misères. Un soir que nous campions sur la berge occidentale de la Rivière-Rouge, nous fûmes assaillis

par une effroyable tempête, une sorte de cyclone. Les tentes furent instantanément renversées, les lourds wagons poussés au large et pendant un temps il régna une confusion extrême. Par bonheur personne ne fut blessé et la plupart des objets qui avaient été emportés par le vent purent être retrouvés le lendemain.

Nos dimanches étaient des journées de paisible repos et de délicieuse communion avec Dieu. Ensemble nous adorions Celui qui ne demeure pas dans des temples bâtis par la main des hommes. Nombreuses furent les heures d'intimité bénie avec Celui qui, dans d'autres circonstances, avait été notre Consolateur et notre Refuge et qui, nous appelant à une vie toute différente de celle que nous avions connue jusque là et à une nouvelle activité, accomplissait envers nous avec amour sa promesse : « Voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. »

CHAPITRE IV

Suite du voyage. — Sur le lac Winnipeg. — A deux.

Au lieu où s'étale aujourd'hui la florissante ville de Winnipeg, qui à cette époque n'était encore que le Fort Garry de la Rivière Rouge, notre caravane, unie par un long voyage en commun, dut à regret se partager en plusieurs détachements. M. G. Young était arrivé au terme de son voyage. Il fonda là même la première mission méthodiste au milieu de beaucoup de difficultés et de découragements qui devaient aboutir à de grands succès. C'est à lui plus qu'à tout autre que cette église est redevable de la position privilégiée qu'elle occupe dans le Nord-Ouest. Son ministère demandait beaucoup de tact, de prudence et de courage par le fait de la rébellion des Riel et du mauvais vouloir de la population métis. Il se montra à la hauteur de toutes les circonstances. Outre les nombreux devoirs de sa tâche

proprement dite, il avait beaucoup à faire pour ravitailler les missionnaires isolés dans l'intérieur qui avaient recours à sa grande obligeance.

Le révérend Mac Dougall, accompagné de Peter Campbell, des instituteurs et des autres aides, allait parcourir avec chevaux, wagons et chariots quelque deux mille kilomètres de plus à l'intérieur jusqu'à la grande rivière, la Saskatchewan du nord. Ils n'allaient rencontrer, dans toute la première partie de leur voyage à travers les prairies fertiles mais vierges, que des Indiens nomades et des métis, dont les rudimentaires wigwams et les grossiers et bruyants véhicules ont dès longtemps fait place aux confortables habitations d'énergiques colons et aux rapides voitures des chemins de fer.

A partir de ce Fort Garry, ma femme et moi devions continuer notre route par eau, descendre la Rivière Rouge jusqu'à son embouchure dans le Winnipeg, puis traverser ce lac tempétueux dans toute sa longueur pour ne trouver notre lieu de destination que plus loin encore. Ce trajet s'effectua dans ce qu'on appelle les bateaux de l'intérieur de la Baie d'Hudson. Ce sont de grands esquifs sans pont ni cabine, terminés en pointe à leurs deux extrémités. Ils sont pourvus d'un mât et d'une grande voile carrée qu'on s'empresse d'en-

lever sitôt que le vent est contraire ; manœuvrés par six ou huit rameurs, ils sont censés pouvoir charrier quatre tonnes de marchandises. Ils sont à l'épreuve de la grosse mer et des violents coups de vent ; nous en avons fait maintes fois l'expérience durant les années où ils ont servi à nos aventureuses expéditions. Lorsque le vent n'est pas favorable à la voile, les vigoureux mariniers saisissent leurs lourdes rames et, courbant leur échine avec le rythme le plus régulier, ils couvrent souvent leur centaine de kilomètres par jour ; mais c'est là un travail de galérien, c'est le cas de le dire, et la brise propice, même si elle se change en une violente tempête, est préférable au calme plat. Ces hommes du nord sont des marins de première force et dans les rafales subites et terribles auxquelles ces grandes étendues d'eau sont sujettes, ils déploient beaucoup de courage et de présence d'esprit.

Notre place dans le bateau était à l'arrière près du timonier, un Indien pur sang nommé Mamanowatum, familièrement le Grand Tom, à cause de sa taille quasiment gigantesque. C'était un de ces hommes d'une vraie noblesse naturelle, loyal et fidèle. On peut dire que le missionnaire qui a amené un tel homme du paganisme au christianisme a été privilégié.

Notre première étape fut à trente kilomètres seulement du point de départ, au Fort Garry inférieur, où il nous fallut rester plusieurs jours pour attendre que l'équipement de notre « navire » fût prêt. Pendant ce temps les fonctionnaires de la localité nous traitèrent avec la plus grande courtoisie.

Ce Fort Garry inférieur, ou « Fort de pierre » ainsi qu'on l'appelle communément, couvre une importante surface de terrain. C'est une enceinte formée par une massive muraille au centre de laquelle s'élèvent les bâtiments de la Compagnie. Il a été construit à une époque troublée alors que le commerce était pratiqué par des Compagnies rivales dont les bandes hostiles étaient constamment « sur le sentier de la guerre ». Il pourrait résister à toutes les forces ennemies à moins qu'elles ne fussent pourvues d'artillerie. Nous fûmes quelque peu amusés et très satisfaits en tout cas de l'étiquette surannée et presque de cour qui règnait dans cet établissement et dans d'autres encore appartenant à cette même florissante association. Ainsi la loi des préséances était en pleine vigueur ; au son de la cloche, aucun employé qui aurait eu quatorze ans de service ne se serait cru autorisé à entrer dans la salle avant tel autre qui en aurait eu quinze, ou à s'asseoir plus haut

que lui à la table commune. Un pareil écart de conduite lui eût valu les sévères reproches de l'officier supérieur. Si frivoles et assommantes que nous parussent certaines de ces règles, je ne doute pas qu'elles ne tendissent à un but excellent et qu'elles n'évitassent bien des malentendus possibles. Une autre coutume étrange était celle qui consistait à avoir deux salles à manger, l'une pour les dames et l'autre pour les messieurs. Il nous semblait drôle de voir ceux-ci conduire les dames avec la plus grande politesse le long du couloir qui séparait les deux réfectoires, puis, tandis qu'elles entraient dans celui de droite, faire eux-mêmes demi-tour pour s'introduire dans celui de gauche. Cette combinaison était si contraire à notre éducation et à toutes nos notions que nous en demandâmes la raison. Ils nous répondirent simplement que c'était chez eux une ancienne tradition et qu'ils s'en étaient toujours bien trouvés. Un vieux célibataire quelque peu hargneux ajouta ce commentaire : « Nous n'avons pas besoin d'avoir de femmes autour de nous quand nous traitons nos affaires ; elles ne tarderaient pas à les faire connaître à tout venant et notre commerce en souffrirait. »

A cette époque, et tout dernièrement encore, le voyageur dont le courage ou la

curiosité étaient assez grands pour l'inciter à braver toutes les privations et tous les risques inhérents à l'exploration de ces vastes territoires dépendait entièrement du bon vouloir et de l'hospitalité de la « Hudson Bay Company ». Il était sûr du reste d'être traité avec courtoisie et affabilité. Quelques-uns de ces postes de l'intérieur sont très isolés et leurs occupants y passent parfois de longues années. Ces établissements sont disséminés sur toute la moitié septentrionale du continent américain. On les a en général placés dans des districts favorables à la pêche ou à la chasse, à des distances de cent cinquante à huit cents kilomètres les uns des autres. Leur population varie de cinq à soixante personnes. Le seul but de leur création et le seul objet pour lequel on les occupe, c'est l'échange des produits de la civilisation contre les fourrures de prix qu'on peut obtenir ici mieux que nulle part ailleurs. Il en est beaucoup dont les habitants ne communiquent avec le reste du monde que deux fois ou même une seule fois dans le courant de l'année. On comprend que l'arrivée du courrier soit là l'événement par excellence.

Nous passâmes au Fort Garry inférieur un dimanche des plus agréables. Je prêchai dans la plus grande des salles à

manger devant un auditoire très attentif, composé des employés de la compagnie et de leurs domestiques, auxquels se joignirent plusieurs visiteurs, plus quelques métis et quelques Indiens qui se trouvaient au Fort à ce moment.

Le lendemain, deux bateaux étaient prêts à nous transporter dans notre nouveau home. Le trajet sur la Rivière Rouge fut charmant ; nous traversâmes un florissant village où l'église anglicane entretient une mission prospère. Nous pûmes admirer les confortables demeures des Indiens et leur lieu de culte construit dans les meilleures conditions. Ces gens et leurs fermes sont la preuve tangible de ce fait, qu'on peut constater sous tous les cieux, que la mission chrétienne est une puissance pour transformer les peuples qui sont soumis à son influence et leur communiquer une bénédiction. On nous montra la jolie résidence du vénérable archi-diacre Cowley gracieusement nichée parmi les arbres. De tout temps ami des natifs il était aimé de tous en retour. Pour nous il fut dans la suite un messager de miséricorde au moment de la mort de notre petite fille.

Ce triste événement se produisit lorsque, après avoir séjourné cinq ans parmi les Cree à Norway-House, les autorités mis-

sionnaires desquelles je dépendais m'engagèrent à fonder une œuvre analogue dans la tribu encore païenne des Salteaux. Je devais rester à mon poste jusqu'à l'arrivée de mon successeur, mais comme il se présenta auparavant une occasion pour le voyage et qu'elles étaient rares, ma femme et mes enfants en profitèrent, partant plusieurs semaines avant moi sur un des bateaux plats dont j'ai parlé, manœuvré par quelques indigènes, tandis que je devais les suivre dans un canot d'écorce. La chaleur fut si terrible pendant ce mois de juillet sur cette embarcation sans pont ni tente que Nellie tomba mortellement malade d'une fièvre cérébrale. Ma pauvre femme se trouva toute seule, son enfant mourante dans les bras, au milieu de ses matelots affligés, sur les rives de la Grande Rivière, se sentant bien étrangère, sans abri et sans amis. Bien heureusement les employés du Fort apprirent sa détresse et la reçurent dans une de leurs habitations avant la mort de l'enfant. M. Cowley vint la trouver et prier avec elle. C'est dans le cimetière de son église que repose le corps de notre chérie ; on comprend que ce frère et cet endroit nous soient devenus chers.

En voguant tantôt au gré du courant, tantôt sous la vigoureuse impulsion de

nos rameurs, dans ce premier voyage, nous étions loin de nous douter que cette épreuve nous atteindrait là même sous peu d'années. Nous allions franchir les limites de cette colonie parmi les Indiens, quand nous aperçûmes plusieurs de ces braves gens s'évertuant autour d'une couple de bœufs. Immédiatement nos deux bateaux pointèrent sur le rivage et, à notre grand étonnement, nous comprîmes que la liste des passagers de chacun d'eux allait s'accroître de l'un de ces embarrassants compagnons. Les y introduire ne fut pas chose facile en l'absence de quai et de passerelle. Cependant après qu'on eut assez tiré d'un côté et poussé de l'autre, soulevé une patte d'ici, une de là, les patientes bêtes se trouvèrent installées sur nos frêles embarcations pour nous tenir fidèle compagnie jusqu'au terme du voyage. Le poste assigné à notre co-passager était à l'avant et en travers, sa tête dépassant le bateau d'un côté et sa queue de l'autre ; une planche de quelques centimètres de haut séparait seule son domaine du nôtre. Une proximité si immédiate pendant quatorze jours n'était pas précisément agréable, cependant, comme nous n'y pouvions rien changer, le mieux était d'en prendre son parti. Le bœuf de son côté fit sans doute des réflexions analogues, car, après avoir

fait durant les premiers jours des efforts violents pour se dégager, si bien que nous voyions déjà le bateau ou réduit en pièces ou chaviré, il accepta sa situation avec grâce et sa tenue fut dès lors parfaite. Une tempête s'élevait-elle, il se couchait tranquillement et servait par son poids à maintenir l'équilibre. Notre guide Tom le fournissait largement de l'herbe succulente qu'on pouvait récolter en abondance à nos différents campements sur le rivage.

Le lac Winnipeg est considéré comme l'un des plus dangereux du continent américain ; il mesure quatre cent quatre-vingts kilomètres de long, tandis que sa largeur varie de quelques kilomètres seulement à cent trente. Il est dentelé de baies innombrables et semé d'écueils cachés et de hauts fonds. Son nom signifie la mer ou l'océan. La traversée dans les conditions où nous la fîmes serait considérée aujourd'hui comme une calamité.

Voici comment nous procédions : de grand matin retentissait le cri du guide « *Koos, koos, kwa !* » — Eveillez-vous — et tout le monde avait à obéir promptement, vu la rivalité qui régnait entre les équipages des deux bateaux, chacun tenant à partir le premier. On préparait un rapide déjeuner sur les rochers, puis s'élevait le

SI LE VENT SE TROUVAIT FAVORABLE, ON HISSAIT LE MAT ET LA VOILE ET « VOGUE LA GALÈRE ! »

cantique du matin et la prière fervente à Celui qui tient les vents et les flots dans sa main. A l'appel « tous à bord ! » les tentes, les haches, les bouilloires et tout le fourniment étaient réunis et vivement embarqués. Si le vent se trouvait favorable, on hissait le mât et la voile et... vogue la galère ! En cas contraire l'entrain n'était pas le même, car les pauvres diables n'ignoraient pas le dur labeur qui allait être leur partage. Par le bon vent, nous dînions généralement à bord de notre mieux et nous continuions même la navigation une partie de la nuit pour gagner du temps, car si, dans ce monde d'incertitude, il est une route plus incertaine que les autres, la palme appartient sans contredit à celle que tracent sur notre mer intérieure les transports de la Compagnie d'Hudson. Vous pouvez la franchir en quatre jours ou même quelques heures de moins ou bien en mettre trente et plus. Il m'arriva dans les années suivantes d'être retenu pendant six jours sur un petit îlot rocheux par un vent du nord qui faisait rage, si bien que, par moments, nous ne pouvions pas nous y tenir droits, et comme l'îlot ne présentait pas un sol suffisant pour y enfoncer une cheville de tente, nous y fûmes trempés impitoyablement avec notre literie et nos provisions par la pluie et le

grésil. Souvent, depuis, lorsque j'ai vu des gens confortablement assis dans une salle d'attente se plaindre amèrement d'une heure ou deux de retard, ma mémoire m'a reporté à quelqu'une de mes longues détentions dans l'environnement le plus contraire et je me suis étonné des bagatelles qui peuvent troubler l'égalité d'humeur de certaines personnes.

Par le beau temps, c'était délicieux de camper sur le rivage. Des mains serviables avaient tôt fait de dresser notre tente et d'allumer le feu de bivouac dont l'éclat allait croissant à mesure que tombaient les ombres de la nuit. On préparait le repas du soir, puis une heure ou deux s'écoulaient parfois, en d'agréables entretiens avec nos bruns amis, qui se montraient les plus charmants compagnons de voyage. La journée se terminait toujours comme elle avait commencé, par un culte. Dans ce premier trajet, nos matelots étaient tous des chrétiens dans le sens le plus vrai de ce terme. Leur conversion datait des débuts de l'œuvre dans ces régions. Au premier abord ils étaient un peu réservés, pensant sans doute que nous nous attendions à les voir très dignes et rassis. De même que beaucoup de blancs, ils s'imaginaient que « la redingote noire » et son épouse ne croyaient pas au rire et au ba-

dinage. Cependant ces idées erronées leur passèrent et nous fûmes bientôt dans les meilleurs termes. Nous ne savions presque rien de leur langue, mais quelques-uns d'entre eux qui connaissaient un peu d'anglais nous servant d'interprètes, nous parvînmes à nous comprendre joliment. Ils étaient bien montés en Nouveaux Testaments et en recueils de cantiques imprimés en beaux caractères syllabiques et savaient bien s'en servir. Rendre ainsi notre culte à Dieu avec des gens dont la langue nous était étrangère nous parut d'abord très singulier, mais bientôt cela nous captiva et nous charma. Nous fûmes très frappés de la manière respectueuse dont ils accomplissaient leurs dévotions. Aucune légèreté ni indifférence n'en troublait la solennité. Ils prêtaient toute leur attention pendant que l'un d'entre eux lisait la Parole sacrée et que j'y ajoutais quelques réflexions traduites à mesure. Leurs cantiques d'adoration et de louange s'élevaient musicaux et apaisants, et dans leurs prières inintelligibles pour nous, il y avait un accent si vrai et si profondément convaincu, que nous étions émus et heureux en nous inclinant avec eux devant le trône de grâce de notre Père céleste pour qui aucune langue humaine ni aucun cœur n'ont de secrets.

La nature grandiose dont nous étions entourés favorisait d'ailleurs l'élévation de l'âme. Devant nous, les vagues éclairées par le soleil, sur nos têtes le ciel bleu, la sombre et profonde forêt vierge à l'arrière-plan, à nos pieds les rocs de granit : tout cela nous rapprochait du Souverain de l'Univers. N'est-il pas dit : « *Il s'enveloppe de lumière comme d'un manteau ; il étend les cieux comme un pavillon ; il forme avec des eaux le faîte de sa demeure ; il prend les nuées pour son char ; il s'avance sur les ailes du vent ; il a établi la terre sur ses fondements, elle ne sera jamais ébranlée.* » Comme dans les jours anciens où de grandes multitudes s'assemblaient autour du Sauveur sur le bord de la mer de Galilée et que sa présence et sa voix les réconfortaient et les encourageaient, ainsi nous sentions-nous bénis nous-mêmes en nous approchant de Celui qui est toujours le même.

Nos dimanches étaient des jours de vrai repos. Nos Indiens avaient appris de leurs missionnaires à observer le quatrième commandement et ils n'y manquaient jamais quoique éloignés de leurs foyers et de leur sanctuaire bien-aimé. Dès le samedi soir, en descendant à terre, on prenait les mesures nécessaires pour que la journée du lendemain fût aussi calme que possi-

ble : on s'approvisionnait de bois, on cuisait même à l'avance la nourriture qui ne se consommait pas telle quelle ; les fusils étaient mis de côté et, quoique les canards ou autre gibier s'approchassent parfois très près, on ne les inquiétait pas. En général nous célébrions deux services religieux et, entre temps, les Nouveaux Testaments et recueils de cantiques étaient fort employés. Une atmosphère de « Paradis retrouvé » enveloppait le campement.

Au début, la Compagnie s'était formellement opposée à ce que ses hommes chômassent le dimanche, mais les missionnaires se montrèrent fermes sur ce point, malgré les persécutions, si bien que peu à peu le bon droit prévalut et les chrétiens ne furent plus molestés. Ainsi qu'il en est toujours en pareil cas, il n'en résulta pour les employeurs aucun dommage, bien au contraire. Les chrétiens qui célébraient le dimanche n'étaient jamais en retard sur les autres. Dans leurs longues étapes, soit à l'intérieur, soit vers la factorerie d'York ou la Baie d'Hudson, leurs flottilles mettaient en général mieux le temps à profit, jouissaient d'une meilleure santé et présentaient un meilleur aspect, soit comme bateaux, soit comme cargaison, que celles des métis catholiques ou des natifs païens

UNE FLOTILLE DE CANOTS INDIENS

qui peinaient sans un jour d'arrêt. Des années d'observations sur cette question spéciale, en l'envisageant uniquement au point de vue du travail accompli et de ses effets sur la constitution physique de l'homme, indépendamment du côté moral et religieux, nous ont démontré que cette institution d'un jour de repos sur sept est pour son plus grand avantage.

Ainsi poursuivions-nous notre route, non sans essuyer mainte aventure. Un soir, pour ne pas perdre un vent favorable, nous résolûmes de voguer toute la nuit. Nous ne possédions ni boussole ni carte marine, cela va sans dire ; ni lune ni aucun vestige d'aurore n'éclairaient l'étendue liquide. Des nuages sombres et lourds, chassés par le vent, obscurcissaient fréquemment la faible clarté des étoiles. Une partie des hommes montaient la garde continuellement ; l'un d'eux était assis à la proue, une longue perche en mains, prêt à tout événement. Je restai longtemps à l'arrière, auprès du timonier, jouissant de cette navigation hasardeuse, plongeant des ténèbres qui nous enveloppaient dans la vague obscurité qui nous précédait. Parfois une lame se brisait contre un roc tout voisin ce qui faisait sentir le danger et la nécessité de la vigilance. Notre lit de camp avait été déployé sur quelques plan-

ches à l'arrière et ma femme y reposait profondément endormie ; moi-même, j'étais resté à causer avec le « grand Tom » jusqu'après minuit, puis, ayant épuisé mon répertoire de mots indiens et sentant la fatigue, je m'étais enveloppé d'une couverture et m'étais étendu à mon tour. A peine avais-je atteint le pays des songes que je fus éveillé brusquement, roulant avec ma femme, sa literie, des ballots, des caisses et quelques matelots somnolents au bord du bateau. Une fois dégagés, nous tâchâmes de nous rendre compte de notre situation. Malgré l'obscurité profonde, nous comprenions bien que nous étions arrêtés dans notre marche. Le vent sifflait autour de nous et s'acharnait si bien contre notre grande voile que c'était miracle qu'elle ne rompît pas cordages et mât. On la cargua vivement, on alluma une lanterne, mais sa lueur tremblotante ne permit d'apercevoir aucun rivage. Nous avions fait voile sur un roc submergé et y demeurions fixés. En vain les mariniers tentèrent-ils de nous remettre à flot en faisant usage de leurs larges rames comme de gaffes. N'y réussissant pas, quelques-uns d'entre eux plongèrent dans l'eau mugissante et, profitant de l'étroit point d'appui que leur offrait le roc, ils poussèrent et crièrent si vigoureusement que, une lame puissante

venant à leur secours, l'embarcation s'ébranla et put regagner la haute mer pour ainsi dire. Bravant le danger, ces hommes courageux parvinrent à nous rejoindre et à grimper à bord. La voile fut bientôt hissée de nouveau et nous filâmes derechef dans la nuit.

CHAPITRE V

Arrivée à Norway-House. — Traits de mœurs païennes et chrétiennes. — Nos dimanches. — Le Nouvel-An.

Le 28 juillet 1868, dans l'après-midi, nous atteignîmes Norway-House et nous y fûmes reçus de la manière la plus cordiale par M. Stewart, le directeur de ce poste, l'un des plus importants de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Pendant plusieurs années, il a été le centre où se rencontraient annuellement les fonctionnaires supérieurs et les employés des différents districts pour traiter des affaires relatives à leur trafic de fourrures. Sir George Simpson, leur énergique et despotique gouverneur, s'y rendait de Montréal dans son canot de bouleau manœuvré par un incomparable équipage d'Iroquois. C'était un trajet de plusieurs milliers de milles. Là aussi se concentraient les immenses quantités de fourrures, fournies par tous les

postes pour être ensuite expédiées en Angleterre.

La vue de cet établissement bien tenu et la courtoisie dont nous fûmes les objets nous furent extrêmement agréables, on le comprend ; cependant quatre kilomètres nous séparaient encore de la station missionnaire et nous étions fort désireux de voir enfin le terme de notre voyage. M. Stewart insista pour que nous prissions le thé avec lui, puis il nous conduisit lui-même au village indien avec ses quatre rameurs des Highlands. Comme nous approchions des rochers où nous devions aborder, une douce mélodie frappa nos oreilles. C'étaient les cantiques du service du soir chantés par la congrégation indigène. Ce nous fut un heureux présage.

Dans la maison missionnaire, la femme du pasteur d'abord, puis son mari, une fois le service terminé, nous reçurent fraternellement et nous nous réjouîmes de tout cœur d'avoir atteint, après deux mois et dix-huit jours d'un aventureux voyage, ce village de la tribu des Cree où nous allions travailler plusieurs années. Les amis que nous venions relever passèrent quelques jours avec nous avant de retourner dans la province d'Ontario, ce qui nous permit de tenir conseil ensemble ; je pus recevoir d'eux nombre de renseignements

précieux relativement à la continuation de leur ministère parmi ces Peaux-Rouges. Ils l'avaient exercé pendant onze ans, non sans souffrances mais aussi non sans bénédictions, et nous fûmes très satisfaits de l'état dans lequel nous trouvâmes la mission.

Le premier soir, pendant le culte de famille, une tempête se déchaîna, une des plus effrayantes dont j'aie gardé le souvenir. La lourde maison de nos amis, quoique construite en troncs, les interstices étant garnis de boue et recouverts de planches, fut si violemment secouée, tandis que nous étions à genoux, que plusieurs grands cadres tombèrent des murs ; l'un d'eux frappant notre frère à la tête mit brusquement un terme à ses dévotions.

La mission parmi les Cree a été commencée en 1840 par le révérend James Evans que j'ai nommé plus haut ; elle a été et est encore l'une des plus prospères de toutes celles établies parmi les Peaux-Rouges. C'est au sein de cette tribu que ce missionnaire, très préoccupé de découvrir pour ces peuplades errantes une méthode de lecture plus expéditive que l'alphabet anglais, inventa les caractères syllabiques au moyen desquels l'indigène peut en dix ou quinze jours être mis à même de lire la Parole de Dieu.

Chaque signe correspond à une syllabe. Il tailla les premiers avec son couteau de poche et se procura du plomb en fondant les boîtes à thé de la compagnie des fourrures. Sa première encre fut la suie de sa cheminée et son premier papier l'écorce du bouleau. Grande fut l'excitation parmi les natifs lorsque, ayant perfectionné son invention, il put commencer à imprimer dans leur langue ; les païens et surtout les conjureurs furent très alarmés quand ils comprirent que « l'écorce de l'arbre commençait à parler », comme ils disaient. La société anglaise qui avait envoyé Evans comprit de suite toute l'importance de cette belle invention pour la propagation de l'Evangile. A grands frais, elle envoya une presse avec une quantité de caractères qu'elle avait fait fondre, une abondante provision de papier et tout ce qui est essentiel. Des années durant, on imprima des portions de la Parole de Dieu et bon nombre de cantiques traduits dans la langue du pays et il en résulta le plus grand bien. D'autres sociétés missionnaires, à l'œuvre dans la même contrée, reconnurent immédiatement l'avantage qu'elles pourraient tirer de la méthode d'Evans et ne tardèrent pas à l'employer à leur tour. Tous les amis des missions s'en réjouissent, mais on peut regretter que quelques

personnes, dont on aurait attendu mieux, aient cherché à s'en attribuer l'honneur au détriment de son véritable auteur.

Il est à remarquer que le travail de M. Evans a été fait d'une manière si parfaite, qu'aucun changement n'a été apporté dès lors par les Cree à ces caractères. D'autres missionnaires, en les introduisant chez d'autres tribus, y ont ajouté des signes correspondant à des sons inconnus dans la langue Cree. Les Moraves les ont aussi employés avec succès chez les Esquimaux.

Dès notre arrivée à Norway-House ou Rossville — autre nom de cette station — les indigènes accoururent de toutes parts pour voir le nouveau missionnaire et sa femme et nous saluèrent avec beaucoup d'empressement ; même quelques païens vêtus de leur pittoresque costume vinrent aussi nous examiner et se montrèrent très affables. Nous nous mîmes au travail sans retard, nous rendant compte, d'une part de tout ce qui avait été obtenu déjà par nos fidèles prédécesseurs, et de l'autre de l'étendue de l'œuvre qui restait à accomplir. Un exemple : tandis que du temple et des maisons chrétiennes s'élevaient les cantiques dont j'ai parlé, les cris aigus des vieux conjureurs de sort, accompagnés des roulements monotones de leurs

tambours, frappaient nos oreilles, la nuit, de tous les points cardinaux des îles ou des caps environnants.

Notre premier dimanche fut des plus intéressants ; notre propre curiosité au sujet de nos gens était sans doute égalée par la leur à notre endroit : Païens et chrétiens eurent vite rempli la maison de Dieu et nous fûmes très réjouis de leur attitude respectueuse : aucun rire, aucune frivolité. Avec leurs pieds chaussés de mocassins et leur démarche féline, plusieurs centaines d'Indiens ne faisaient pas le quart du bruit que l'on entend souvent en pays chrétiens dans des assemblées dix fois moins nombreuses. Leur chant me plut aussi beaucoup ; il a une douceur plaintive qui est pour moi pleine de charme. Un grand nombre d'auditeurs avaient apporté leurs Bibles. Lorsque j'eus indiqué les passages du jour, la rapidité avec laquelle ils les trouvèrent montra qu'ils étaient familiers avec le volume sacré. Quant aux prières, ils étaient assez vieux genre pour s'agenouiller pendant qu'ils s'adressaient au Souverain de l'Univers.

Ils entraient sincèrement et littéralement dans la pensée du psalmiste lorsqu'il dit : « *Venez, prosternons-nous, inclinons-nous ; fléchissons les genoux devant l'Eternel qui nous a faits.* » J'eus le bonheur de

trouver pour me servir d'interprète un homme foncièrement brave, nommé Timothée Bear. Il rendit de grands services à la cause de Christ ; parfois, vivement touché lui-même des vérités bénies qu'il traduisait, il se mettait à conjurer l'auditoire, de la manière la plus éloquente, d'accepter ce merveilleux salut.

A mesure que les jours s'écoulaient et que nous vivions au milieu d'eux, nous remarquions le contraste entre ceux qui étaient restés païens et ceux qui avaient accepté l'Evangile dans sa plénitude. Il leur avait apporté non seulement paix et joie, mais encore les avantages secondaires de la civilisation. On pouvait les distinguer aussi bien à l'apparence de leur demeure qu'à leur attitude et à leur conduite.

Avant longtemps nous comprîmes que nous avions beaucoup à apprendre sur les coutumes des indigènes et sur leur mentalité. Ainsi, le lendemain du départ de nos hôtes, arriva une pauvre femme qui par signes donna à comprendre qu'elle avait grand'faim. Une large miche de pain se trouvait sur la table avec un gros quartier de bœuf conservé et un plat de légumes, restes de nos provisions de bateau. Ma chère femme, dont la sympathie était éveillée, tailla généreusement dans le

pain et la viande et y ajoutant une bonne portion de légumes et un verre de thé, elle installa l'étrangère devant cet appétissant repas. Celle-ci en disposa avec la plus grande aisance, puis, à notre stupéfaction, nous la vîmes relever le bord de sa jupe de côté, en faire une vaste poche et y enfouir successivement le quartier de bœuf, la miche et ce qui restait de légumes. Après quoi, quittant sa chaise, elle se tourna de notre côté, nous rendant grâces à la manière de sa tribu : « *Na — nas — koo — moo-wi — nah !* ». Elle quitta la chambre en reculant gracieusement ; nous la regardions, muets de surprise ; le spectacle était comique quoique les mets qui venaient de disparaître à notre horizon d'une manière si imprévue représentassent le plus clair de nos provisions pour deux ou trois jours, jusqu'à ce que nous eussions pu en recevoir d'autres. Quand ensuite nous exprimâmes de l'étonnement de ce qui nous semblait être de l'avidité et de l'indiscrétion, on nous dit que cette brave femme s'était tout simplement conformée à l'étiquette. C'est en effet l'habitude de sa tribu, quand on fête quelqu'un ou qu'on lui offre un repas, de lui présenter de la nourriture en grande abondance si on a le bonheur d'en posséder ; l'invité doit en consommer le plus pos-

sible et emporter le reste. C'est exactement ce qu'avait fait la pauvresse. Cette leçon nous apprit à ne placer devant nos hôtes à l'occasion que ce que nos moyens limités nous permettaient d'offrir sur le moment.

Un jour un homme de bonne mine arriva avec deux canards gras. Notre garde-manger étant presque vide, nous en fûmes très contents et je les pris en lui demandant ce qu'il désirait recevoir en échange. « Oh ! rien, répondit-il c'est un présent que j'apporte au missionnaire et à sa femme. » Naturellement cette générosité nous fit plaisir de la part d'un étranger si peu après notre arrivée dans son sauvage pays. L'Indien se mit de suite à l'aise avec nous et nous eûmes fort à faire à répondre à ses questions et à lui expliquer tout ce qui excitait sa curiosité. Ma femme dut quitter ses occupations et jouer pour son édification du petit « mélodéon » — harmoniflûte. — Il resta à dîner, mangea l'un des canards tandis que nous nous partagions l'autre, puis il tourna autour de nous toute l'après-midi et fit largement honneur à notre souper. L'heure du coucher approchant, je lui suggérai gentiment qu'il était peut-être temps d'aller voir si son wigwam était toujours là où il l'avait laissé. « Oh ! s'écria-t-il, j'attendais seu-

lement !... — Et qu'attendais-tu ? — J'attends le présent que tu vas me donner en échange du mien. » Je saisis la situation et m'empressai d'aller quérir quelque objet qui valait six fois plus que ses canards ; il partit alors fort content. Après son départ nous nous dîmes : « Voilà notre seconde leçon. Peut-être quand nous aurons vécu ici quelque temps connaîtrons-nous mieux notre monde. » A partir de ce moment nous n'acceptâmes plus de cadeaux ; quand les indigènes avaient quelque chose à vendre, nous insistions pour le leur payer au prix raisonnable si nous en avions besoin.

La célébration du dimanche commençait à neuf heures par l'école du dimanche. Elle était suivie par tous les enfants, garçons et filles, auxquels se joignaient souvent des adultes. Les enfants étaient attentifs et respectueux. Beaucoup d'entre eux pouvaient réciter des fragments étendus des Ecritures et un bon nombre étudiaient le catéchisme traduit dans leur langue. Ils chantaient agréablement et nous récitions en chœur l'Oraison dominicale.

A dix heures et demie l'auditoire était réuni pour le culte public qui avait lieu en anglais quoique les cantiques, les lectures et le texte fussent indiqués dans les deux langues. Les officiers de la Compagnie qui

pouvaient se trouver au fort et tous les employés assistaient régulièrement à ce service, de même que tous ceux des natifs qui comprenaient l'anglais et beaucoup d'autres. Nous les y encouragions, notre désir étant de répandre autant que possible la connaissance de notre langue.

Le grand service indien se célébrait dans l'après-midi. Nos Cree y tenaient beaucoup parce que c'était le leur. Autant ils s'étaient montrés dignes et réservés le matin, autant alors ils chantaient avec enthousiasme et lançaient de joyeux « Amen ! » quand leur cœur les y poussait. Les sermons ne leur paraissaient jamais trop longs. Combien j'aimais à entendre le bruissement des feuillets de leur Bible alors qu'ils cherchaient rapidement les passages cités, puis à les voir quitter le sanctuaire aussi respectueux qu'ils y étaient entrés, encore animés d'un sentiment d'adoration. L'un des secrétaires de notre comité qui vint un jour nous visiter me dit, en sortant de l'un de ces services bénis : « M. Young, si les bonnes gens qui nous aident par leurs dons à entretenir notre mission pouvaient voir ce que mes yeux ont contemplé aujourd'hui, ils s'empresseraient de nous donner dix mille dollars de plus par an. »

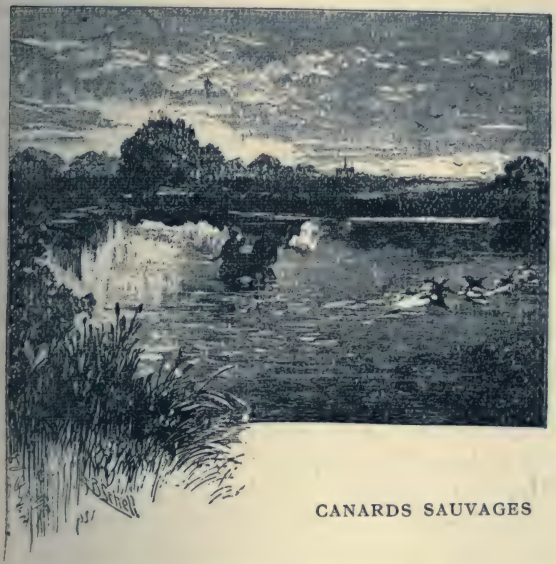
Dans la soirée, je me rendais au Fort —

l'été en canot, l'hiver en traîneau à chiens — pour y tenir un service. Une petite chapelle y avait été érigée à cet effet. Pendant ce temps mes chrétiens avaient un culte entre eux dans l'église de la station. Plusieurs étaient capables de prêcher des sermons acceptables ; d'autres pouvaient comme Saint-Paul raconter avec une éloquence entraînante leur propre conversion et supplier leurs auditeurs d'être réconciliés eux aussi avec Dieu.

Parfois nous avions la surprise de voir des groupes de païens déambuler fièrement dans le Temple pendant le service divin et s'y comporter d'une manière peu conforme à la solennité du lieu et du jour. Au premier abord je m'étonnai que mes fidèles tolérassent telle de ces irrégularités. Un jour, par exemple, je fus abasourdi par l'entrée d'un vieux Cree du nom de Tapastanum qui arriva pour ainsi dire au trot en faisant sonner ses ornements et criant « ho ! ho ! » Il se mit à embrasser gravement plusieurs des assistants hommes et femmes.

Mes gens acceptant de bonne grâce cette interruption, je crus devoir en faire autant. Bientôt, sur l'invitation du « Grand Tom » il s'assit et m'écouta. Il était vêtu d'une façon grotesque : un miroir de bonne taille pendait sur sa poitrine main-

tenu par une corde passée autour de son cou. Pour mieux écouter, il alluma sa grande pipe et s'en servit jusqu'à la fin du culte. Lorsque ensuite je fis quelques remarques à son sujet, on me répondit avec



CANARDS SAUVAGES

beaucoup d'intelligence et une chari té dont je fus touché : « Nous avons été naguère aussi ignorants que Tapastanum. Soyon s patients avec lui et peut-être lui aussi se décidera bientôt à donner son cœu r à Dieu. Laissez-le seulement venir, il d eviendra calme quand il aura reçu la lumière. »

Les soirs de semaine étaient presque tous occupés par des services d'un genre ou d'un autre. Ils étaient plus ou moins fréquentés suivant que les Indiens étaient présents au village ou occupés au dehors par la Compagnie, à la pêche, à la chasse, ou en tournée quelconque. Il y avait du reste à cette époque dans chaque ménage un culte de famille. C'était pour nous une joie de nous promener à la tombée de la nuit parmi leurs humbles huttes et d'entendre les accents de la prière ou de l'adoration ou bien la voix du chef de famille lisant le précieux volume.

*
* *

Nos chrétiens s'efforçaient de s'élever socialement parlant. Dès qu'ils le pouvaient, ils se construisaient des demeures convenables et leur apparence extérieure s'améliorait en même temps ; la propreté allait de pair avec la piété. Le dimanche, ils étaient bien vêtus ; la grande majorité de ceux qui faisaient profession de la foi vivaient sobrement et honnêtement, montrant par là la réalité du changement opéré en eux par le glorieux Evangile du Fils de Dieu. Une des transformations les plus réjouissantes était celle de la vie de famille. L'amour mutuel, la sympathie réciproque étaient choses inconnues à la tribu dans

son état naturel. Les hommes et même les jeunes garçons estimaient faire acte de courage et de virilité en méprisant leurs mères, leurs femmes ou leurs sœurs et en leur faisant subir de mauvais traitements. Le christianisme modifiait entièrement cet état de choses, et, à mesure que nous prêchions l'Evangile à ce peuple, nous constations avec joie que la femme naguère dégradée et humiliée prenait peu à peu sa vraie place au foyer. Mon cœur était souvent meurtri par la brutalité qui régnait parmi les bandes sauvages répandues autour de notre village chrétien. Que de fois en visitant ces pauvres gens, j'ai vu le chasseur fier et paresseux arpenter le camp, son fusil sur l'épaule et je l'ai entendu apostropher d'un ton élevé et impérieux son infortunée compagne, occupée à couper du bois ou à telle autre besogne : « Lève-toi, chien, ma femme, suis mes traces dans la forêt et rapporte le daim que j'ai abattu ; dépêche-toi car j'ai besoin de ma nourriture ! » Et pour accélérer sa marche, quoiqu'elle se hâtât autant que possible, il jetait après elle un bâton, qu'heureusement elle esquivait. Elle glisse rapide sur la piste que les raquettes (chaussures) de son seigneur et maître ont ouverte ; parfois ce n'est qu'à plusieurs milles de distance qu'elle trouve le gibier.

Elle s'est munie de la longue lanière de cuir élargie au milieu qui l'aidera à porter son fardeau. Attachant l'une des extrémités aux hanches de l'animal, l'autre à son cou, elle réussit, non sans de grands efforts, à hisser ce poids de cent cinquante ou deux cents livres sur son dos et à l'y maintenir en appuyant sur son front la partie large de la courroie. Lorsque, haletante, la pauvre créature atteint le wigwam et laisse tomber la bête aux pieds du despote qui a trouvé au-dessous de sa dignité de s'en charger lui-même, estimant son fusil une charge suffisante pour lui, et continuera à faire preuve de bravoure et de supériorité en la harcelant, quoique à bout de forces, elle sait bien par les dures expériences du passé qu'elle ne peut différer d'un instant de le satisfaire, il lui en coûterait trop, aussi s'empresse-t-elle de saisir le couteau, de dépecer adroitement l'animal, d'en détacher un quartier qui ne tarde pas à bouillir dans la marmite et constituera un mets savoureux pour son éminence. Ce n'est que lorsqu'il sera occupé à dévorer la venaison, avec les hommes ou jeunes gens qu'il lui aura plu d'inviter, que la malheureuse pourra prendre quelques instants de repos. Elle ira s'asseoir là où femmes, jeunes filles et chiens se réunissent et se dispu-

tent avidement les os à peu près dépouillés que la gent masculine leur jette en riant.

Tel est l'un des tristes aspects du paganisme que j'ai souvent eu sous les yeux. Aussi longtemps que la femme est capable de travailler et de peiner, elle est tolérée comme une affliction nécessaire ; mais âgée et affaiblie, sa condition devient plus déplorable encore. Elle est honteusement négligée et souvent mise à mort.

Un missionnaire visitant un de ces clans païens prêcha sur ces paroles du Sauveur : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés..... » Il dit les vicissitudes et les peines de cette vie et comme quoi tous les hommes doivent travailler et lutter. Grande colère de ceux-ci qui s'assemblent en meeting de protestation et s'écrient : « Qu'il aille trouver les *squaws*, avec ses discours ; ce sont elles qui ont à charrier les lourds fardeaux et à faire les travaux fatigants ; tout cela les concerne et pas nous ! » Ils étaient grièvement offensés. Sur le rivage nord-ouest du lac Winnipeg vivait un chef nommé Mookoo-woo-soo qui, de propos délibéré, étrangla sa mère, puis réduisit son corps en cendres. Questionné sur cette horrible action, il répondit froidement qu'elle était devenue trop vieille pour tendre des

pièges à lapins ou pêcher le poisson ; il n'entendait pas s'embarrasser d'elle, ainsi il n'avait qu'à la détruire. Je pourrais multiplier ces exemples. En vérité « *les entrailles du méchant sont cruelles* » (Prov. XII, 10).

Les ménages heureux de nos convertis où l'on voyait régner l'ordre et le respect mutuel formaient avec ceux dont je viens de parler un contraste réjouissant. Là, la femme occupait sa vraie place, elle était traitée avec amour et égards ; âgée et infirme, au lieu de subir le sort infligé à la mère de Moo-koo-woo-soo, elle jouissait du meilleur coin dans le petit home et du morceau de choix au repas. Je vis un jour la porte de notre lieu de culte s'ouvrir à deux battants pour livrer passage à deux vigoureux compagnons portants dans leurs bras leur mère invalide qui avait exprimé le désir d'y venir. Ils la soutinrent avec tendresse tout le temps que dura le service puis la remportèrent chez elle avec non moins de précautions. Si l'Evangile n'eût pas agi profondément sur leur naturel hautain, ils fussent morts plutôt que de faire pareille chose.

Désormais tout n'était plus esclavage dans la vie des femmes, elles avaient leurs heures de loisir et savaient fort bien en jouir. Par les beaux jours d'été, à l'occa-

sion, leur plus grand plaisir était une course rapide dans leurs légers canots ; elles unissaient l'utile à l'agréable en tirant des canards sauvages.

* * *

Ce changement de sentiments à l'égard des vieillards, des infirmes et des personnes affligées en général se manifestait d'une manière des plus touchantes au nouvel an. Longtemps avant leur conversion les Cree célébraient une grande fête à ce moment-là. Dans ces abominables festivités, la chair du chien jouait le rôle de mets principal, et ce repas était accompagné de cérémonies révoltantes. Le missionnaire, au lieu d'abolir cette institution, la convertit en fête chrétienne. Je continuai dans la voie que mes prédécesseurs avaient ouverte et c'est ainsi que chaque premier jour de l'an nous avons grande réjouissance. Les Cree appellent ce jour Oochemegou Kesigow, ce qui signifie le jour des baisers, car tout homme y a le droit d'embrasser les femmes qu'il trouve sur son chemin, et toute femme s'attend à être embrassée. Je m'amusais infiniment à la vue de trente ou quarante Peaux-Rouges vêtus de leurs plus beaux atours, arrivant posément à la station et déposant gravement un baiser sur la joue de ma femme.

Et si je la taquinais sur ce côté imprévu de son activité missionnaire, elle rétorquait en riant : « Qu'as-tu à te moquer de moi ? Vois dans la cour cette foule de femmes qui attendent que tu sortes pour te sauter au cou... » Mais ce jour-là mon travail semblait me tenir rivé à mon bureau. Cependant, si cette petite ruse ne prenait pas, je me présentais dans la cour et choisissant une bonne vieille à cheveux blancs, aux traits doux et aimables, la mère du chef, je disais : « Je vais embrasser grand'mère et vous voudrez bien vous considérer toutes comme embrassées dans sa personne. » Cette coutume est plus ancienne parmi eux que celle de se tendre la main qu'ils ont apprise des blancs.

Pour préparer la fête, on s'y prenait des semaines à l'avance. On se réunissait pour tenir conseil et les hommes annonçaient ce qu'ils avaient l'intention de donner. Tels bons tireurs de daims promettaient de la venaison, tels autres quantité de castors. D'autres avaient découvert les quartiers d'hiver de certain couple d'ours et s'arrangeraient pour aller l'occire. D'autres encore, habiles « chasseurs de fourrures », étaient disposés à en troquer une partie contre de la farine, du thé et du sucre.

JE M'AMUSAIS INFINIMENT...

La liste s'allongeait jusqu'à ce qu'il y eût assez de promesses pour que, avec la généreuse contribution des fonctionnaires de la Compagnie et ce que le missionnaire pouvait offrir de son côté, il y eût de quoi préparer un copieux banquet. Toutes ces choses, à mesure qu'elles étaient apportées, s'entassaient dans un bâtiment isolé de la mission. Il fallait parfois des mois pour réunir toute la viande, mais grâce au gel rien ne se gâtait. Dans les derniers jours ma femme choisissait quelques aides bénévoles qui faisaient cuire le tout sous sa haute surveillance. Vu leur capacité il ne fallait pas longtemps pour apprêter la quantité considérable de mets nécessaires pour satisfaire l'appétit de la foule quoiqu'il fût tout indien — on sait ce que cela veut dire.

Au matin du grand jour, des hommes venaient enlever les sièges du temple et y dresser de longues tables. Des chaudrons de thé complétaient les préparatifs. Mais avant qu'aucune des huit cents ou mille personnes réunies touchassent une bouchée du festin, le chef me demandait un crayon et un feuillet de papier ; puis, debout sur une caisse ou un banc, il criait : « Quels sont ceux de nos gens malades ou vieux, qui ne peuvent être des nôtres aujourd'hui ? » A mesure qu'un nom était prononcé, il

l'inscrivait, puis lisant sa liste il insistait : « Que personne ne soit oublié. » Et quelqu'un de s'écrier : « Il y a une vieille femme à quinze kilomètres en remontant la rivière près du vieux fort. » Un autre ajoutait : « Avez-vous le nom du garçon qui a reçu un coup de fusil à la jambe ? » Tous deux étaient aussitôt inscrits. Une voix s'élevait encore : « Les païens qui sont avec nous aujourd'hui en ont deux ou trois dans leurs tentes. » Et tous de répondre : « Nourrissons ceux qui sont au milieu de nous et envoyons quelque chose aux leurs avec nos amitiés. » Lorsqu'on avait la certitude de n'avoir négligé personne, on venait requérir tous les vieux journaux et papiers d'emballage dont je pouvais disposer et, tandis que des mains généreuses tranchaient les quartiers des viandes de toutes sortes, d'autres les arrangaient en paquets en y ajoutant de larges morceaux de gâteau sans oublier de petits sacs de thé et de sucre. Les paquets une fois faits, chacun contenant un assortiment complet du menu, le chef hélait du groupe des jeunes hommes très animés au foot-ball, autant de coureurs agiles qu'il y avait de charges à porter et les leur remettait en les accompagnant d'un message cordial et sympathique pour chacun des destinataires.

De tels spectacles compensaient mille fois nos tribulations et nos souffrances. Dire que si l'Evangile n'avait pénétré là, ces pauvres gens auxquels, avant de se servir soi-même, on envoyait des provisions qui suivant les cas pourraient durer plusieurs jours, auraient été cruellement mis à mort ou condamnés à languir dans l'abandon et la misère ! Les jeunes coureurs eux-mêmes considéraient comme un honneur d'être délégués à ces wigwams parfois bien éloignés. Je jouissais de les voir serrer leur ceinture et partir comme des chevreuils chacun dans la direction qui lui avait été désignée. Ensuite les tables se garnissaient par ordre de préséance et le festin commençait sitôt qu'on avait chanté le cantique d'actions de grâces. Mme Young présidait une table à laquelle elle invitait les gens de la Compagnie et ceux de nos pauvres fidèles auxquels nous désirions faire honneur. Parfois nous consacrions une table entière aux païens que la perspective de la fête avait attirés du fond de la forêt. Par leur estomac il nous était souvent donné d'atteindre leur cœur et de les gagner à Christ. Des heures se passaient avant que tous fussent pourvus et rassassiés. Alors d'un même cœur ils chantaient :

« Louons Dieu qui nous comble de ses

bénédictions. » Ce qui pouvait rester de vivres était partagé entre les nécessiteux qui l'emportaient chez eux. Puis les hommes relevaient les tables ; quelques femmes balayaient prestement le temple ; on y replaçait les sièges, on l'éclairait et il ne tardait pas à se remplir de nouveau. L'auditoire réuni se choisissait un président et la réunion ouverte par le chant et la prière se continuait par des allocutions. Il se disait là bien des choses intéressantes et sensées. Quelques-uns, les plus réfléchis, passaient en revue les grâces reçues au cours de l'année écoulée. Plusieurs allocutions faisaient allusion aux pêches et aux chasses, d'autres aux traités conclus avec le gouvernement. Les unes, gaies et pleines d'esprit, étaient accueillies par des rires et des applaudissements ; les autres, d'un caractère sérieux et religieux, trouvaient également de l'écho dans les cœurs. Je remarquais que, dans toutes, le mot *Na-nas-koomoo-win-ah* (action de grâces) revenait fréquemment, et j'en étais tout réjoui. Nous terminions ces joyeuses journées par la Doxologie et la Bénédiction.

CHAPITRE VI

Première visite à Oxford-Mission. — Le Canot. — En Canot. — « Montre-nous le Père et cela nous suffit. »

Mon comité m'avait recommandé d'aller, aussitôt que je le pourrais, visiter la mission d'Oxford qui, après une période de prospérité, était alors en souffrance. Un temple et une maison missionnaire avaient été construits à la Baie Jackson, et il y avait eu un certain nombre de conversions ; mais ce village était trop éloigné du poste de la Compagnie, où les natifs se rassemblaient tout naturellement pour leur commerce. Pendant plusieurs années cette station avait été confiée à un évangéliste indigène, ce qui était devenu à la longue une cause de faiblesse.

Ayant donc pris tous les arrangements nécessaires pour que ma propre station n'eût pas à souffrir de mon absence, je la quittai un beau jour en compagnie de deux

hommes dont l'un était mon interprète. Ce fut pour moi la première occasion de faire intime connaissance avec cette merveilleuse petite machine qu'est un canot d'écorce de bouleau. Dans ce pays sauvage, aux vastes lacs, aux rivières rapides, aux ruisseaux sinueux, il est de toutes les embarcations la plus appropriée. Il est, pour le Peau-Rouge de cette région, ce qu'est le cheval pour son frère plus belliqueux des vastes prairies et le chameau pour l'habitant ou le voyageur de l'Arabie. Ici, où il n'existe d'autre route que les cours d'eau enchevêtrés, il est indispensable. Quoique extrêmement frêle, il peut être chargé jusqu'au ras de l'eau et, sous l'habile direction des natifs, qui sont sans contredit des canotiers hors de pair, il répond au moindre mouvement de l'aviron ou de la rame et semble doué de vie et de raison. J'ai souvent été absolument émerveillé du parti qu'ils savent en tirer. Cependant, si nous nous souvenons que tel d'entre ces chasseurs passe dans son canot environ cinq mois de l'année, cela s'explique en partie. Tantôt il porte son homme, tantôt son homme le charge sur sa tête, soit au delà de quelque chute ou rapide, soit à l'emplacement où il lui servira, la nuit, de refuge ou d'abri, car il s'en couvre parfois pendant son sommeil. C'est lui qui m'a permis de

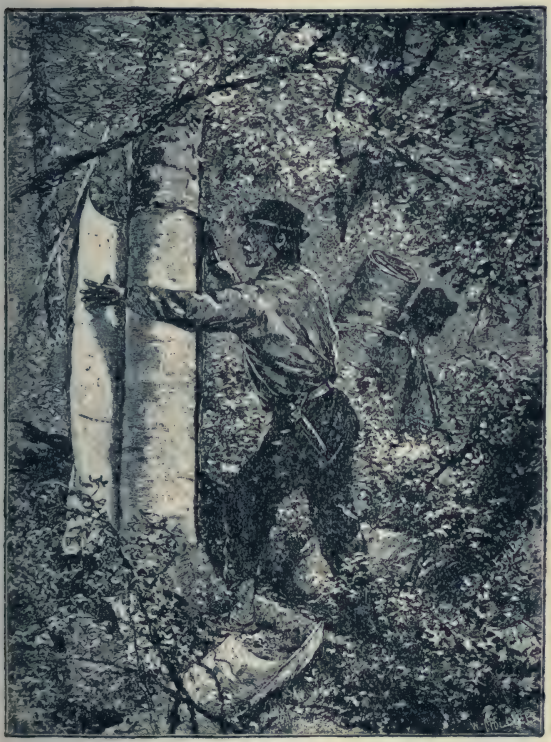
porter de lieu en lieu la Bonne Nouvelle aux tribus errantes disséminées dans mon vaste diocèse. Avec lui j'ai franchi des milliers de milles, tantôt sur des rivières étroites et torrentueuses, tantôt sur des lacs à une grande distance de tout rivage. A travers les vagues écumantes ou les vents menaçants et traîtres, mes fidèles bateliers se sont montrés à la hauteur de toutes les situations. La sûreté de leur jugement et la rapidité de leurs mouvements leur faisaient toujours faire, au moment précis, l'acte précis que réclamait l'occurence, si bien que j'en vins à me sentir aussi à l'aise en canot que n'importe où.

Sa construction exigeant pas mal d'adresse et d'habileté, les bons constructeurs sont peu nombreux et les canots vraiment bien réussis sont très recherchés. Pour dépouiller l'arbre de son écorce, on y pratique premièrement une longue incision verticale, puis une autre horizontale tout autour du tronc à la hauteur où commence la première. Avec un couteau effilé on la détache alors peu à peu d'un seul morceau. Cette délicate opération terminée les plus grandes précautions sont nécessaires pour manier et transporter la plaque d'écorce, car elle est des plus fragiles. Lorsqu'on peut se procurer du cèdre pour la carcasse en bois, on n'y manque

pas, mais, dans la région que j'habitais, nous étions au nord de la zone où il croît ; aussi fallait-il se contenter du sapin en le fendant très fin. Pour l'assemblage des feuilles d'écorce et pour les fixer à l'intérieur de cette carcasse, on se sert des radicelles du *larix*, — variété de pin, — qu'on a préalablement mouillées et frottées jusqu'à ce qu'elles aient atteint la flexibilité de minces lanières de cuir. Une fois le travail de couture achevé, on insère les nombreuses petites pièces de sapin à leurs différentes places, donnant à l'ensemble les proportions et la force requises ; puis les ajoutures et les parties faibles sont enduites d'une poix que les indiens tirent du sapin. Pour s'assurer que l'esquif est parfaitement étanche, on le suspend entre deux arbres et on le remplit d'eau. La moindre fissure est marquée et soigneusement revue.

Le style et les dimensions du canot varient. Chaque tribu a son propre modèle admirablement adapté au caractère de ses eaux. Les plus grands et les plus beaux sont ceux que faisaient autrefois les Indiens du Lac Supérieur. Ces « grands canots du nord », comme on les appelait, portaient facilement une douzaine ou une vingtaine de rameurs avec un chargement d'une couple de tonnes. Aux jours anciens

de la rivalité des trafiquants en fourrures et avant que les vapeurs ou même les



POUR DÉPOUILLER L'ARBRE DE SON ÉCORCE...

grands voiliers eussent pénétré sur ces lacs arctiques, ils y jouaient un rôle fort important. Chargés des riches dépouilles

des fauves habitants des immenses forêts, ils descendaient dans l'Ottawa et suivaient ce puissant fleuve souvent même jusqu'à Montréal. J'ai déjà fait allusion aux expéditions fantastiques de Sir George Simpson, le gouverneur énergique mais despotique et sans principes de la Compagnie de la Baie d'Hudson. C'est dans ces canots de bouleau que, partant de Montréal, il remontait l'Ottawa, atteignait la Baie Géorgienne par le Lac Nipissing, puis, par le Lac Supérieur, la Baie du Tonnerre. De là, avec un courage indomptable, il s'enfonçait dans l'intérieur, traversant le Lac des Bois, suivant le fleuve tourmenté du Winnipeg et franchissant dans toute sa longueur le lac du même nom. Ainsi faisait-il chaque année pour aller présider le conseil de la plus riche des compagnies de fourrures qui ait jamais existé. Il veillait sur ses intérêts avec un œil d'aigle et imprimait à chacun de ses départements le cachet de sa forte personnalité. De merveilleux récits circulent autour des feux de bivouac sur l'endurance et les exploits de son fameux équipage iroquois. Aujourd'hui que de puissants vapeurs sillonnent de toutes parts nos grandes eaux, on a peine à croire que ces expéditions invraisemblables comptent encore des centaines de témoins vivants.

*
* *

Nous partîmes pour Oxford-Mission le 8 septembre. Nous avions à franchir plus de trois cents kilomètres dans la contrée la plus sauvage qu'on puisse imaginer. Dans tout ce trajet nous n'aperçûmes pas une seule habitation, sauf pourtant celles des castors. Notre pagaie nous conduisait à travers des sites plus pittoresques les uns que les autres. A moins que des vents violents ne vinssent nous contrarier, nous pouvions courir de quatre-vingts à cent kilomètres par jour.

A la tombée de la nuit, nous campions sur le rivage, ce qui était parfois très agréable et point dépourvu de poésie ; mais lorsque la tempête faisait rage et que la pluie nous trempait de telle sorte que pendant bien des jours nous n'avions plus sur nous un fil de sec, cela nous paraissait moins poétique. Pour peu que le temps fût favorable, nous nous mettions en route de très bonne heure le matin, avançant aussi rapidement que possible, dans la pensée que le vent pouvait d'un instant à l'autre se lever et entraver notre course. Ce voyage n'avait vraiment rien de banal. Parfois, à travers les lacs grands ou petits, les pagayeurs s'aidaient d'une voile improvisée avec l'une de mes couvertures fixée à une paire d'avirons. Tantôt nous suivions de larges et belles riviè-

res, tantôt d'étroits ruisselets tout garnis de roseaux et de joncs.

A neuf reprises il nous fallut contourner des cataractes ou des rapides. Dans ces occurences, l'un des Indiens chargeait le canot sur sa tête, l'autre faisait un ballot de la literie et des provisions. Ma charge consistait en deux fusils, les munitions, deux chaudrons, mon sac d'effets de rechange et un paquet de livres destinés aux indigènes que j'allais visiter.

J'étais émerveillé de la rapidité de la marche de mes hommes. Souvent le sentier n'était qu'une étroite corniche au flanc d'un énorme rocher ; ailleurs il s'enfonçait dans les marais mouvants. Pesamment chargés comme ils l'étaient, avec leurs grandes enjambées et le balancement propre à leur race, ils ne tardaient pas à me laisser loin en arrière. Dans certaines de mes expéditions, les trajets à faire ainsi étaient de plusieurs milles et à travers des régions où rien ne pouvait m'orienter lorsque je me trouvais seul. Alors je les suivais aussi longtemps que je savais être dans la bonne voie. S'il m'arrivait de la perdre, je m'arrêtais et attendais patiemment que l'un d'eux, ayant déposé sa charge au but, revînt me chercher. Ramassant vivement la mienne, il reprenait sa course et, même débarrassé de

tout fardeau, c'était à peine si je pouvais lui tenir pied.

Le lac d'Oxford est l'un des plus beaux que j'aie jamais vus. Il a une cinquantaine de kilomètres de long sur plusieurs de large. Les eaux claires et transparentes sont semées d'îles de toutes les formes. Quand aucun souffle n'en ride la surface, on peut voir ses profondeurs de cristal et les grands poissons qui y circulent avec une sorte de solennité. J'y amenai un jour un de nos directeurs pour visiter la tribu qui pêche dans ses eaux et chasse sur ses rivages. La course avait été pénible. Trempé par la pluie et harcelé par les moustiques qui s'acharnaient contre lui, le pauvre Docteur gémissait sur son malheureux sort avec citations classiques à l'appui. Cependant lorsque nous atteignîmes le lac, l'engeance maudite nous laissa quelque répit, le soleil parut dans sa splendeur et nous pûmes jouir de quelques jours d'une rare beauté. Le bon Docteur retrouva alors sa sérénité coutumière et rit de bon cœur lorsque je le raillai sur les épithètes malsonnantes dont il s'était servi pour qualifier cette contrée. Je m'empressai de tirer la morale qui devait ressortir pour lui de cette expérience de quelques jours, à savoir la sympathie qu'il était de son devoir (comme de celui de tout direc-

teur de mission) d'éprouver pour les missionnaires qui vivent durant des années dans ces lieux infestés.

Notre campement s'installa sur l'un des points les plus ravissants ; nous avions deux canots manœuvrés par quatre ressortissants de la station de Norway-House. Comme le Docteur était un pêcheur émérite, il désira passer là la matinée pour se livrer à cet exercice. Sa première capture fut un brochet de plus de deux pieds de long ; il en fut tout excité ; son éloquence native se donna libre carrière, nous en fûmes comme inondés. Nos hommes le regardaient tout ébahis tandis qu'il célébrait le lac, les îles, le ciel et les flots. — « Attendez, Docteur, je puis ajouter à la sauvage beauté de ce site une scène qui charmera vos yeux d'artiste. » Je fis alors partir un canot monté par deux hommes pour une île qui s'élevait abrupte au-dessus de l'onde claire et profonde, couronnée d'un groupe charmant de pins et de baumiers. Là, déployant une longue canne à pêche et prenant une attitude en harmonie avec le cadre, ils se tinrent immobiles jusqu'à ce que toute ride eût disparu de la surface du lac. Nous pûmes alors contempler le tableau le plus idéal. Le canot, les pêcheurs, les îles et les rocs semblaient aussi réels dans l'eau qu'au-dessus. Aux

SOUVENT LE SENTIER N'ÉTAIT QU'UNE ÉTROITE CORNICHE

points où l'air et l'eau se rencontraient, on eût dit qu'un fil seul les séparait. Aucun souffle n'agitait ni l'un ni l'autre. C'était un de ces spectacles d'un charme exceptionnel, tels qu'il est rarement donné à l'homme d'en admirer et dans lesquels Dieu nous donne un aperçu de ce que notre terre a dû être avant que le péché l'ait souillée. Mon cœur était plein de louange et je demandai à mon compagnon ce qu'il pensait de cette vision. Se levant alors sur le grand rocher qui nous portait, il donna libre cours à ses sentiments ; sa voix d'abord émue s'affermit peu à peu : « Je connais et j'aime les lacs de mon Ecosse, ceux de l'Irlande et de l'Angleterre ; j'ai parcouru longtemps les splendides lacs américains ; j'ai vu Tahoe dans sa beauté cristalline ; j'ai ramé sur le Bosphore et remonté le Nil en *felucca ;* j'ai flâné en gondole sur les canaux de Venise et sillonné la mer de Galilée et l'antique Jourdain ; j'ai pu contempler au cours de mes longs voyages bien des sites d'une rare beauté.... celui-ci les dépasse tous ! »

Jamais plus ce lac ne se présenta ainsi à mes yeux. J'eus parfois à y lutter plus que partout ailleurs contre les éléments déchaînés. Un jour, en fuyant d'une île à l'autre, en nous tenant autant que possible sous le vent, nous perçâmes notre quille sur un

roc pointu ; il fallut ramer désespérément vers le rivage ; quand nous l'atteignîmes, il était temps ; le canot était à moitié rempli. Nous nous hâtâmes d'allumer du feu et de faire fondre de la poix pour réparer l'avarie. Provisions et couvertures étaient naturellement submergées.

En hiver, sur sa surface gelée, les souffrances soit des hommes soit des chiens étaient terribles. Une fois, en dépit de tout ce dont j'avais pu m'envelopper qui n'entravât pas ma marche — car le gel intense rendait impossible tout moyen de locomotion — toutes les parties de mon visage que je ne pouvais garantir furent piteusement gelées ; mon nez, mes joues, mes sourcils, mes lèvres elles-mêmes, me firent souffrir ensuite pendant des jours. Cuffy, le meilleur de mes terre-neuve, eut les quatre pattes gelées et même Jack, que je présenterai plus tard au lecteur, en fut estropié pour plusieurs jours. Mes fidèles guides souffraient également et nous fûmes d'accord pour affirmer que le vent glacé est autrement éprouvant que les moustiques de l'été, si pénibles soient-ils.

Malgré ces inconvénients très sérieux, c'était pour moi une joie que de visiter deux fois par an — l'été en canot, l'hiver avec le concours de mes chiens — les habitants de cette région. Dieu bénissait ces

visites. Les anciens membres de la communauté étaient fortifiés et réjouis par la prédication de l'Evangile et la participation aux sacrements et quelques païens renonçaient à leur mauvaise vie. Après moi deux de mes collègues ont exercé là leur ministère et maintenant c'est Edouard Papanekis, un indigène, qui y remplit les fonctions de missionnaire. Je l'avais connu adolescent, insouciant et adonné au péché. Un jour, sous l'action d'une liqueur enivrante, il s'était élancé chez moi, menaçant de me frapper. Ensuite il s'était ouvert à l'influence de l'Évangile et j'avais eu la joie de le voir venir humilié au pied de la croix. Plus tard le souhait de mon cœur se réalisa : il annonce aujourd'hui fidèlement cet Évangile béni à ses compatriotes.

A mesure que je répondais aux cris de Macédoniens qui retentissaient autour de moi, mon district s'agrandissait et j'étais bien souvent en voyage. Il m'arriva de lancer mon canot au printemps, avant que les glaçons flottants eussent disparu ; nous cheminions alors dans les passages qu'ils laissaient libres, ce qui présentait souvent un grand danger. Ainsi, dans l'une de ces expéditions, les champs mouvants de glace s'étendaient devant nous sur des milles de longueur, un étroit canal nous permettant

seul la circulation ; nous nous y engageâmes hardiment, désireux que nous étions de poursuivre notre route. J'étais sans crainte, connaissant la grande expérience de mes mariniers, mais je m'attendais à voir du nouveau et j'en vis effectivement ! Nous avions compté que le vent élargirait notre canal, mais, après avoir franchi quelque distance, force nous fut, malgré notre désappointement, de constater que la voie libre se rétrécissait au contraire ; d'une manière lente et sûre la glace se refermait autour de nous. Comme elle mesurait un mètre cinquante ou deux mètres d'épaisseur et qu'elle eût facilement écrasé un vaisseau de fort tonnage, notre frêle canot d'écorce semblait voué à une perte certaine. Je me disais qu'au moment critique nous pourrions sauter sur l'îlot de glace, mais ensuite qu'adviendrait-il ? Mes Indiens demeurant parfaitement calmes, je gardai pour moi mes réflexions et continuai de ramer en attendant la suite des événements. Bientôt le canal eut à peine une douzaine de mètres de large ; derrière nous il s'était refermé et nous entendions dans différentes directions le frottement et le craquement des énormes masses qui se heurtaient. Peu après il était réduit à six ou sept mètres et mes hommes ramaient toujours sans se troubler et je ramais à

l'unisson. Quand les parois qui nous enserraient se furent assez rapprochées pour que nous puissions les toucher de l'extrémité de nos deux rames, l'un deux me dit : « Missionnaire, donne-moi ta rame, je te prie. » Je la lui tendis vivement et il s'empressa de la glisser avec la sienne sous le canot tenant leur poignées dans l'eau de telle sorte que leurs extrémités plates se trouvassent en l'air du côté opposé. Son camarade fit la même manœuvre de l'autre côté du canot. Presque aussitôt la glace les toucha mais, comme elles s'élevaient plus haut que sa surface, elles s'y appliquèrent naturellement ; c'est ce qu'avaient prévu mes hommes, ils trouvaient un point d'appui ; retirant lentement à eux les poignées qu'ils tenaient submergées, ils soulevèrent le canot au-dessus des glaçons qui bientôt après se rejoignirent au-dessous de nous avec un craquement significatif. Nous nous trouvâmes ainsi trônant sur l'élément solide sans avoir quitté nos sièges et sans que notre esquif eût éprouvé la moindre avarie. J'exprimai chaleureusement à mon équipage mon admiration pour ce haut fait. Cependant il fallait nous hâter de sortir du canot et de l'emporter loin de ces parages dangereux. Non sans peine, nous gagnâmes un rivage où nous dûmes attendre patiemment pour

poursuivre notre voyage que le vent et le soleil eussent eu raison de la glace.

Mon plan était de passer au moins une semaine dans chaque village ou campement indigène, prêchant trois fois le jour, tenant école pour les enfants et suppliant hommes et femmes dans des entretiens particuliers d'être réconciliés avec Dieu. Cette tournée fut bénie. Au retour nous eûmes mille peines à nous frayer notre voie sur les lames écumeuses, glissant de l'une à l'autre, tantôt sur une crête élevée, tantôt entre deux murailles mobiles. A un moment donné le choc du canot contre la vague fut si violent que la quille se fendit ; naturellement l'eau pénétra rapidement et d'autant plus que nous ramions vigoureusement ; à chaque effort la fente s'ouvrait et lui donnait passage. J'étendis une couverture à l'intérieur et m'agenouillai dessus pour parer à cet inconvénient dans la mesure du possible et l'un des hommes quittant la rame se mit à puiser avec la bouilloire d'un mouvement rapide et régulier pendant que nous ramions de toutes nos forces pour notre précieuse vie dans la direction des îles des Araignées dont nous nous trouvions à 1.500 mètres environ. Grâce à Dieu, nous parvînmes à y aborder et là nous pûmes nous associer aux paroles du roi David exprimées au

Psaume CVII, v. 26 à 28 ; mais ce ne fut qu'après avoir tiré le canot sur le rivage et que, y ayant pêché tout ce qui s'y trouvait et l'ayant retourné nous eûmes vu la grande fente béante, que nous réalisâmes l'étendue du danger que nous avions couru et la portée de la délivrance dont nous avions été les objets. Alors mieux encore il nous appartint de *« célébrer la bonté de l'Eternel et ses merveilles parmi les fils des hommes »*.

Nous eûmes vite fait d'allumer du feu, de faire fondre la poix dont les indigènes ont toujours soin de se munir pour de telles éventualités, d'y tremper un morceau de drap qui fut étendu sur la déchirure. On en versa encore par-dessus ; en séchant elle durcit rapidement. Après avoir pris un peu de nourriture, nous le lançâmes de nouveau et notre voyage s'acheva sans autre incident sérieux. A la joie d'avoir été des hérauts de la croix dans des lieux si reculés, s'ajouta la reconnaissance de nous retrouver sains et saufs dans nos foyers.

***

Dans l'une de mes excursions en quête de tribus païennes dans le district de la rivière Nelson, j'en appris long sur les intenses aspirations de leurs cœurs ténébrés. Après dix ou douze jours de voyage,

au campement du soir, pendant que mes hommes très affairés cherchaient du bois et préparaient le souper, j'escaladai une colline boisée que je voyais à une certaine distance. Arrivé au sommet, je fus tout saisi de me trouver en présence des preuves évidentes d'un grossier paganisme. Une épaisse forêt avait recouvert cette éminence, mais environ le tiers des arbres avaient été coupés à un mètre cinquante, deux mètres ou trois mètres du sol et ces fûts avaient été grossièrement taillés en formes humaines. Des fours à chiens étaient disséminés entre eux — simples trous creusés dans le sol et garnis de pierres dans lesquels, à certaines saisons et d'après certains rites religieux, les natifs faisaient rôtir quelques-uns de leurs chiens favoris, les blancs de préférence, puis ils les dévoraient au milieu de beaucoup d'excitation. Çà et là s'élevaient les tentes des vieux conjureurs et « médecins », lesquels, en combinant quelque connaissance des maladies et de tel ou tel moyen curatif avec une grande dose d'abominables superstitions, maintenaient le peuple dans une grande crainte. C'étaient pour la plupart de vieux paresseux qui s'entendaient, par la terreur qu'ils inspiraient à leurs compatriotes, à faire affluer de leur côté les cadeaux en poisson et en gibier de

choix. Ils possèdent l'art, qui est un secret professionnel, de composer quelques poisons si meurtriers qu'il suffit d'une quantité des plus minimes, introduite dans les aliments de la personne qui a encouru leur déplaisir, pour causer sa mort aussi rapidement qu'avec une dose de strychnine. D'autres de leurs drogues, au lieu de causer la mort immédiate de leurs victimes, les affectent et les défigurent à tel point que, jusqu'à ce que la mort vienne les délivrer, leurs souffrances sont atroces et leur aspect terrifiant. Tous les tristes indices de la condition déplorable de ce peuple étaient là épars autour de moi. J'allais d'une idole à l'autre, constatant que la plupart avaient, soit devant elles, soit sur leurs têtes plates, des offrandes de tabac, de nourriture, de coton rouge, etc. Mon cœur était douloureusement impressionné et je sentais profondément à quel point j'avais besoin de la sagesse et du secours d'en haut pour pouvoir, lorsque je rencontrerais les gens de la tribu qui adorait là ses idoles, leur présenter Christ de telle sorte qu'ils fussent pour ainsi dire contraints de l'accepter comme leur Sauveur. Tandis que j'étais là, absorbé dans mes réflexions et dans ma prière, les ombres de la nuit tombèrent sur moi et m'enveloppèrent ; puis la pleine lune se leva à l'orient et ses

rayons d'argent brillant à travers les arbres sur ces figures grotesques, la scène revêtit un aspect plus étrange encore. Lorsque je retournai à notre bivouac, mes amis indiens, alarmés de ma longue absence, vu que la contrée était infestée de bêtes féroces, étaient venus à ma recherche. Peu après nous prenions notre repas, puis, après avoir chanté un cantique et uni nos prières, nous nous enveloppions dans nos couvertures et nous étendions sur le roc pour passer la nuit. Malgré que la couche fût dure et qu'aucun toit ne nous abritât, notre sommeil fut doux, car la journée avait été fatigante et point dépourvue d'émotions.

Le jour suivant, à soixante-cinq kilomètres de là, nous rencontrâmes les habitants de cette partie du pays et nous nous établîmes au milieu d'eux pour plusieurs semaines. Ils me reçurent tous avec beaucoup de cordialité, à l'exception des vieux conjureurs qui nourrissaient à mon égard des sentiments analogues à ceux des fabricants des petits temples d'Ephèse. Ils tremblaient pour leur métier, car ils n'ignoraient pas que, si je réussissais à persuader leurs compatriotes de devenir chrétiens, c'en serait fait de leur prestige et que, s'ils ne voulaient mourir de faim, ils seraient réduits à se mettre au travail.

Je les visitai comme les autres habitants du camp, mais leur cœur était plein d'inimitié. Bien que je n'eusse pas connaissance de tous leurs efforts pour me nuire et même pour se débarrasser de ma personne, je comprenais bien qu'ils étaient menaçants. Cependant celui qui a dit : « *Voici, je suis avec vous tous les jours,* » veillait miséricordieusement sur moi et me protégea contre leurs mauvais desseins. Mes deux fidèles compagnons montaient la garde et priaient avec une vigilance inlassable. Leur loyauté et leur dévouement pendant ces longs voyages n'auraient pu être plus complets et me laissent un précieux souvenir. Tout ce qui pouvait être fait pour ma sécurité ou pour ma satisfaction, ils le faisaient de bon cœur et gracieusement.

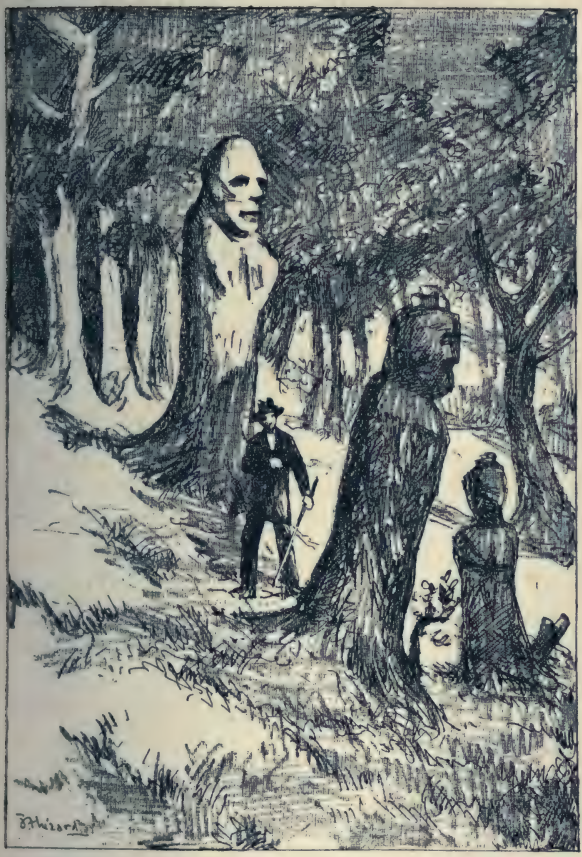
Nous avions chaque jour trois services religieux et entre temps nous apprenions aux gens à lire les caractères syllabiques.

Un jour, en conversant avec un vieillard à la figure intelligente et sympathique, je lui demandai :

« Quelle est ta religion ? Si tu en as quelque idée claire, dis-moi quelle est ta croyance.

— Nous croyons en un bon Esprit et en un mauvais.

— Et pourquoi donc, repris-je, n'adorez-vous pas le bon Esprit ? J'ai traversé vos



LA SCÈNE REVÊTIT UN ASPECT PLUS ÉTRANGE ENCORE

lieux sacrés et j'ai vu les arbres que vous avez coupés. Vous en avez employé une partie pour cuire votre viande d'ours ou de daim, et du reste vous avez fait une idole que vous adorez. Comment une partie de l'arbre est-elle plus sacrée que l'autre, et pourquoi d'ailleurs fabriquez-vous et adorez-vous des idoles ? » Je n'oublierai jamais sa réponse ni le ton impressif, presque passionné dont il la fit :

« Missionnaire, l'esprit de l'Indien est obscur : il ne peut saisir l'invisible. Il entend la voix du grand Esprit dans le tonnerre et dans la tempête. Il voit tout autour de lui les preuves de son existence, mais ni lui ni ses pères ne l'ont jamais vu ; ils n'ont jamais rencontré non plus quelqu'un qui l'eût vu, ainsi il ne peut savoir à quoi il ressemble ; mais l'homme étant de toutes les créatures celle qui est la plus élevée, il donne à ses idoles l'apparence humaine. Nous ne les adorons que parce que nous ne savons pas comment nous représenter le grand Esprit. »

Soudain la requête de Philippe au Seigneur Jésus se présenta à ma mémoire : *« Montre-nous le Père et cela nous suffit »*, et la merveilleuse réponse qu'il reçut : *« Il y a si longtemps que je suis avec vous et tu ne m'as pas connu ! Philippe, celui qui m'a vu a vu mon Père ; comment donc dis-tu :*

montre-nous le Père ? » J'ouvris ma Bible indienne à ce magnifique aperçu d'amour désintéressé (le XIVe chapitre de St-Jean) et leur annonçai Jésus dans sa double nature divine et humaine. Tout en proclamant l'œuvre rédemptrice du Fils de Dieu, je parlai de Lui comme de notre frère aîné intimement uni à nous, qui ne demande qu'à nous délivrer de nos perplexités et de nos doutes aussi bien que de notre péché, et qui conserve sa forme humaine pour intervenir maintenant en notre faveur devant le trône de son Père. J'insistai sur ces vérités bénies et montrai comment l'amour du Christ l'a tellement rapproché de nous qu'avec le regard de la foi nous pouvons le voir et en Lui Dieu le Père dont notre cœur est altéré... « *Lequel vous aimez quoi que vous ne l'ayez point vu,* est-il dit ; *en qui vous croyez quoique vous ne le voyiez point encore et, en croyant, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse.* »

Durant bien des jours je ne cherchai pas d'autre texte. Ils m'écoutaient attentivement et le Saint-Esprit appliquait ces enseignements à leurs cœurs et à leurs consciences de telle sorte qu'ils les reçurent. Quelques visites subséquentes les enracinèrent dans la vérité. Ils ont dès lors abattu leurs idoles, comblé les fours à

chiens, déchiré les tentes des conjureurs, nettoyé la forêt de tout vestige de leur ancienne vie. Et là même où ils célébraient leurs rites païens au milieu d'horribles orgies et de hurlements, où les crécelles et le roulement des tambours des conjureurs retentissaient jour et nuit, s'élève aujourd'hui un petit temple où ces mêmes hommes, transformés par le glorieux Évangile du Fils de Dieu, sont assis à ses pieds « *habillés et dans leur bon sens* ».

Je me convainquis bientôt de la nécessité d'envoyer là un missionnaire qui pût y séjourner, et en réponse à mes appels Dieu mit au cœur du révérend Semmens, qui était venu m'aider à Norway-House, d'aller se fixer au milieu d'eux. Il était animé d'un zèle ardent et parfaitement qualifié pour ce ministère ardu, mais mes paroles sont impuissantes à décrire les souffrances qu'il eut à endurer ; elles sont inscrites là haut, le Maître qui les connaît se chargera de lui donner la récompense. C'est à ses efforts personnels qu'est due l'érection du temple dont je viens de parler. La dernière lettre que j'ai reçue de ce pays contient les nouvelles les plus réjouissantes. « *Le désert et le lieu aride se réjouiront, la solitude s'égaiera et fleurira comme un narcisse.* » Cette prophétie s'est magnifiquement réa-

lisée et rend insignifiantes les privations et les souffrances que j'ai pu endurer moi-même dans mon travail de pionnier au début de cette œuvre. D'un cœur joyeux, je dis avec l'apôtre Paul : « *C'est à moi, le moindre de tous les saints, qu'a été donnée cette grâce d'annoncer parmi les gentils les richesses incompréhensibles du Christ.* »

CHAPITRE VII

Les Chiens. — Le Traîneau. — Le Guide.

Ces sauvages contrées du Nord sont si entièrement dépourvues de routes que leurs tribus ne possèdent aucun mot pour désigner des véhicules quelconques. Pour rendre *wagon* ou *chariot* dans la langue Cree il faut dire *traîneau à chiens*. Les lacs et rivières y sont si nombreux que, durant la saison d'été, le besoin de routes ne se fait pas sentir. Nous avons vu comment le léger canot de l'habitant le porte dans toutes ses expéditions, moyennant qu'il le porte sur ses épaules aux endroits qui ne sont pas navigables ou pour le transporter d'un cours d'eau à un autre. Les villages ou les campements sont naturellement situés au bord des eaux, en tout cas à peu de distance. Mais l'été est court ; on ne peut guère compter que sur cinq mois de navigation. Pendant les sept autres, le seul mode de locomotion est le traîneau et la seule bête de trait le chien.

A mesure que les années s'écoulaient, ma paroisse prenait des proportions plus considérables ; du nord au sud, elle s'étendait sur un maximum de huit cents kilomètres et, dans le sens opposé, sur plus de cinq cent cinquante. Durant l'hiver mes attelages de chiens me transportaient d'un point à l'autre de ce vaste district. Au premier abord cela ne me semblait pas sérieux et j'éprouvais comme un sentiment de révolte à cette nécessité qui avait l'air d'un amusement ; mais je dus bientôt reconnaître que le système n'était point méprisable et que je n'avais pas toujours eu à ma disposition des coursiers d'autant de valeur.

Les chiens qu'on emploie généralement sont de la race esquimau, bien que dans certaines parties du pays ils aient été tellement croisés avec d'autres variétés qu'ils soient à peine reconnaissables. La race pure est robuste et bien bâtie, chaque individu pesant de trente-cinq à cinquante-cinq kilogrammes. Leur robe bien fournie, chaude, semblable à une fourrure, varie de couleur. Leurs oreilles sont courtes et pointues, leur queue touffue et frisée. Ce sont les voleurs les plus fieffés. Je n'ai jamais réussi à en détourner aucun entièrement de cette funeste habitude ; elle semble faire partie

de leur nature. J'en ai acheté de tout jeunes et les ai nourris abondamment, essayant patiemment de les élever dans la bonne voie, mais je n'ai jamais pu obtenir qu'ils y restassent ; ils *voulaient*

UR LÉGER CANOT LES PORTE PARTOUT

voler et ils volaient chaque fois que l'occasion se présentait. Ce grave défaut peut provenir de la négligence constante et incurable avec laquelle leurs maîtres les traitent presque toujours. En un sens, ils les aiment et ne s'en séparent pas volontiers, si ce n'est pour un bon

prix, cependant, à part le moment où ils les emploient, ils les nourrissent très rarement. Ces pauvres bêtes sont donc réduites à vivre de rapine. La pêche ou la chasse ont-elles été fructueuses, les chiens comme leurs maîtres sont gras et prospères ; les vivres deviennent-ils rares, la ration du chien est la première supprimée. Lorsqu'une troupe de Peaux-Rouges errante et païenne visitait en passant notre village, un coup d'œil sur eux et leurs attelages nous révélait de suite comment leurs affaires avaient marché. Si les uns et les autres avaient bonne tournure et se montraient de bonne composition, c'est qu'ils avaient trouvé abondance de nourriture. Mais si, tandis que les hommes avaient une apparence pas trop mauvaise, les bêtes étaient maigres et que leur allure rappelât celle du loup, cela indiquait une prospérité très relative. Enfin si les hommes étaient chétifs et décharnés, les chiens avaient habituellement disparu ; les temps ayant été durs, on avait été réduit à les manger pour se maintenir soi-même en vie.

Ils dévorent absolument tout ce qui est mangeable et même bien des choses qui semblent ne l'être à aucun degré ; ils hurlaient de satisfaction lorsque de vieux mocassins de cuir, des harnais, fouets,

bonnets de fourrure ou autres objets de ce genre tombaient en leur possession; ils les dévoraient avec avidité. Une fois rassasiés, ils enterraient avec beaucoup de ruse ce qui pouvait être de reste. En été, ils entreprennent volontiers de lointaines expéditions de pêche. Au cours de l'une de mes tournées, j'en rencontrai un jour une troupe à plus de cent cinquante kilomètres de chez leur propriétaire. A première vue, de loin, nous les avions pris pour des fauves et nous étions préparés à la lutte, mais l'œil exercé de mes compagnons discerna bientôt ce qui en était ; alors, déposant nos fusils, nous passâmes un moment à les examiner. A ma grande surprise, je vis qu'ils pêchaient pour leur propre compte et, comme cela m'était nouveau, je les regardai faire avec beaucoup d'intérêt. Le long de la rivière se trouvait un espèce de marais garni de roseaux où la profondeur de l'eau variait de quelques pouces à un pied. Ces basses eaux sont peuplées à certaines saisons de différentes variétés de poissons et surtout du *Jackfish* ou brochet qui mesure volontiers plus d'un mètre ; parfois leur nageoire dorsale dépasse le niveau peu élevé de l'eau, le chien l'aperçoit aisément, il nage doucement dans sa direction et le saisit.

En dépit de ses résistances, il est porté en triomphe sur la rive et dévoré de la belle façon. Après quelques semaines de ces parties de pêche, les chiens réintègrent leur domicile en beaucoup meilleur état qu'ils ne l'avaient quitté.

Pendant l'hiver de la première révolte des Riel où tous les vivres nous avaient été coupés, ma brave femme et moi nous étions las de nous nourrir vingt et une fois par semaine de poisson, remplacé seulement de temps à autre par un quartier de chat sauvage ou un bouillon de rats musqués ; aussi, l'été venu, lorsque j'eus à me rendre à l'établissement de la Rivière Rouge, je fis emplette d'un mouton que je ramenai avec mille précautions et installai dans un enclos palissadé de quatre mètres de haut. Les chiens surent y pénétrer et s'en régalèrent. L'été suivant, je ramenai un couple de porcs ; je les mis dans une petite construction en troncs d'arbres munie d'une porte en planches de deux pouces d'épaisseur. Une nuit, mes affreux voleurs pratiquèrent de leurs dents acérées un trou dans cette porte et mes porcs furent engloutis à leur tour. Au fait, ils tenaient pas mal du loup. Beaucoup d'entre eux ne montraient point d'attachement pour leurs maîtres et l'on ne pouvait jamais se fier entièrement à eux.

Cependant je fis l'expérience que, même avec ces animaux, la douceur et la patience étaient plus efficaces que la rigueur pour leur enseigner ce qu'on attendait d'eux et les amener à accepter leur situation. Il en est qui sont naturellement paresseux, leur éducation offre donc une occasion de premier choix pour l'exercice de la vertu cardinale qu'est la patience.

Comme mon œuvre s'étendait de plus en plus, je compris que, pour visiter tous ceux qui soupiraient après la Parole de vie, j'aurais à circuler presque tout l'hiver et que, même en faisant pour le mieux, je n'arriverais pas à visiter plus de deux fois par an les groupements les plus éloignés. Après quelques expériences déplorables avec les chiens indigènes et pendant une période d'intenses souffrances dans une de ces terribles tournées en plein hiver, je me pris à songer aux magnifiques Saint-Bernard et Terre-Neuve que j'avais vus en pays civilisés, auxquels on ne demande rien en retour des soins et de l'affection qu'on leur prodigue. Dès mon retour chez moi, je tentai quelques démarches pour m'en procurer. Mes directeurs furent surpris et amusés de ce qu'on appela « mon unique requête » ; cependant, grâce aux bons offices de quelques-uns d'entre eux et de quelques amis, je me trouvai, au début

de la saison suivante, à la tête d'une petite troupe de splendides animaux qui devaient singulièrement faciliter ma tâche. Avec ce nouvel équipage bien dressé, je pouvais si bien abréger mon voyage de cinq cents kilomètres, qu'au lieu de sept ou huit nuits que je passais à grelotter dans une tanière creusée dans la neige, je n'en avais plus que quatre ou cinq. Ceux qui savent ce que sont les campements dans la forêt par une température de trente-cinq à cinquante degrés centigrades au-dessous de zéro, conviendront que deux ou trois nuits de gagnées, ce n'était pas rien !

L'expérience m'apprit que les races du Saint-Bernard et de Terre-Neuve ont toutes les qualités et aucun des défauts de l'esquimau. La bonté unie à la fermeté les domptait facilement ; dès lors le fouet ne servait plus que comme appendice décoratif du pittoresque équipement du conducteur. J'eus quelquefois jusqu'à vingt de ces braves bêtes à ma disposition. Le plus grand et le meilleur de tous était Jack, un Saint-Bernard à la robe de jais de trente-trois pouces, — quatre-vingt-trois centimètres — de haut à l'épaule. Bien soigné pour le travail, il pesait soixante-quinze kilog. Il était sans pair dans toute cette région boréale. A plusieurs reprises il me sauva la vie, ainsi

que je le raconterai plus tard. Jamais le fouet n'effleura sa belle fourrure. Aucun danger ne pouvait le distraire de son travail lorsque sa remarquable intelligence lui avait fait saisir ce qu'on attendait de lui. Aucune tempête, si traîtresse et capricieuse ou si violente fût-elle, ne le retenait loin du campement projeté, lors même que ses compagnons de labeur eussent failli et que les guides eux-mêmes abandonnassent la partie.

La distance que nous pouvions franchir dépendait naturellement beaucoup de la contrée que nous avions à traverser. Sur la surface gelée du Winnipeg, pour peu que la tourmente ne nous aveuglât pas, que notre attelage fût bon et notre chargement pas trop lourd, nous courions cent vingt à cent cinquante kilomètres par jour. Un hiver, j'allai de Fort-Garry à Norway-House — six cent cinquante kilomètres — en cinq jours et demi. Lorsqu'il fallait nous frayer un chemin dans la neige, à travers d'épaisses forêts ou dans une région sillonnée de ravins et de collines, c'était naturellement bien différent.

*
* *

Le traîneau consiste en deux planches de chêne ou de bouleau d'un pouce ou un pouce et demi d'épaisseur et de quatre

mètres de long. On les pose à huit ou neuf pouces de distance et on les assujettit solidement l'une à l'autre par des traverses. Puis l'une des extrémités est amincie au rabot et soumise à l'action de la vapeur ou de l'eau chaude jusqu'à ce qu'on puisse aisément la courber de manière à former ce qu'on appelle la tête du véhicule. On les rabote de nouveau, on y place des boucles qui serviront, celles du devant à fixer les traits des chiens, celles des côtés à assujettir le chargement. Une fois terminé, un bon traîneau mesure neuf à dix pieds de long — trois mètres — et seize à dix-huit pouces — quarante-cinq centimètres — de large. Quelquefois il est pourvu de côtés en parchemin et d'un dossier confortable ; on le nomme alors carriole.

Lorsque mon attelage était assez fort, que la voie était suffisamment foulée ou que nous parcourions la surface des grands lacs gelés, je pouvais me faire traîner la plus grande partie du temps ; ce n'était alors ni fatigant ni désagréable. Mais tout aussi souvent mes itinéraires d'hiver me conduisaient dans de vastes forêts où abondaient les arbres morts et tombés et où les vivants se serraient étroitement les uns contre les autres. Par surcroît, ils s'étendaient volontiers aux flancs de collines escarpées et la neige y atteignait par

endroits de grandes hauteurs. J'étais alors contraint de marcher et même il me fallait aider mes hommes à fouler la neige pour que les pauvres chiens pussent tirer leur lourde charge.

Quatre chiens constituent un attelage ; on les dispose en tandem, précisément à cause des forêts qui couvrent toute cette immense contrée au nord des prairies. La manière esquimau qui consiste à donner un trait à chaque animal et à les laisser se déployer en éventail n'est pas praticable ici. Le harnais, en peau d'élan, est souvent orné de rubans et de clochettes qui font leur joie et les excitent à la course. A tel d'entre eux on ne pouvait infliger de correction plus sensible que de lui enlever ses sonnailles. C'est du chef de file que dépend dans une grande mesure l'agrément, le succès et même la sécurité de la caravane ; aussi un bon *leader* a-t-il sa valeur. Il en est d'assez intelligents pour n'avoir pas besoin de guide humain, sauf pourtant sur les pistes mal tracées dans les fourrés épais. J'en avais un certain blanc, haut sur pattes, de race mélangée, qui semblait toujours considérer le guide comme gênant, lorsqu'une fois sa grosse tête avait saisi ma pensée. Dépouillé de son harnais, Vieux-Routier, comme nous l'appelions, était une brute insociable, éminemment

maussade et obstinée, si difficile à aborder que, pour pouvoir le saisir, nous lui faisions généralement traîner une corde de vingt mètres. Lorsque nous voulions l'approcher, nous partions dans la direction opposée, car il n'était jamais disposé à se laisser prendre et rusait comme un renard. Nous errions de ci, de là, jusqu'à ce qu'il ne prît plus garde à nos mouvements ; alors nous pouvions attraper l'extrémité de sa corde et l'attirer à nous. Une fois sous son collier et à la tête de la troupe, il était sans rival. Quel que fût le nombre des traîneaux voyageant ensemble, personne n'avait l'idée de passer devant lui. Sur le lac Winnipeg dont la côte est découpée de larges et profondes baies, les traîneaux passent en général en ligne droite d'un promontoire à l'autre. Après nous être arrêtés sur tel d'entre eux pour prendre notre repas ou pour le campement de nuit, nous n'avions qu'à tourner sa tête dans la direction voulue et lui montrer le point à atteindre, il y filait sans dévier.

Si j'entre dans tous ces détails, c'est que ce mode de voyager est peu connu en dehors du pays où il se pratique et que sans doute il appartiendra bientôt au passé ; à mesure que les natifs se fixent dans leurs Réserves, chaque tribu ou peuplade reçoit un missionnaire à demeure et ces longues

et pénibles pérégrinations ne seront plus aussi nécessaires.

***

Les compagnons humains de mes longues excursions étaient les fameux coureurs indiens du nord. Celui qui jouait le rôle principal portait le titre de guide. C'est à lui qu'incombait la responsabilité de nous conduire par la voie la plus sûre et la plus courte auprès de la tribu à laquelle nous voulions porter le message du salut. Il précédait les chiens, à moins qu'un sentier bien battu ou une surface gelée ne leur permît de se conduire seuls. Plusieurs de ces hommes étaient merveilleusement doués. Que le lecteur se souvienne qu'en général nous ne trouvions aucune route, ni même aucun vestige de sentier ; durant plusieurs étapes successives, le guide ne rencontrait aucune autre trace que celle des fauves. Souvent le trajet entier devait s'effectuer dans les épaisses forêts encore vierges dont je parlais tout à l'heure et dans une neige épaisse. Il était entendu que notre conducteur, muni de ses larges raquettes, devait triompher de tous les obstacles, nous tirer de tous les mauvais pas et que nous n'avions qu'à le suivre avec toute la rapidité que permettaient la charge de nos

traîneaux ou nos membres fatigués et parfois blessés. Ces hommes vaillants avançaient toujours, sans nulle hésitation et sans délai inutile. Cependant, à certains moments, les vastes étendues de neige reflétaient les rayons du soleil avec tant d'éclat que nos yeux ne pouvaient littéralement le supporter et que nous étions contraints de nous arrêter. Les yeux noirs des indigènes sont extrêmement sensibles à ce malaise qu'ils appellent aveuglement de neige et qui est en effet très douloureux ; je puis le dire par expérience. Il semble qu'on vous jette du sable brûlant sur le globe de l'œil. Mes fidèles conducteurs en souffraient parfois si cruellement que, si stoïques qu'ils soient par nature, je les entendais gémir et même parfois pleurer comme des enfants. Un jour, près du lac Oxford, nous rencontrâmes deux natifs que cet éblouissement avait rendus complètement aveugles. Heureusement ils étaient parvenus à atteindre la forêt, à y camper et à se préparer un peu de nourriture avant que leur cécité fût devenue complète. Nous nous détournâmes de notre itinéraire pour les conduire auprès de leur tribu.

Pour éviter ce danger redoutable, surtout en mars et avril, alors que les jours s'allongent et que les rayons du soleil ont

une grande puissance, il nous arrivait de ne voyager que de nuit. Au coucher du soleil nous levions le camp. A minuit, à la clarté des étoiles ou de l'aurore, nous ramassions à tâtons du bois mort ou de l'écorce de bouleau et nous allumions du feu pour cuire le souper, puis nous reprenions notre marche jusqu'à ce que le matin commençât à luire. Alors, après avoir déjeuné et prié, on s'endormait jusqu'à ce que l'éclat du soleil eût passé.

Il me semblait que la tâche des guides devenait alors bien plus difficile encore ; cependant ils m'assuraient que non. En effet, que les étoiles étincelassent dans le beau ciel arctique ou que les nuages le couvrissent d'un voile noir, ils pointaient au but avec une exactitude parfaite.

Parfois l'aurore boréale éclatait, d'une splendeur indescriptible. Par moments, le firmament dans son entier était comme incendié de sa lumière légère, puis différentes parties du ciel s'illuminaient successivement de ses puissantes colonnes toujours changeantes. Les plus grandioses productions de la pyrotechnie pâlissent et deviennent insignifiantes en regard de ces visions de gloire céleste. Il m'est arrivé d'en être saisi et impressionné à tel point, des heures durant, que j'en perdais le sens des lieux ; j'aurais été incapable de m'o-

rienter. Le guide, lui, était si absorbé par sa tâche qu'il n'en éprouvait aucun trouble ; cette constatation m'a souvent surpris, car les indigènes de ces contrées ont un sentiment très vif des beautés de la nature. Ils sont très sensibles et leurs âmes sont pleines de poésie, comme le prouvent les noms expressifs qu'ils savent se donner. Comme païens, ils voyaient dans les grandes barres colorées et scintillantes de l'aurore boréale les esprits de leurs ancêtres se précipitant à la bataille et ces visions merveilleuses de la nuit les intéressaient intensément.

J'ai conservé de la plupart de mes guides et compagnons un excellent souvenir. Sauf de rares exceptions, ils m'ont servi loyalement et ceux qui étaient chrétiens se réjouissaient avec moi de pouvoir, au cours de ces longs voyages, porter la lumière à leurs congénères encore plongés dans la nuit du paganisme, mais qui désiraient avec ardeur en sortir. Il s'en trouva plus d'un parmi eux qui n'était pas embarrassé pour joindre ses exhortations aux miennes et tous pouvaient, à l'exemple de Paul, raconter comment ils avaient trouvé le Sauveur. Mon cœur bat plus fort au souvenir de ces serviteurs fidèles ; telle circonstance me revient où ils ont exposé leur vie pour moi, telle période de disette

où, durant plusieurs jours consécutifs, ils se sont mis sans ostentation au quart de ration pour que leur bien-aimé missionnaire ne souffrît pas de la faim. Plusieurs d'entre eux ont maintenant achevé leur course. En suivant la voie éclairée d'en haut et le guide par excellence, ils ont franchi les cieux des aurores boréales et des astres radieux, pour atteindre le trône même de l'Eternel.

CHAPITRE VIII

Le Bivouac en Hiver.

En janvier 1869, je partis pour ma première expédition d'hiver à Nelson River. Il y avait là des natifs qui n'avaient jamais encore vu ni entendu de missionnaire. Leurs principaux groupements se trouvaient aux entours du petit port de commerce de la Burut-Wood River. Leurs chasses s'étendaient très loin dans la direction du nord jusqu'à la limite de celles des Esquimaux avec lesquels toutefois les Indiens n'ont aucune relation. Il n'y a pas trace d'affinité entre ces deux races voisines, qui diffèrent entièrement d'apparence, de langage, de coutumes et de croyances. Quoiqu'elles soient rarement en hostilités ouvertes, elles sont plus rarement encore en paix et, en général, elles se tiennent aussi éloignées que possible l'une de l'autre. Il faisait amèrement froid puisque le thermomètre marquait de trente-cinq à cinquante-cinq degrés Farenheit au-des-

sous de zéro — trente-huit à quarante-huit degrès centigrades.

Nous pointions invariablement sur le nord, traversant tantôt d'immenses forêts riches en gibier à poil dont nous apercevions souvent les traces — parfois aussi nous tombions sur celles de leurs chasseurs — tantôt de petits lacs, au nombre d'une trentaine, dont la largeur variait de un à cinquante kilomètres. Là, nous pouvions nous accorder le luxe de monter dans nos véhicules et nos chiens nous menaient grand train, tandis que sur terre ferme notre marche ne pouvait être que très lente et que, le plus souvent, nous étions tous à la tête de la colonne, piétinant et foulant la neige et nous servant de nos haches pour frayer un sentier aux traîneaux pesamment chargés. Rude tâche ! Il me fallait déployer toute mon agilité, ici pour escalader des arbres tombés, là pour ramper sous d'autres qui ne touchaient pas terre. A ce labeur, nos figures s'écorchaient et nos pieds se meurtrissaient. Du reste les courroies de mes raquettes lacéraient si bien mes pauvres pieds, que le sang en coulait au travers de ma chaussure et le tissu de la raquette et marquait parfois notre sentier. Nous voyagions toujours en file indienne. Lorsque je fus devenu capable de conduire un attelage, ma

place était en tête, derrière le guide ; trois autres traîneaux suivaient, conduits par trois indigènes.

J'ai fait allusion à nos lourdes charges, c'est que les contrées que nous avions à traverser étaient parmi les plus désolées et les moins peuplées du globe ; sur des parcours considérables, on n'y rencontre aucune habitation, très rarement un chasseur isolé dont on ne peut attendre aucun secours. Aussi, en dépit de toutes nos combinaisons pour prendre seulement l'indispensable, nous ne pouvions autrement que d'avoir beaucoup de bagages : provisions personnelles, provisions des chiens, chaudrons, vaisselle d'étain, haches, literie, fusils, vêtements de rechange et tant de choses qui devaient nous mettre en mesure de faire face aux éventualités.

La seule provende de nos coursiers représentait, pour une expédition d'une semaine, cent à cent vingt livres par attelage, c'est-à-dire par traîneau, chaque chien consommant, à son unique repas, deux bons poissons blancs de quatre à six livres. Quant aux humains, la température rigoureuse et l'exercice violent auquel ils se livraient leur procuraient un appétit solide qui nécessitait également un poids considérable de vivres.

Pour nos bêtes, il nous fallait aussi un

assortiment de chaussures. Leurs pattes sont délicates et sujettes à bien des accidents; elles s'usent parfois jusqu'au sang sur la glace polie tandis que, dans les lieux raboteux, elles perdent facilement un ongle ou sont coupées par des échardes qui s'insinuent dans la palmure ; il arrivait souvent que de vieilles bêtes qui avaient éprouvé les services que peut rendre un soulier, arrêtassent subitement tout le convoi et, en présentant une patte malade, en disaient avec beaucoup d'éloquence, quoique sans paroles, le motif. Lorsqu'on lui avait enfilé l'espèce de moufle de laine et qu'on l'avait solidement fixée avec un morceau de peau souple, l'animal s'élançait vivement à sa tâche, témoignant sa gratitude par de joyeux aboiements. Quelques-uns tiennent tellement à ces chaussons douillets, qu'on les voit la nuit quitter leur trou dans la neige et contraindre leurs maîtres à se lever pour en pourvoir leurs quatre membres. Ce n'est qu'après cette opération qu'ils réintègrent leur tannière en donnant toutes les marques d'une reconnaissance émue.

Nous stoppions généralement une demi heure avant le coucher du soleil pour avoir le temps de préparer notre campement avant que l'obscurité nous enveloppât. Tout en marchant, nous avions pu nous

apercevoir, depuis un temps plus ou moins long, que le guide scrutait du regard tantôt la droite, tantôt la gauche, cherchant un coin propice, pourvu si possible de mélèzes et de quelque peu de bois mort pour alimenter notre feu.

Les chiens étaient de suite dételés, à leur grande satisfaction. On ne les attachait pas ; cependant jamais ils ne nous ont faussé compagnie ni n'ont fait mine de retourner sur leurs pas. Les plus jeunes prenaient parfois des fantaisies sportives et organisaient, sous leur propre responsabilité, une chasse au lapin tandis que les aînés, assagis par l'expérience, se mettaient de suite en quête d'une retraite pour y passer la nuit. Ils grattaient la place choisie, écartant la neige pour mettre le sol à découvert puis, des dents et des pattes, ils travaillaient à l'aplanir. Cela fait, ils s'y pelotonnaient et attendaient patiemment qu'on les appelât pour souper. Notre travail, une fois les chiens déharnachés, c'était de couper avec nos haches des branches vertes de mélèzes et les arbres morts et secs ; puis, nous servant de nos raquettes comme de pelles, à l'instar de nos chiens, nous débarrassions le sol de l'épaisse neige qui le recouvrait, l'amoncelant de notre mieux sur les côtés et au fond de l'emplacement où nous allions

camper. Là, sur le sol, nous disposions les branches vertes tandis que, sur le devant et placé de telle sorte que le vent chassât la fumée dans la direction opposée, nous entassions le bois mort et allumions notre feu. Bientôt nos deux chaudrons étaient suspendus sur la flamme, pleins de neige ; à mesure qu'elle fondait, nous les emplissions de nouveau jusqu'à ce que nous eussions obtenu assez d'eau pour faire, dans l'un, bouillir un morceau de viande de bonne dimension et, dans l'autre, infuser notre thé.

A ma première expédition, je m'étais muni d'un petit bassin, d'une savonnette et d'une serviette de toilette et lorsqu'il y eut de l'eau dans le chaudron, j'en demandai un peu au guide. Soupçonnant l'usage que j'en voulais faire, il ne se hâta pas de me satisfaire. « Que veux-tu en faire ? — Laver ma figure et mes mains. » Il me pria alors très sérieusement de n'en rien faire, mais j'en éprouvais un tel besoin que je ne m'en laissai pas dissuader. Nous avions traversé, des heures durant, une contrée ravagée l'été précédent par l'incendie et nous nous étions frottés maintes fois aux troncs carbonisés, nous y accrochant même souvent lorsque nous avions à descendre dans des ravines. J'insistai donc malgré ses protestations, pensant qu'avec

une serviette bien sèche et devant un feu flambant je ne risquais pas grand'chose. Mais je ne devais pas tarder à regretter mon obstination, car, après une minute ou deux de satisfaction et de bien-être, j'éprouvai une étrange sensation sur les mains : elles se crevassèrent et se mirent à saigner, elles me firent beaucoup souffrir et ne se guérirent que plusieurs semaines plus tard. Cette expérience me suffit quant à la toilette en plein air par quarante-cinq degrés centigrades au-dessous de zéro. Dans la suite, je laissai le savon à la maison et me contentai de la serviette dont je me servais pour me frictionner à sec quand j'en sentais par trop le besoin. A mon retour, ma chère femme trouvait que je ressemblais au vieil acajou poli et je laisse à penser quel était mon premier soin.

Quant à la nourriture, nous préférions, par ces basses températures, la chair la plus grasse que nous pussions nous procurer. Après expérience personnelle, je puis signer les affirmations des explorateurs arctiques sur la valeur des corps gras, de l'huile ou de la graisse de baleine comme comestibles ; toute la machine humaine en a soif, rien ne semble fournir une somme équivalente de chaleur intérieure.

Tandis que notre ration de viande bouillait dans le grand chaudron, nous préparions la pitance des chiens. Le poisson gelé était aussi dur que la pierre, il eût été cruel de le donner tel quel aux braves bêtes qui nous servaient si bien ; aussi le placions-nous préalablement contre une bûche devant le feu, de manière à ce que la chaleur fût aussi intense que possible sans qu'il y eût combustion. Les bêtes affamées s'apercevaient vite des apprêts de leur repas et s'attroupaient, impatientes, autour nous. Il fallait tempérer leur vivacité, ce qui n'était pas toujours facile. Avant de les leur livrer, il fallait que nous puissions plier les poissons et jusque-là il s'écoulait parfois un intervalle assez long. Pendant ce temps, chacun voulant être au premier rang, une bataille pouvait éclater et c'était alors toute une affaire. Deux chiens d'un même équipage se querellent très rarement. Compagnons de joug et de labeur, ils sont trop sages pour chercher à se nuire dans de vains conflits. Au contraire, en cas de désaccord entre deux individus de différents attelages, ils se rangent rapidement autour de leur camarade respectif et bientôt ce n'est plus un corps à corps mais une lutte de deux camps. Au début, je trouvais cruel de ne pas les alimenter plus fréquemment, mais

je vérifiai ce que me disaient les conducteurs expérimentés. Lorsque, dans l'ardeur de ma sympathie, je leur accordais un bon déjeuner le matin, cela ne tournait pas à leur avantage : ils étaient indolents et essoufflés et en somme moins prospères qu'avec leur repas unique. Je constatai aussi que le poisson blanc, de bonne qualité, leur convient mieux que n'importe quel autre aliment.

Les chiens repus, c'est à notre tour d'assouvir notre faim. On étend des branchages près du feu, on y déploie la nappe (généralement un sac à farine vide et fendu sur l'un des côtés) nos plats d'étain sont disposés en ordre et, l'appétit aidant, nous faisons honneur au repas. Si nous sommes assez heureux pour posséder du pain, nous le faisons dégeler et il agrémente le bouilli et la mesure de thé, sinon on s'en passe. De légumes il n'est naturellement pas question. Le matin, à midi et le soir, et souvent entre temps, nous nous rassasions de viande grasse. Si le menu subit quelque variation, ce ne sera que par un emprunt à celui des chiens ; on mettra bouillir le soir une chaudronnée de poisson.

Durant le souper, « Maître Frimas » nous aiguillonnait de belle façon. J'ai vu remettre la pièce de viande trois fois de

suite sur le feu pour la réchauffer et les pintes de thé bouillant se couvrir de glace en un instant.

Après souper, nous coupions le bois pour le feu du matin et nous réparions les avaries qui avaient pu se produire dans nos vêtements ou nos harnais afin que rien ne vînt retarder le départ. Lorsque le guide qui avait l'œil à toutes ces choses pouvait constater que tout était en ordre, il déclarait avec une évidente satisfaction : « Missionnaire, nous sommes prêts pour la prière. » Les Indiens apportaient alors la Bible et le recueil de cantiques et se groupaient autour de moi. Quel tableau ! comme fond le rideau de mélèzes aux branches fléchissant sous la neige, comme premier plan le feu flambant et, tout autour de nous, notre attirail : traîneaux, raquettes, harnais, etc., plus quelques-uns des chiens qui tenaient à ne pas se retirer dans leurs quartiers avant que leurs maîtres se fussent eux-mêmes livrés au repos et qui ajoutaient par leurs attitudes variées au pittoresque du coup d'œil. Au-dessus de nous, les brillantes étoiles et parfois l'aurore étincelante. Tête nue, quelle que fût l'intensité du froid, mes hommes écoutaient religieusement la portion des saints livres que je lisais dans leur langue, puis ensemble nous chantions un cantique, sou-

vent celui du soir dont voici la première strophe en Cree :

« Ne mahmechemou ne muntome
Kahke wastanahmahweyan,
Kah nah way yemin Kechahyah
Ah kwah-nahtahtah-kwahnaoon. »

Ensuite la prière. Rien d'étonnant que nous éprouvassions là bien vivement le sentiment qu'on devrait avoir partout, celui de notre dépendance absolue vis-à-vis de notre puissant Père céleste et c'était le désir intense de notre cœur que nous exprimions en chantant encore :

« Keep me, o keep me, King of kings
Beneath Thine own Almighty wings ! »

« Garde, ô garde-moi, Roi des rois, à l'ombre de tes ailes toutes-puissantes. »

Nous sommes à une énorme distance de chez nous ; point d'autres murs pour nous protéger que ceux que nous avons faits en déblayant notre emplacement ; point de toit ; le feu va tout à l'heure s'éteindre ; un pied de neige va peut-être recouvrir nos corps quand nous nous serons étendus et elle serait la bienvenue car elle atténuerait l'intensité du gel plus redoutable encore que les loups gris qui peuvent venir rôder autour de nous. Quiconque connaît l'efficacité de la prière doit sentir avec quelle ferveur nous approchant de notre Dieu

« par des prières et des supplications avec des actions de grâces » nous l'implorions, Lui qui jamais ne dort ni ne sommeille.

Le culte terminé, le guide s'écriait : « Maintenant missionnaire, je vais arranger ton lit. » Il en faisait son affaire. Sur la couche de branchage, il déployait une toison de buffle et une couverture. Je m'y étendais, la tête aussi éloignée que possible du feu. Se déshabiller dans ces conditions est une chose à éviter à moins que, par le fait du violent exercice de la journée, le linge de corps ne soit trop humide de transpiration et par suite dangereux.

Quelques voyageurs se glissent dans un sac en fourrure qu'ils se font attacher autour du cou. Un grand capuchon de fourrure sur leur coiffure ordinaire complète leur toilette de nuit. Moi je passais un lourd pardessus sur mes vêtements de la journée, j'enfilais des bottes de buffle, des mouffles de fourrure, un bonnet, un collet : ainsi accoutré, j'éprouvais quelque difficulté à me « mettre au lit » lors même qu'il fût ouvert et au niveau du sol. Une fois en position, j'étais encore recouvert d'une couverture et d'une toison, puis avec beaucoup d'adresse et de rapidité, avec une douceur toute maternelle, le guide me bordait des pieds à la tête, faisant passer la toison par-dessus mon crâne pour la

replier sous mes épaules. La première fois qu'il m'empaqueta de la sorte, je ne le supportai qu'une ou deux minutes ; j'étais sûr d'étouffer, aussi, brusquement, je me débattis et j'envoyai couverture et toison se promener. « Tu veux m'étouffer, je ne puis endurer cela ! » m'écriai-je. Sans montrer aucun dépit de ma vivacité, il me répondit avec calme : « Je sais que vous autres blancs trouvez dur de dormir la tête couverte, mais ici il le faut, sinon tu gèlerais à mort. Sois prudent, car cette nuit paraît devoir être mauvaise. » Il me rappela les bruits semblables au tonnerre que nous avions entendus dans le lointain durant la soirée. C'était, m'avait-il dit, la glace du grand lac — deux mètres d'épaisseur — qui craquait par l'action froid. « Regarde la fumée, ajouta-t-il, elle traîne à ras de terre, elle ne fait cela que dans les nuits de grand froid. » Par intervalles nous entendions autour de nous dans les arbres des détonations qui auraient pu nous faire croire, si nous avions été nerveux, à des coups de pistolets tirés sur nous par des ennemis en embuscade ; mes compagnons expliquaient que c'était la sève gelée des troncs qui les faisaient éclater. Tout en admirant la sagacité et la bonté du brave homme, je lui déclarai qu'on m'avait enseigné que tout individu

a besoin de tant et tant de pieds cubes d'air respirable et que, quelle que fût la température, il ne pouvait prétendre que, ma tête étant couverte comme il le désirait, mes poumons fussent satisfaits. « Ici il faudra te contenter de moins de pieds cubes, » dit-il ; et il se mit en devoir de me recouvrir de nouveau pendant que je m'efforçais de manœuvrer de manière à m'assurer au moins une faible partie du nécessaire. Il me raisonnait patiemment et quand il eu fini son empaquetage : « Maintenant, missionnaire, bonne nuit et fais attention de ne pas bouger, tu dérangerais tes couvertures et tu pourrais mourir gelé sans te réveiller. » — « Ne bouge pas, » quel ordre à donner, pensai-je, à un pauvre voyageur dont tous les os sont meurtris, dont les nerfs et les muscles sont détendus et qui trouverait du repos rien qu'à allonger ses jambes et à se retourner de temps à autre.

Malgré cette disposition d'esprit et cet ordre que je sentais devoir être obéi, je finis par m'endormir, car j'étais exténué. Au bout d'un certain temps, je m'éveillai partiellement et me trouvai tarabustant ce que je crus être le manche d'une petite hache. Dans mon état de demi conscience, j'avais l'impression qu'un Indien négligent avait dû en laisser une juste derrière ma

tête et que, dans la nuit, le manche m'en était tombé en travers de la figure; j'en tenais maintenant l'extrémité. Heureusement pour moi je m'éveillai tout à fait et m'aperçus que c'était mon propre nez que je tenais et secouais ; il était horriblement gelé et mes deux oreilles étaient dans un état analogue. Je suppose que l'injonction du guide résonnant à mes oreilles, tout était en bon ordre quand je m'étais endormi, mais qu'inconsciemment, par le fait de la sensation d'étouffement, je devais avoir écarté les couvertures de ma figure et de l'une de mes mains..... Cependant, après quelques nuits de cette sévère discipline, je m'habituai à dormir la tête couverte aussi bien qu'un Peau-Rouge.

Sous un édredon supplémentaire de quarante ou cinquante centimètres de neige, nous ne dormions que mieux, je l'ai dit, et nous nous reposions alors volontiers une couple d'heures de plus ; souvent cela compensait le manque de sommeil des nuits précédentes où il ne nous avait pas été possible de nous endormir du tout ou bien où il nous avait paru trop dangereux de l'essayer. L'effort le plus difficile, c'était de sortir d'une telle couche en un tel lieu. Il nous arrive, malgré la rigueur de la température, d'être en moiteur grâce à toutes nos enveloppes; lorsque nous les

dépouillons et que nous nous mettons sur pied, Maître Gel nous saisit d'une terrible étreinte, et tel d'entre nous ne peut que pleurer d'angoisse. Heureusement le bois est toujours préparé de la veille et un grand feu ne tarde pas à flamber. Le thé fort et la viande grasse sont dépêchés et produisent leur effet salutaire.

Il me souvient d'une matinée dramatique. C'était dans un trajet de deux cent cinquante à trois cents kilomètres. Par motif d'économie, je n'avais pris avec moi qu'un seul natif, un garçon de seize ans environ. Nous avions chacun notre attelage. *Vieux-Troupier* étant de la partie faisait l'office de leader, nous ne le dirigions que de la voix et il se montra à la hauteur de notre confiance. Un matin nous nous réveillâmes sous la neige. Notre bois était de qualité très inférieure, car nous n'étions arrivés que tard la veille au lieu du campement et nous avions dû nous contenter de ce que nous avions pu recueillir à tâtons dans le voisinage immédiat ; cependant comme il avait suffi pour faire cuire notre souper, nous étions sans inquiétude pour le déjeuner ; mais voici que la neige fraîche l'avait mouillé et que nos allumettes ne parvenaient pas à le faire prendre. Ennuyés d'abord, nous fûmes vite positivement alarmés. Il nous

avait naturellement fallu quitter nos épaisses mouffles pour frotter les allumettes, si bien qu'avant que nous eussions pu réussir dans notre entreprise nos mains étaient si engourdies qu'il n'y avait plus moyen de tenir cet objet si menu.

Nous persévérâmes aussi longtemps que possible, puis j'essayai de prendre une allumette entre mes dents et en secouant la tête vivement de côté et d'autre de la frotter sur le fer d'une hache que je tenais des deux mains devant moi. Inutile ! J'eus alors la conscience très nette que, si nous ne pouvions obtenir du feu, c'en était fait de nous, et, regardant mon compagnon, je vis qu'il avait saisi la situation et qu'il en était terrifié. « Dieu est notre secours et notre délivrance, lui dis-je. Si nous n'avons ni feu ni par conséquent de déjeuner, il nous a donné d'autres moyens de nous réchauffer. Mets tes raquettes, vivement, ton capuchon, tes mouffles ; je vais faire de même, et courons ; voyons si tu m'attraperas ! » Ainsi fut fait ; nous nous mîmes à lutter de vitesse, l'un rejoignant l'autre alternativement comme une paire d'écoliers turbulents. A nous voir, un spectateur n'aurait pas deviné en nous un missionnaire et son escorte luttant pour leur vie. Après une demi-heure environ de ce violent exercice, nous sentîmes la

chaleur nous gagner. Quand le sang circula de nouveau dans nos mains et que nous pûmes remuer et plier les doigts, nous retournâmes au camp. Ayant trouvé de l'écorce de bouleau qui se détache aisément des troncs et qui est très inflammable, nous eûmes peu à peu la joie de voir briller notre feu et de pouvoir préparer notre déjeuner. Au culte qui suivit, l'action de grâce ne manqua pas et l'esprit de reconnaissance nous accompagna dans la suite de notre voyage. Le roi des épouvantements nous avait regardés en face et bien peu s'en était fallu qu'il eût été vainqueur.

Le jour étant très court sous ces latitudes élevées durant les mois d'hiver, nous nous levions en général plusieurs heures avant qu'il fît clair. Mes hommes essayaient de me devancer afin qu'à mon réveil je pusse de suite me réconforter. Cependant cela n'arrivait pas souvent, car ma couche n'invitait pas à la douce rêverie et en général après quatre ou cinq heures de suffocation j'étais reconnaissant de pouvoir me lever aussitôt que j'entendais l'un de mes hommes remuer. Je me disais alors que je préférais la mort par le gel à la mort par l'étouffement. Il m'est même arrivé maintes fois d'être le premier debout, d'allumer le feu et de faire le déjeuner

avant d'appeler mes compagnons qui, dès longtemps accoutumés à ces misères, pouvaient dormir plus solidement que moi. Mes hommes ainsi éveillés consultaient les étoiles si elles étaient visibles et il leur arrivait de dire : « *Assam weputch !* » — Bien de bonne heure ! — Je n'avais alors qu'à tirer gravement ma montre et cela les contentait. Le déjeuner expédié, les prières dites, les traîneaux étaient chargés, les chiens capturés et harnachés — si c'étaient des esquimaux, la tâche pouvait être malaisée — et... en route ! Lorsque dans telle matinée nous franchissions quarante ou cinquante kilomètres avant le lever du soleil, mes hommes commençaient à penser que les étoiles pouvaient avoir eu raison après tout et que la montre de leur missionnaire avançait quelque peu. Cependant comme ils étaient tout aussi désireux que moi de voyager rapidement, ils ne me trouvaient pas à redire. Je leur donnais un supplément de paie toutes les fois que nous avions pu diminuer le nombre de nuits prévues dans l'itinéraire. Notre premier voyage à Nelson-River dura six jours ; les années suivantes, nous le fîmes en quatre jours.

La route, ou plutôt la piste, traverse une des régions du nord-ouest les plus riches en fourrures. Les indiens errants

y trouvent leur subsistance en traquant le renard noir ou le renard argenté aussi bien que les variétés plus communes de cet animal.

On y trouve la loutre, la martre, le castor, l'hermine, l'ours, le loup et bien d'autres espèces de gibier à poil. Les ours noirs y sont très abondants. Un été, dans une excursion en canot, nous n en vîmes pas moins de sept ; nous en tuâmes un et en vécûmes plusieurs jours durant. Les trafiquants toujours aventureux vont sur les lieux faire emplette de ces fourrures précieuses et réalisent parfois ainsi de grandes fortunes. Si des hommes qui ne recherchent que le gain s'accommodent volontiers de l'inhospitalité de la contrée et des privations qu'elle comporte, quelle honte pour nous, serviteurs de Dieu, si l'amour des âmes et la joie de leur annoncer le Sauveur ne nous donne pas le courage de les suivre ou même au besoin de leur montrer le chemin !

CHAPITRE IX

Une visite à Nelson-River. — « Notre Père. » — Mon collègue Semmens.

Ce ne fut qu'à ma seconde visite à Nelson-River que l'œuvre y commença réellement, car à la première beaucoup de natifs étaient absents. Le rendez-vous est fixé d'avance dans une région où on espère trouver suffisamment de gibier pour alimenter tous ceux qui s'assembleront pour les services religieux. La chasse, de laquelle ces pauvres gens tirent pendant les deux tiers de l'année leur subsistance, est d'ailleurs toujours précaire, même dans les bonnes années. Si les troupeaux de daims et autres animaux sauvages sur lesquels ils comptent prennent une direction imprévue, force est bien de les suivre. Plus d'une fois j'ai été tenté de perdre courage lorsque, arrivé malgré beaucoup d'obstacles à l'endroit désigné, je n'y trouvais qu'un nombre restreint de

personnes. Cela avait été le cas, cette fois-là ; cependant ma seconde visite réussit pleinement. Plus de cinquante familles s'étaient réunies, impatientes de voir le missionnaire. Avant moi un chrétien wesleyen était arrivé un jour inopinément avec sa Bible au milieu de cette tribu des Saskatchewan. Grandes avaient été la surprise et l'agitation autour de cet étonnant messager. Vite on avait convoqué un grand conseil et les conjureurs avaient été sommés de découvrir tout ce qui en était. Après force roulements de tambours, songes et conjurations, ils avaient émis la sentence que cet homme étrange avec son livre merveilleux était descendu d'auprès du Grand Esprit dans un arc-en-ciel.

Je reçus de ces braves gens un accueil très cordial ; ils furent plus démonstratifs que ne l'avaient été d'autres peuplades. Ici la coutume du serrement de mains était peu connue, c'était celle du baisement qui prévalait encore. Je fus ébahi de me trouver entouré par deux cent cinquante ou trois cents Peaux-Rouges, hommes, femmes et enfants, dont les figures témoignaient d'une bienheureuse ignorance de l'eau et du savon, attendant tous l'instant de me donner le baiser de paix. J'avoue que mon courage faiblit à la perspective

de cette épreuve et je m'arrangeai pour les écarter avec une poignée de main et quelques paroles aimables.

Le lendemain matin, nous les réunîmes de bonne heure pour le service religieux. Mes compagnons m'aidèrent pour la première partie, d'une heure environ : chant de cantiques, lecture de quelques fragments de la Bible, prières ; puis, ayant choisi comme texte la parole : « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle,* » je les entretins quatre heures durant de ce grand sujet. Ils ne possédaient pas un vestige de connaissance qui pût me servir de base ; aussi devais-je *tout* dire et *tout* rendre de la plus grande simplicité possible, depuis la création et la chute, jusqu'à l'appropriation personnelle du grand salut gratuit préparé et offert par Dieu le Père dans le sacrifice de son Fils, notre bien-aimé Sauveur. Je m'efforçai de leur faire saisir cette admirable réalité que, si éloignés de Dieu que nous nous trouvions, nous sommes invités à faire partie de sa famille. Je parlai de l'universalité et de l'impartialité de son amour, de sa volonté de recevoir tous ceux qui viennent à Lui, de remplir leur cœur de joie et de paix pendant cette vie, de les soutenir au

moment de la mort, puis de les introduire au séjour de la lumière, de la gloire, de la félicité éternelles. L'Esprit saint appliquait ces enseignements au cœur de mes auditeurs, dont l'attention intense se peignait sur le visage. Leurs grands yeux rivés sur moi, tantôt brillaient, tantôt se voilaient de larmes, et lorsque je me tus, le silence solennel fit place aux exclamations de joie les plus bruyantes.

Après un cantique, nous nous agenouillâmes pour la prière et je leur demandai de répéter à mesure chacune des courtes requêtes que j'adressai en leur nom à « *Celui qui entend la prière* ». Ce fut un moment très émouvant et j'avais la douce assurance que les simples et ferventes paroles qui sortaient du cœur de ces rudes chasseurs montaient jusqu'au trône de la grâce.

Après la prière, je leur demandai de se rasseoir et de me dire ce qu'ils pensaient de tout cela et s'ils étaient décidés à devenir chrétiens. Tous les yeux se tournèrent alors vers le chef qui, se levant, vint se placer à ma droite et d'une voix douce et impressive, car elle partait du cœur, parla à peu près en ces termes : (je les ai notés peu après, tels que l'interprête me les fit connaître.)

« Missionnaire, dit-il, il y a longtemps

que j'ai perdu toute confiance en notre paganisme. » Et m'indiquant dans le cercle extérieur de l'assemblée quelques vieux médecins et conjureurs... « Ceux-là savent que je ne me soucie pas de notre religion. Je l'ai négligée et je vais te dire pourquoi. J'entends Dieu dans le tonnerre et dans la tempête ; je vois sa puissance dans l'éclair qui allume la forêt ; je vois sa bonté dans l'élan, le renne, le castor et l'ours qu'il nous donne en hiver, puis aussi les canards et les oies qui nous arrivent lorsque se lèvent les vents du sud. Quand la neige et la glace ont fondu sur nos lacs et nos rivières, je vois comme il les remplit pour nous de poissons. A chaque lune de l'année, il nous donne quelque chose et si nous sommes laborieux et attentifs, nous ne manquons pas de nourriture. En réfléchissant à ces choses depuis des années, j'ai conclu que le Grand Esprit est bon et qu'il ne se soucie ni des tambours des conjureurs ni de la crécelle des médecins ; ainsi, il y a longtemps que je n'ai plus de religion. »

Puis, se tournant vers moi et me regardant en face, il dit d'un ton qui me fit vibrer : « Missionnaire, ce que tu as dit aujourd'hui remplit mon cœur et satisfait son plus ardent désir ; c'est précisément ce que je m'attendais à apprendre sur le

Grand Esprit. Je suis content que tu sois venu nous dire cette magnifique histoire ; reste avec nous aussi longtemps que possible, puis, quand tu seras parti, ne nous oublie pas et reviens aussitôt que tu pourras. »

De bruyantes acclamations saluèrent ces paroles du chef, mais cela ne me suffit pas et je demandai que d'autres s'exprimassent aussi. Plusieurs le firent et, sauf un ou deux des conjureurs dont les intérêts étaient menacés, ils parlèrent tous dans le même sens. Le dernier était un vieillard d'aspect bizarre et fort sauvage qui s'avança en de singuliers sauts et en serpentant de l'arrière-garde jusqu'au front du groupe. Ses cheveux gris et natés tombaient jusqu'à ses genoux. Arrivé près de moi, il y inséra ses doigts autant que les nattes le lui permirent et s'écria avec beaucoup de sérieux :

« Missionnaire, il y eut un temps où ces cheveux étaient aussi noirs que l'aile du corbeau, maintenant ils sont presque blancs... les cheveux gris et les petits enfants dans le wigwam me disent que je deviens vieux et cependant jamais auparavant je n'ai entendu les choses que tu nous as dites aujourd'hui. Oh ! que je suis content de n'être pas mort avant d'avoir entendu cette belle histoire ! Mais je deviens

vieux, les cheveux gris et les petits enfants dans le wigwam le disent. Demeure avec nous, missionnaire, et dis-nous beaucoup de ces choses et, quand tu devras partir, reviens bientôt, car j'ai de petits enfants et mes cheveux sont gris et je ne vivrai peut-être pas beaucoup plus d'hivers ; reviens bientôt ! » Il fit un pas ou deux comme pour retourner à sa place, mais revint aussitôt se dresser devant moi :

« Missionnaire, puis-je parler encore ?

— Dis seulement, je suis ici pour écouter !

— Tu as dit *Notawenan !* (Notre Père.)

— Oui, j'ai bien dit : notre Père.

— Voilà qui est bien bon pour nous et bien nouveau. Nous n'avons jamais pensé que le Grand Esprit fût un père. Nous l'entendons dans la tempête et dans l'orage et nous avons peur de lui, mais tu nous dis qu'il est un père, c'est magnifique pour nous. » Il hésita un instant, et, si grotesque et sauvage qu'il parût, mon cœur allait à lui plein de sympathie et d'amour. Levant ses yeux sur les miens, il demanda de nouveau :

« Puis-je encore parler ?

— Mais oui, parle !

— Tu dis Notawenan (notre Père) : est-il ton père ?

— Oui, il est mon père.

— Alors, cela veut-il dire qu'il est aussi mon père, le père du pauvre Indien ? » Et ses yeux et le ton de sa voix imploraient une réponse.

« Mais oui, mais oui, m'écriai-je, ton père aussi.

— Ton père, répétait-il, le père du missionnaire et le père du pauvre Indien !

— Oui, c'est cela, disais-je.

— Alors nous sommes des frères, s'exclama-t-il.

— C'est bien cela, » répétai-je. L'assemblée était électrisée. A ce point de notre entretien qui mettait en lumière, d'une manière si inattendue et si vivante, non seulement la paternité de Dieu, mais l'unité de la famille humaine, elle eut peine à contenir sa joie.

Cependant le vieillard n'avait pas fini ; aussi, modérant du geste les démonstrations et se tournant encore vers moi, il demanda une troisième fois :

« Puis-je parler encore ?

— Oui, dis tout ce que tu as sur le cœur. » Ce qui lui restait à dire, jamais je ne pourrai l'oublier, mon cœur en fut comme transpercé.

« Eh bien ! je ne veux pas être sévère, mais il me semble que toi, mon frère blanc, tu as été bien longtemps à venir avec ce grand livre et cette précieuse

histoire pour la dire à tes frères rouges dans les bois. » Il me fut difficile de répondre ; j'alléguai la lenteur des progrès du règne du Rédempteur et l'apathie de ceux qui, tout en reconnaissant la fraternité des races humaines, oublient si souvent qu'ils sont les gardiens de leurs frères. Et je me disais que cette question se pose à des millions d'âmes fatiguées, désabusées de leurs fausses religions et qui aspirent avec ardeur à la paix qui ne se trouve que dans l'acceptation du glorieux Evangile du Fils de Dieu.

Ici il nous fallut interrompre l'entretien.

Après avoir pris à la hâte un peu de nourriture, nous nous groupâmes de nouveau. Alors commença un second service qui ne dura pas moins de cinq heures et au cours duquel je fus amené, après la lecture du récit de l'Eunuque éthiopien et après avoir répondu à plusieurs questions de l'auditoire, à proposer le baptême à ceux qui se déclareraient décidés à renoncer à leur paganisme, à la polygamie, à la conjuration, au jeu et autres vices. Quarante hommes et femmes s'avancèrent immédiatement et s'assirent à mes pieds. Je choisis pour eux des noms chrétiens qui devaient s'ajouter aux leurs si poétiques et si expressifs. Intérieurement je priais que « Son Nom » fût écrit sur leurs

fronts et qu'ils puissent « voir Sa face ». Cependant Satan ne voulait pas se laisser enlever sa proie sans protester : il excita les conjureurs qui essayèrent de faire de l'opposition, mais, vu leur très petit nombre, ils durent se contenter de tempêter et de menacer. Un vieux sauvage d'entre eux s'élança vers moi comme je procédais au baptême de sa femme et, avant que je me rendisse compte de son intention, la saisit et la secoua violemment en me disant dans son impuissante colère et d'un ton insolent « Appelle-la *Atim* (chien). — Je n'en ferai rien, répliquai-je, regardant affectueusement la pauvre vieille, je lui donnerai au contraire le nom le plus doux, celui de la mère du Sauveur. » Et je la baptisai *Marie*.

Durant plusieurs jours, nous eûmes autant que possible plusieurs services quotidiens, enseignant dans les intervalles les caractères syllabiques tantôt à toute l'assemblée — trois générations d'élèves — en les dessinant sur une paroi de rocher avec un bâton carbonisé, tantôt de wigwam en wigwam, tout en nous entretenant de sujets religieux et en priant. Au bout de peu de semaines, un bon nombre d'entre eux furent capables de lire très convenablement dans le Saint Livre. Lorsque je dus les quitter, je leur laissai plusieurs

douzaines de Nouveaux Testaments, de recueils de cantiques et de catéchismes dans leur langue. Ils étaient si avides d'instruction religieuse, que plusieurs restèrent au campement trois jours après avoir consommé toutes leurs provisions. Quand on me dit cela, j'eus peine à le croire, mais en m'en informant personnellement, je constatai qu'il en était bien ainsi. Les larmes aux yeux, ils me dirent adieu en me faisant comprendre qu'à cause de leurs enfants qui souffraient de la faim ils étaient obligés de partir pour leurs chasses et leurs pêches ordinaires et ils ajoutaient : « Ce que tu nous as enseigné nous rendra heureux et reconnaissants pour toujours. »

Je me transportai alors avec mes hommes à une cinquantaine de kilomètres plus loin. Il nous fallut passer le dimanche dans un misérable wigwam où la neige fondante pénétrait librement et où, malgré tous nos efforts, nous étions tout grelottants et fort mal à l'aise, mais là aussi les pauvres indigènes avaient tellement soif d'entendre l'Evangile que nous éprouvions une vraie joie à le leur annoncer. Dix-neuf d'entre eux reçurent Christ comme leur Sauveur et furent baptisés.

Comme à Nelson-River, je tins une réunion où ils eurent l'occasion d'exprimer

leurs impressions et leurs désirs. Parmi beaucoup de réflexions intéressantes, je noterai celle que me fit un homme d'aspect doux et agréable. « Voici, dit-il, ce qui m'a décidé à m'efforcer d'être toute ma vie un fidèle chrétien. Le missionnaire nous a dit plusieurs raisons dont chacune serait suffisante ; celle qui m'a touché, c'est que nos petits enfants qui sont morts ont été transportés dans ce pays meilleur où demeure le Sauveur qui nous aime. Mes petits enfants sont partis, laissant mon cœur triste et saignant, je soupire après eux, j'ai besoin de les revoir, c'est pourquoi je veux vivre de telle sorte que, lorsque je mourrai, Jésus me permette de les embrasser et de ne plus les quitter. »

Cette pensée devint pour moi une précieuse clef qui me permit dans la suite d'ouvrir des cœurs fermés. J'en donnerai plus loin un exemple.

Au cours de cette tournée, je trouvai dans un autre campement une petite fille qui se mourait de consomption. Je lui parlai de Jésus et du ciel et priai plusieurs fois avec elle. Lorsque la fin approcha, elle dit à sa mère : « Je suis heureuse que l'homme qui prie m'ait dit ces choses qui consolent. Maintenant je n'ai plus peur de mourir, je crois que mon cher Jésus me recevra dans le meilleur pays ; mais quand

tu y viendras, mère, tu me chercheras, car je voudrais te revoir. »

Est-il étonnant que je me sois profondément attaché à ces Indiens de Nelson-River ? Je les visitai deux fois l'an, jusqu'à ce que je fusse parvenu, à force d'instances, à leur procurer un missionnaire qui se fixât au milieu d'eux. Ce fut le révérend John Semmens qui, renonçant à un poste confortable à Ontario, vint m'aider à poursuivre l'œuvre parmi ces tribus. Quelle joie pour nous de voir arriver un beau matin ce cher collègue. Ceux-là seuls qui ont été longtemps privés de toute société peuvent se faire une idée de la bénédiction que fut pour nous la présence de cet excellent jeune frère. Nous devions passer d'abord quelques mois ensemble, puis souvent dans la suite des espaces de temps plus ou moins longs. Nous étions *un* dans le désir de faire le plus de bien possible à nos indigènes et bienheureusement un aussi dans notre manière de voir sur les voies et moyens. Son amour pour Christ lui fit surmonter les très grandes difficultés qu'il rencontra dans son activité toute d'abnégation et il obtint à la longue de beaux résultats. Je n'entreprendrai pas le récit de son ministère, espérant qu'il le fera lui-même un jour, mais je puis dire quelques mots des tournées que nous fîmes à nous deux.

Ensemble nous avons franchi, au prix des plus grands efforts, des centaines et des centaines de kilomètres ; ensemble nous avons exhorté les Peaux-Rouges dans plus d'un wigwam et autour de plus d'un feu de tribu ; ensemble, après le souper et le culte en plein air, nous nous sommes ensevelis pour la nuit sous la toison étouffante, essayant de dormir. Nous nous souviendrons toujours en particulier de notre expédition pour nous rendre à l'assemblée de district à Winnipeg où notre cher président nous accueillit dans sa confortable demeure avec une cordialité bien propre à nous faire oublier la peine que nous avions eue à l'atteindre. Le retour devait être émouvant. Quittant Winnipeg un samedi en traîneau, nous passâmes un paisible dimanche chez un collègue près de Salkirk ; puis, au coup de minuit, échangeant nos vêtements noirs contre nos accoutrements de peau, nous attelâmes nos chiens et, après avoir encore pris un repas avec nos amis, nous leur fîmes nos adieux et poursuivîmes à la clarté des étoiles notre voyage vers le nord. Notre hôte me raconta quelques années plus tard qu'après notre départ, sa femme et lui s'étaient mis à pleurer de tout leur cœur et qu'à partir de cette nuit, leur intérêt pour les missions

avait été plus personnel et plus effectif.

NOUS ÉCHANGEAMES NOS VÊTEMENTS NOIRS CONTRE NOS ACCOUTREMENTS DE PEAU

Mon compagnon allait se rapprocher d'un millier de kilomètres du pôle, tandis que

moi-même j'allais me retrouver sous peu à mon foyer, car j'étais alors stationné parmi les Salteaux. La nuit nous atteignit que nous étions encore à une bonne distance de chez moi, mais, malgré ma grande fatigue, je ne pouvais supporter l'idée de passer la nuit ailleurs que sous mon toit. Je dis donc au frère Semmens et aux deux hommes qui nous accompagnaient : « Courage, mes braves ! nous ne pouvons songer à camper ici, nos demeures n'étant plus très éloignées. » Les Indiens ne demandaient pas mieux que de faire cet effort, mais le pauvre Semmens n'était pas de cet avis. « Allez, dit-il en se laissant tomber sur la glace ; vous avez femmes et enfants qui vous attirent, moi je n'ai personne et je suis à bout de forces. Mes pieds sont si écorchés que je n'ai plus de courage. Donnez-moi une couverture et un morceau de viande et ne vous inquiétez pas de moi. » Il ne pouvait être question de cela, mais je trouvai un expédient. En route, un de mes chiens, Muff, un magnifique Saint-Bernard, don de Mme A. de Montréal, s'était cassé la clavicule et au lieu de l'abattre, comme on fait généralement d'un chien auquel il arrive quelque accident en voyage, afin de ne pas s'embarrasser d'un poids inutile, je m'étais arrangé, en raison de la

valeur qu'il avait pour moi, à lui céder ma place sur le traîneau qu'il ne pouvait plus tirer et à l'établir là, à sa satisfaction. — En présence du désespoir de mon ami, j'eus l'inspiration de le substituer au pauvre animal. A coups de hache, nous fîmes un grand trou dans la neige gelée sur le rivage, nous y étendîmes l'une de nos toisons pour y placer la bête. Tout autour d'elle nous déposâmes le reste du chargement du traîneau. Je lui recommandai de faire bonne garde autour de ces provisions, puis le tout fut recouvert d'une autre grande peau. Plusieurs traces furent faites tout autour pour dérouter les fauves et nous l'abandonnâmes là jusqu'à ce que nous pussions revenir la quérir. Ensuite nous nous mîmes en devoir d'installer mon collègue le mieux possible sur le traîneau. Il y fut attaché si bien qu'il put dormir pendant une bonne partie du trajet. Nous étions tous si las, qu'il était près de minuit quand enfin nous atteignîmes le home. Un bain chaud, un bon souper et un paisible sommeil jusqu'au milieu du jour suivant le remirent à souhait ; aussi s'écria-t-il en quittant sa chambre. « Oh ! Egerton, que je suis content que vous ne m'ayez pas abandonné là-bas sur la glace pour y périr ! » — A l'heure qu'il est, encore dans la force de l'âge, soutenu par

sa noble femme et entouré d'une charmante famille, il est toujours à l'œuvre dans ce pays où il est très aimé ; ses capacités intellectuelles et sa consécration entière permettent d'espérer les meilleurs résultats de son ministère.

CHAPITRE X

Papanekis le Centenaire.

Un des premiers natifs qui attira notre attention lorsque avec ma famille je m'établis à Norway House, fut un vénérable vieillard de haute stature à l'air patriarcal. La salutation qu'il nous adressa résonna à nos oreilles comme une bénédiction. Il nous appelait ses enfants et nous souhaitait la bienvenue dans notre demeure et dans notre ministère au nom du Seigneur Jésus. Comme il avait franchi une grande distance pour assister au service divin du matin, nous l'invitâmes à dîner avec nous. Il s'en montra très reconnaissant ; cela lui permettrait, disait-il, d'assister au service religieux de l'après-midi, ce qu'il considérait comme un grand privilège, aussi cela se renouvela-t-il chaque dimanche. Chrétien avancé, il se comportait aussi en vrai gentleman et il nous devint de plus en plus sympathique. On ne connaissait pas exactement son âge (il en est de même

pour tous les vieux Indiens), mais le fait que des hommes ayant dépassé la cinquantaine nous disaient que, dans leur enfance déjà, on l'appelait « le vieillard » et le fait aussi que les registres de la Compagnie de la Baie d'Hudson portaient son nom depuis quatre-vingts ans parmi ceux des chasseurs d'élite, nous donnaient l'assurance qu'il était plus que centenaire.

Il rendait à l'excellence de l'Evangile un témoignage non équivoque. Il pouvait dire *« Je sais en qui j'ai cru »* et se réjouissait dans la certitude que la grâce de Dieu lui serait accordée jusqu'à la fin. Converti dès le début de la mission, il avait toujours tenu bon et dirigeait même depuis nombre d'années une classe biblique, remplissant fidèlement les devoirs de cette charge. Un membre de sa classe manquait-il à la réunion, la journée du lendemain ne s'écoulait pas, pour peu qu'il ne demeurât pas à une trop grande distance, sans que Papanekis — c'était son nom — n'en connût la raison. Il vécut encore quelques années sous notre ministère ; aussi étions-nous très familiers et c'était pour nous un réconfort de l'entendre parler de sujets religieux.

Comme j'avais des preuves très certaines qu'il avait absolument répudié ses pratiques et sa vie païenne, je me dis qu'avec

son excellente mémoire il devait être la première autorité du pays en ce qui concerne les anciennes religions et superstitions indigènes. Un jour donc qu'en nous entretenant de choses et d'autres nous en étions venus à parler des différentes croyances, je tirai de ma poche un carnet et un crayon et l'apostrophai : « *Mismis* », — grand-père — j'aimerais que tu me racontes quelque chose de ton ancienne religion et de l'art des conjureurs. Peut-être un jour écrirai-je un livre et j'y mettrais quelque chose sur ce sujet. » La figure du vieillard s'assombrit, il branla la tête sans rien dire. J'insistai, lui disant qu'en raison de son grand âge j'étais sûr qu'il connaissait beaucoup de choses. Pour toute réponse il appuya ses coudes sur ses genoux, se prit la tête dans les deux mains et se perdit dans une rêverie silencieuse. Sa famille qui était présente et avait entendu ma question était vivement intéressée et attendait aussi, si bien que, le silence devenant pénible, je dis d'un ton encourageant : « Allons, grand-père, je suis prêt à noter ce que tu vas me dire. » Alors, bondissant sur ses pieds si brusquement qu'il nous fit tous tressaillir et étendant la main comme un orateur, il s'écria : « Missionnaire ! notre ancienne mauvaise vie est comme un cauchemar,

comme une terrible maladie qui nous faisait crier ; j'essaie de l'oublier, de l'effacer de ma mémoire, ne me demande pas de l'évoquer, je ne pourrais plus dormir, je serais malheureux. » Il va de soi que je rangainai carnet et crayon et renonçai à mon enquête.

Le dimanche suivant, nous avions dans l'église une réunion fraternelle ; un des premiers à prendre la parole fut mon bon vieillard. « Mon missionnaire a désiré que je lui parle de ma vieille religion, je n'ai pas pu le faire ; elle a été mon ennemie, elle n'a su que me faire souffrir ; plus je l'ai suivie, plus j'ai été malheureux, aussi je l'ai jetée hors de ma vie et hors de mon cœur, que ne puis-je la bannir de ma mémoire ! » et après un instant... « mais peut-être que son souvenir m'aide à aimer mon Sauveur davantage. J'étais si loin de Lui, si noir, si plein de péché ! Il a étendu son bras fort et m'a tiré d'un lieu sombre pour me mettre dans la lumière. Oh ! je suis si reconnaissant que Jésus m'ait sauvé et j'aime à parler de cela ! » Il en parla et nos cœurs se réjouirent avec lui.

***

Et puisque j'évoque ces précieux souvenirs, je ne saurais mieux faire que de raconter ici les dernières scènes de la vie de

ce patriarche. Il était entouré d'une belle famille, j'aurai dans la suite à parler de plusieurs de ses fils, hommes excellents. J'eus le privilège d'assister dans la crise

A MAINTES REPRISES NOUS AVONS ENSEMBLE VU LA MORT DE PRÈS

de sa conversion le plus jeune, Edouard, qui en 1889 fut consacré au saint ministère à Winnipeg. Un autre, Martin, fut l'un de mes guides les plus chers. A maintes reprises, nous avons ensemble vu la mort de près et lorsque moi-même je me pre-

nais à douter de la sagesse de ces dangereuses expéditions, il citait une parole frappante des saints livres ou entonnait avec ses camarades un cantique tel que

« Confie au plus tendre des Pères,
Au Tout-Puissant, au Roi des saints,
Tes alarmes et tes misères,
Tes douleurs, tes vœux, tes desseins.
Sa main sous la céleste voûte
Conduit et la nue et le vent ;
Il saura tracer une route
Où ton pied marche sûrement.

Laisse agir la Toute Sagesse,
En ton Sauveur assure-toi ;
S'il semble oublier ta détresse,
Il ne veut qu'éprouver ta foi.
Attends : demeure-lui fidèle,
Sache souffrir sans murmurer ;
Car déjà sa main paternelle
Est là qui va te délivrer. »

Ensemble aussi nous expérimentions la vérité des promesses divines.

Nous verrons comment un troisième de ses fils, Samuel, lui aussi guide vaillant et chrétien modeste, paya de sa vie sa fidélité. Mais revenons au père.

Un jour qu'il présidait sa classe biblique, il annonça à ses élèves qu'il s'attendait à entrer sous peu dans la patrie céleste ; il en avait le pressentiment lors même qu'il ne fût ni souffrant ni plus faible que dans le courant des derniers mois, et

il les pressa avec une ferveur particulière et un amour pénétrant de rester fidèles jusqu'à la fin. Le lendemain, il me fit chercher et me pria de confier sa charge à l'un de ses fils si je l'en estimais digne. « Mais pourquoi te retirer ? dis-je ; tous les membres de ta classe t'aiment. » Une expression nouvelle sur ses traits me fit comprendre autant que ses paroles qu'il était tout rempli du désir de rejoindre la « *grande nuée de témoins* » et que, si je puis ainsi dire, il ne retardait son départ que jusqu'à ce qu'il eût mis ordre à ses petites affaires sur la terre. « Je vais partir bientôt, il faut que tout soit en règle. Mets William à ma place, si tu le veux bien. » Je ne pus qu'accéder à ce désir.

Le jour suivant, il réunit tous ceux de ses frères en la foi qui avaient renoncé au paganisme en même temps que lui trente ans auparavant. Ils étaient assez nombreux pour remplir sa maison ; on chanta, on pria, puis il se leva, et durant une heure il déroula devant leurs yeux en paroles émouvantes le passé, faisant ressortir l'infinie miséricorde que Dieu avait déployée envers eux en les tirant de l'abîme où ils gisaient et en les comblant de ses grâces. Témoin de cette scène, je pensais à Josué mourant exhortant les anciens de Sichem. A la demande de mon vénérable ami, je distri-

buai la Sainte Cène à cette assemblée de vieillards et à tous ceux de sa famille qui étaient dans les conditions voulues pour la recevoir. Ce fut un moment inoubliable; l'Esprit de Celui dont nous commémorions la mort planait sur nous. Une heure se passa encore à prier et à chanter les cantiques favoris de notre ami ; il s'y associait d'une manière vivante et plusieurs des assistants dirent ensuite : « Le ciel semblait si près de nous ! » Nous nous serrâmes la main et je rentrai chez moi en me disant qu'il n'y avait aucune raison pour qu'il ne vécût pas un certain temps encore. A part un peu de lassitude due à l'émotion, sa voix était aussi gaie, son regard aussi vif, son étreinte aussi ferme qu'à l'ordinaire. Environ une heure plus tard, comme je racontais à ma femme les incidents remarquables de cet émouvant service, un Indien entra en courant. « Viens vite, s'écria-t-il, grand-père est mort ! » En effet, peu après mon départ, ayant encore donné quelques conseils aux siens, il s'était étendu sur sa couche et enveloppé de sa couverture comme pour goûter quelque repos. Au bout d'un moment, ne l'entendant pas respirer, on s'était approché et on avait constaté qu'il s'était endormi pour toujours. *« Il ne parut plus, car Dieu le prit. »* — Ce fut avec joie plutôt qu'avec des

pleurs que nous déposâmes sa dépouille dans le petit cimetière. Il nous manqua beaucoup, car sa présence était comme un rayon de soleil, et ses prières appelaient la bénédiction sur nous tous.

CHAPITRE XI

La Prière du Chasseur renégat. « Je sais où sont vos enfants morts. »

Si, dans notre ministère au milieu des Indiens Cree, il nous arrivait de traverser des heures sombres où notre foi était mise à l'épreuve, il en était d'autres où nous étions profondément réjouis et encouragés. Je veux raconter ici un de ces encouragements qui illustre la courte parabole rapportée par Saint Marc (IV, 26 à 29) sur la semence qui pousse sans que l'homme le sache et sans qu'il intervienne.

Une après-midi de juin où je travaillais dans ma chambre d'étude à Norway House, absorbé dans mes pensées, un bruyant « Hem ! » prononcé derrière moi me fit tressaillir et bondir sur mes pieds. Je vis alors un natif de belle stature dont la physionomie m'était entièrement étrangère. Il s'était glissé dans ma chambre à la manière de tous ses congénères, c'est-à-

dire comme un chat. Les indigènes répugnent à frapper aux portes et, comme ils sont chaussés de mocassins qui ne rendent aucun son, ils pourraient entrer chez vous par vingtaines sans que vous vous en doutiez. Je tendis la main à mon visiteur et, après lui avoir adressé quelques paroles auxquelles je remarquai qu'il ne prêtait nulle attention, je le priai de s'asseoir, mais il n'en fit rien et s'approcha au contraire tout près de moi pour me demander avec un profond sérieux : « Missionnaire, veux-tu m'aider à devenir chrétien ? — Certainement, répondis-je, c'est pour cela que je suis ici. — Veux-tu aussi aider ma femme et mes enfants à le devenir ? — Sans doute, car ma chère femme et moi nous avons quitté notre pays précisément dans ce but. Dis-moi qui tu es et d'où tu viens. » Il me raconta alors l'histoire que voici. Que ne puis-je mettre dans ce récit le pathétique et la mimique expressive qu'il y mit lui-même.

« J'étais un pauvre enfant orphelin ; mes père et mère étaient morts sans laisser personne qui pût prendre soin de moi. J'avais bien quelques parents, il est vrai, mais, n'étant pas chrétiens, ils n'éprouvaient pas grand attrait pour moi et ne se sentaient pas d'obligation à mon égard. Ce fut le bon missionnaire Evans qui me recueillit dans

sa propre maison et m'entoura de son affection. Il me donna des vêtements, de la nourriture ; il m'enseigna l'alphabet qu'il avait composé pour mon peuple et me parla beaucoup du Grand Esprit et de son fils Jésus. Il m'enseigna à prier. Que pouvais-je souhaiter de plus ? Mais je ne sus pas apprécier mon bonheur. Au bout de deux ou trois ans, je fis la connaissance d'une famille qui venait de loin pour vendre ses fourrures à la Compagnie. Ces gens me parlaient souvent, ils avaient l'air de m'aimer. Ils me disaient qu'ils n'avaient point de petit garçon dans leur wigwam et que, si je voulais partir avec eux, je m'en trouverais beaucoup mieux que de rester auprès de l'homme blanc à qui j'étais obligé d'obéir. Enfant insensé que j'étais, je les écoutai, et lorsqu'ils furent prêts à partir, je m'évadai dans la nuit et nous nous en fûmes à toute vitesse de rames, car nous savions fort bien que nous agissions mal, et nous avions peur d'être poursuivis. Il nous fallut plusieurs jours pour atteindre leurs chasses et leur campement et là je ne me trouvai pas du tout aussi heureux qu'ils me l'avaient fait espérer. Quelquefois nous avions très peu à manger et souvent ils se montraient cruels envers moi, mais je n'osais me sauver ; où serais-je allé, si ce n'est chez d'autres indiens tout aussi inhumains, ce

qui n'aurait fait qu'aggraver ma situation. Cette tribu tout entière était très méchante. Ils craignaient leurs médecins et n'adoraient que le mauvais esprit, car ils le redoutaient et cherchaient à se le rendre propice. Je devins aussi mauvais qu'eux, essayant d'effacer de ma mémoire les prières et tous les enseignements du missionnaire. A l'âge d'homme, j'étais un affreux païen, mais en même temps un bon tireur, et l'un de ces hommes me vendit sa fille pour être ma femme ; j'ai toute une famille que j'aime, et envers laquelle je ne suis pas cruel, car il m'est resté du temps de mon bonheur le souvenir que les indiens chrétiens traitent leurs femmes et leurs enfants beaucoup mieux que les païens. Tu te souviens que, l'hiver passé, la neige est tombée très épaisse. J'avais emmené ma famille dans la région du daim et je m'y établis pour la saison. Nous tendîmes nos pièges, et nous prîmes pas mal de petit gibier à fourrure, mais le gros gibier dont la chair se mange fut très rare, si bien que nous connûmes la disette. Impossible de gagner les lacs pour pêcher ; nous en étions trop éloignés. A la longue, voyant tous mes efforts échouer, je me découragea complètement et je dis : j'essaierai une seule fois encore, si je ne puis arriver à tuer un daim ou un élan, je me tuerai moi-même ; je pris

donc mon fusil et quittai tristement ma pauvre famille. Le premier jour je ne pus même pas trouver une piste ; je me couchai affamé et transi ; durant tout le jour suivant je ne tirai qu'un lapin que je dévorai à mon campement solitaire. Le lendemain je chassai encore jusqu'au milieu du jour, puis me sentant très faible et très irrité, je me laissai aller au désespoir. Je mis une double charge dans mon fusil, et le plaçai de telle sorte que je pusse tirer la détente avec mon orteil et recevoir les deux balles à la tempe. A cet instant précis, une voix m'arrêta : « William ! » Je détournai le canon du fusil, car j'étais effrayé et je regardai tout autour de moi, mais je ne vis personne. Je découvris alors que la voix parlait en moi ; elle venait de mon cœur, et je l'entendis qui me disait : « William, ne te souviens-tu pas de ce que le missionnaire t'enseignait au sujet du Grand Esprit lorsque tu étais un jeune garçon ? Ne disait-il pas qu'il est bon et qu'il pardonne même à ceux qui se sont détournés bien loin de lui, s'ils sont attristés de ce qu'ils ont fait et qu'ils reviennent ? Ne disait-il pas aussi que, s'il nous arrive des épreuves terribles, le Grand Esprit est le meilleur ami auquel nous puissions nous adresser pour en sortir ? Tu es dans une très grande épreuve, William, ne penses-tu pas que tu

ferais mieux de retourner à Lui ? » Mais je tremblais et j'hésitais, car j'avais honte ; je revoyais toute ma vie : comment je m'étais enfui de chez mon bienfaiteur, comment je m'étais efforcé d'oublier tout ce qu'il m'avait enseigné du contenu du bon livre, et comment, lâchement, j'avais affirmé aux païens au milieu desquels j'étais allé vivre, que je ne savais rien de la religion de l'homme blanc. J'avais conscience d'avoir été très coupable, de m'être égaré bien loin ; pouvais-je rebrousser chemin et revenir à Lui ? Cependant la voix me répondait : « C'est cela qu'il te faut faire. » Je m'assis tout tremblant, sentant la profondeur de ma misère ; et la voix me dit encore : « Si le missionnaire a dit vrai, rester éloigné serait une lâcheté plus grande que les autres. » Tandis que j'étais dans la plus pénible hésitation, il me sembla que j'entendais ma femme et mes enfants pleurant de faim, là-bas dans mon wigwam. Cela me décida ; je m'agenouillai dans la neige, auprès du tronc qui m'avait servi de siège, et je commençai à prier. Comment le fis-je ? Je m'en souviens à peine ; ce que je sais, c'est que je demandai au Grand Esprit de pardonner au pauvre indien qui avait fui loin de lui. Je lui dis que j'en avais beaucoup de chagrin et que je désirais faire mieux, et je lui pro-

mis là même que, s'il me pardonnait, s'il voulait me donner quelque nourriture pour ma famille, j'irais sûrement, aussitôt que la neige et la glace auraient fondu, trouver le missionnaire et lui demander de m'aider à devenir chrétien. Tandis que je priais, je me sentis réconforté, et j'eus l'impression que le secours venait ; lorsque je me relevai, j'étais fortifié comme par de la nourriture, j'oubliai que je n'avais pas mangé et qu'il faisait froid. D'un cœur joyeux je ramassai mon fusil et me remis en route. Je n'avais pas marché longtemps qu'un gros daim fila devant moi ; je fis feu et le tuai. Oh ! que j'étais content ! Vite j'allumai du feu, je l'écorchai ; je cuisis et mangeai un morceau. Puis je ployai un petit arbre et j'attachai à la cime un quartier de ma bête qui, l'arbre reprenant sa position normale, devait planer hors de l'atteinte des loups et des louves jusqu'à ce que je pusse revenir le chercher. Tout ce que je pus charger sur mon dos, je l'emportai aux miens. A partir de cette heure, le succès a couronné mes efforts et nous n'avons plus souffert de la faim. Le Grand Esprit a bien été pour nous tout ce que le missionnaire avait dit qu'il serait. Il a pris soin de nous ; maintenant je n'ai pas oublié la promesse que je lui ai faite dans ma détresse : les lacs et les rivières sont

débarrassés de leur glace, j'ai lancé mon canot et je suis là, avec femme et enfants, pour te demander de nous instruire pour que nous puissions être des chrétiens. »

Ce récit me toucha beaucoup. Ma femme et quelques personnes qui nous avaient rejoints dans ma chambre s'en réjouirent avec moi et quand nous apprîmes que la famille du voyageur était là tout près, attendant les événements, nous courûmes la chercher et nous leur offrîmes de bon cœur un repas substantiel prélevé sur nos rares provisions, faisant notre possible pour leur faire comprendre que nous voulions être pour eux des amis et les aider de notre mieux dans la voie nouvelle où ils étaient entrés. Nous constatâmes avec joie que, depuis le jour de sa prière et de son exaucement, cet homme avait fidèlement enseigné aux siens tout ce dont il avait pu se souvenir des vérités apprises dans son enfance. Ils les avaient reçues avec empressement et ne demandaient qu'à en entendre davantage. Je rassemblai quelques hommes du village et leur présentai William et sa famille ; quelques-uns des plus anciens se souvinrent de son adoption par M. Evans, après la mort de ses parents qu'ils n'avaient pas oubliés. Joyeux chrétiens eux-mêmes, ils souhaitaient de voir tous leurs compatriotes

partager leur foi et leur espérance ; aussi le retour du fugitif dans ces conditions fut-il pour eux une vraie fête ; ils lui firent immédiatement une place dans leur cercle et lui rendirent les services nécessaires au début. Profonds et durables ont été les changements que la grâce de Dieu a opérés dans ces cœurs.

*
* *

Cependant mon ministère n'était pas toujours aussi désiré et mes exhortations aussi bienvenues. Il me souvient d'une tribu païenne que je visitai sur les berges d'une rivière sauvage à une centaine de kilomètres du lac des Castors et qui semblait déterminée à rester sourde à mon message, à résister à tous nos appels. Ces gens étaient si insensibles, que j'en étais écœuré. Et pourtant, c'était au prix de rudes efforts que nous étions arrivés jusqu'à eux et je ne pouvais prendre mon parti de les abandonner sans avoir obtenu aucun résultat. L'Esprit de Dieu me suggéra de me servir de la clef dont j'ai parlé plus haut. Qu'on me permette le récit de cette tentative.

C'était la saison de la navigation. La plupart de mes Indiens étant à ce moment-là enrôlés dans les convois qui transportaient les fourrures à la factorerie d'York

et ramenaient les provisions pour l'hiver suivant, je n'avais pu trouver aucun pagayeur qui connût dans son entier le trajet que je désirais effectuer. Faute de mieux, je louai les services de deux hommes dont l'un en avait parcouru la plus grande partie. Pendant les huit jours de voyage, nous n'aperçûmes pas un être humain et nous eûmes beaucoup à souffrir, soit de l'absence de gibier qui nous obligea plus d'une fois à nous étendre sans souper sur nos couches de granit, soit de la pluie qui, des jours durant, nous trempa si bien que nous soupirions après le soleil pour nous sécher et nous réchauffer, soit de la nature de la route, car à maintes reprises il nous fallut contourner à pied des rapides ou des chutes en portant notre bagage, canot y compris, sur notre dos ou sur nos épaules, plusieurs fois même à travers des marécages où nous enfoncions jusqu'aux genoux, et cela sur des espaces de plusieurs kilomètres. Nous arrivâmes ainsi au Lac des Castors, à quatre cents kilomètres environ de chez moi. Il nous fallut en franchir une centaine encore avant d'avoir l'espoir de rencontrer aucune créature humaine ; et nous étions dans l'ignorance la plus complète sur la direction à suivre. Nous passâmes la nuit sur le rivage et pûmes goûter un doux

repos sur des rochers plats ; le matin de bonne heure, voyant autour de nous quelques collines, nous convînmes d'en gravir chacun une pour voir si nous découvririons quelque lointaine fumée, quelque indice d'un campement. Je partis, armé de mon fusil, et, arrivé au pied de celle qui m'avait été assignée, je m'apprêtais à m'engager dans les broussailles qui en garnissaient les flancs, lorsque je remarquai, au bord d'un ruisseau d'une pureté cristalline, des empreintes de sabots de toutes dimensions. Etourdiment, oubliant la latitude sous laquelle nous nous trouvions, je m'imaginai qu'un troupeau domestique était venu là étancher sa soif et que ses gardiens ne pouvaient être bien èloignés. Je m'empressai de retourner au camp et de faire signe à mes hommes de revenir sur leurs pas, puis de les conduire, non sans quelque fierté, au lieu de ma découverte. Ils avaient souri à mon récit, mais trop polis pour faire part de la certitude où ils étaient de mon erreur, ils me suivirent. Je fus couvert de confusion quand, après avoir jeté un coup d'œil sur les empreintes, ils articulèrent doucement ce seul mot : « élans ! » Ne pouvant découvrir aucun indice utile, nous prîmes le parti de nous embarquer, et, au bout de quelques heures de navigation, de remon-

ter une belle rivière à l'embouchure de laquelle nous nous trouvions, en suivant de près l'une de ses rives sablonneuses. Bientôt, l'un des pagayeurs se leva vivement dans le canot en fixant attentivement quelques petites traces sur le sable. On s'approcha, on mit pied à terre, et après quelques instants mes guides s'écrièrent avec assurance : « Nous y sommes, missionnaire, maintenant nous t'aurons bientôt conduit auprès des Indiens. — Je ne vois là rien qui nous dise où ils sont. — Mais nous le voyons très bien. Tu leur as fait dire que tu les visiterais à cette lune. Ils étaient dispersés pour la chasse, mais maintenant ils se rassemblent au lieu du rendez-vous ; un de leurs canots a remonté cette rivière hier et leur chien les accompagnait en suivant la rive ; ces empreintes sont celles qu'il a laissées. » J'objectai que la contrée était pleine d'animaux sauvages et que ces empreintes pouvaient aussi bien être celles de pattes de loup, par exemple ; mais ils étaient sûrs de leur affaire. Ils me firent reprendre place dans le canot et se remirent allègrement à ramer. Il ne s'écoula pas longtemps avant que je pusse voir de mes yeux l'endroit où des hommes avaient campé la veille ; le feu était à peine éteint. Vers le soir nous les avions rejoints comme mes compagnons l'avaient prédit.

J'ai dit que l'accueil que je reçus de leur part ne fut pas très cordial. Ils étaient attristés par la mort de bon nombre d'entre eux, surtout des enfants emportés par la scarlatine, inconnue jusqu'alors dans ces contrées, mais que des trafiquants y avaient apportée l'année précédente. Sauf un ou deux conjureurs, personne ne m'était ouvertement hostile, mais je ne parvenais pas à éveiller l'intérêt ; cependant nous étions les premiers à leur apporter la bonne nouvelle de l'amour rédempteur et nous nous sentions tenus de la proclamer fidèlement devant eux. Un matin qu'il pleuvait, nous nous étions réunis, aussi nombreux que possible, dans le plus grand de leurs wigwams, et mes deux compagnons chrétiens m'aidaient en ajoutant leur témoignage personnel aux enseignements et aux appels du Saint Livre. Impassibles, les auditeurs continuaient à fumer, sans que rien semblât pouvoir les tirer de leur morne indifférence. A une question que je leur adressai, ils me répondirent seulement : « Comme nos pères ont vécu et sont morts, ainsi voulons-nous vivre et mourir. » Epuisé de fatigue et de tristesse, j'étais néanmoins en communion avec le Saint-Esprit et je priais intérieurement. Dans cette extrémité, le secours nécessaire et

imploré m'arriva d'une manière si distincte, que j'eus subitement l'assurance du succès. Je me levai et m'écriai joyeusement : « Je sais où sont les enfants que vous avez perdus, la mort les a saisis de sa froide étreinte et ils ne sont plus au milieu de vous, mais je sais avec certitude où sont les enfants des bons et des méchants, des Blancs et des Indiens ! » Ah ! cette fois j'avais touché juste ! quelque chose remuait en eux. Ceux qui n'ayant pas la place de s'asseoir se tenaient debout, la figure enveloppée de leur couverture, telles des momies alignées, les rejetèrent brusquement et fixèrent leurs yeux sur moi avec une intense attention et je poursuivis : « Oui, vos enfants ont quitté les feux de bivouac et les wigwams ; leurs hamacs sont vides, leurs petits arcs et leurs flèches gisent abandonnés. Vos cœurs mènent deuil sur ces bébés dont vous n'entendez plus la voix et qui ne répondent plus à votre appel. Ah ! combien je suis heureux que le Grand Esprit m'autorise à vous dire que vous pouvez les revoir, ces petits bien-aimés, et être pour toujours heureux avec eux. Mais pour cela il vous faut écouter les paroles qu'il a dites ; elles se trouvent dans le livre que je vous apporte. Il faut apprendre à l'aimer et à le servir. Il n'y a qu'un che-

min qui conduise à ce beau pays où Jésus, le Fils du Grand Esprit, est allé et où il conduit tous les jeunes enfants qui meurent. Maintenant que vous avez entendu son message, il vous faut suivre ce chemin si vous voulez entrer, vous aussi, dans ce beau pays. » Tandis que je parlais, un robuste gaillard s'élança tout près de moi et me dit en se frappant la poitrine : « Missionnaire, mon cœur est vide, je mène deuil car aucun de mes enfants n'est demeuré parmi les vivants ; mon wigwam est bien solitaire. J'ai soif de les revoir et de les serrer dans mes bras. Dis-moi, missionnaire, que dois-je faire pour plaire au Grand Esprit et pour qu'Il me permette d'aller dans le beau pays où ils sont ? » Et il s'affaissa à mes pieds sur le sol, les yeux pleins de larmes. Plusieurs de ses compagnons firent de même, brisés par le chagrin et anxieux d'entendre les enseignements évangéliques. Alors j'ouvris de nouveau le Saint Livre et je lus ce que Jésus a dit des petits enfants. Nous répétâmes avec autant d'amour et de simplicité que possible la vieille histoire toujours nouvelle. Ce fut le commencement d'une œuvre bénie dans ces cœurs tout à l'heure fermés. Peu à peu la grande majorité se donna sincèrement à Dieu. Ils ont dès lors persévéré.

CHAPITRE XII

En route pour Sandy Bar.

En décembre 1877, j'allai rendre visite aux Indiens de Sandy Bar. Les expériences que je fis au cours de ce voyage, diffèrent assez de celles que j'ai faites ailleurs pour que je les raconte. Dans ce temps-là, nous étions domiciliés à Berens River et l'endroit où nous devions nous rendre se trouvait à cent cinquante kilomètres au sud. Comme la tribu que j'allais voir n'était pas encore entièrement des nôtres au point de vue spirituel et que, d'ailleurs, elle était pauvre, nous voulions lui être à charge le moins possible et ma chère femme nous avait pourvus de nourriture pour un mois. Bien heureusement c'était à un moment où elle possédait le nécessaire, ce qui à cette époque n'était pas toujours le cas. En effet, il me souvient d'un matin où nous n'avions eu pour toute ressource qu'un gigot de chat sauvage, rôti aussi insipide que coriace et tandis que nous le dégustions, ma femme m'avait dit : « Mon

cher ami, si tu ne tues quelque gibier ce matin, je crains que nous n'ayons rien à dîner. » Sur quoi j'avais endossé mon vêtement de cuir et m'étais mis en devoir de fournir de la venaison.

Pour ce voyage, elle avait fait cuire abondance de viande et préparé tout un sac d'une espèce de pâtisserie aussi grasse que possible. Une fois les préparatifs terminés, on fixa le départ à une heure du matin ; les traîneaux furent chargés en temps utile, mais il s'éleva une si violente tempête de neige que force nous fut d'attendre ; aussi le jour commençait-il à poindre quand il devint possible de s'aventurer dehors et d'atteler les chiens. En route ! Mais la tempête ne s'était calmée que momentanément. A peine avions-nous franchi une trentaine de kilomètres, qu'elle se déchaîna de nouveau, balayant la neige, récemment tombée sur la surface gelée du Winnipeg, avec une telle violence et nous aveuglant si bien qu'il nous fallut renoncer à la lutte et nous enfuir vers la forêt pour y camper. J'ai dit plus haut comment cette opération se pratiquait et la manière de préparer les repas pour hommes et bêtes. Le culte terminé, il était encore de bonne heure, mais, comme nous ne nous étions guère reposés la nuit précédente, nous n'étions pas fâchés de nous

étendre et de nous laisser bercer par les mugissements du vent. Vers dix heures, je m'éveillai et, découvrant ma tête, je constatai que la tempête était apaisée. En un clin d'œil, je fus sur pieds et j'allumai un beau feu. Pendant que la neige fondait dans le chaudron, j'appelai mes deux compagnons et quelques jeunes gens qui nous avaient rejoints avec leurs attelages de chiens. Mes hommes cherchèrent immédiatement des yeux la grande ourse qui est l'horloge nocturne des natifs et je vis bien à leur mine qu'ils avaient envie de me dire que je m'étais grossièrement trompé si je croyais que le matin fût proche, mais je ne leur en donnai pas l'occasion et j'activai le déjeuner et le chargement des traîneaux. Après le culte on attela, puis je jetai sur le feu les branches qui nous avaient servi de lit ; la lumière qu'elles répandaient devait nous permettre de sortir de l'obscurité de la forêt et de gagner le lac où régnait une clarté suffisante. Je pris la tête de la colonne avec mes excellents coursiers qui adoptèrent une si bonne allure que, lorsque le soleil vint nous réconforter, nous étions à soixante kilomètres de notre bivouac. Après une halte à Dog's Head où se trouvaient quelques indigènes avec leur excentrique chef *Pied épais,* nous pointâmes sur Bull's

Head, qui est situé sur l'autre rive du lac, pour y passer la seconde nuit. De ce côté, le rocher est si escarpé qu'il était impossible de l'escalader avec nos lourdes charges ; il fallut établir nos couches et notre feu dans l'amoncellement de neige qui se trouvait à sa base : pauvre dortoir ! Nous n'avions aucun abri contre le vent, qui, par surcroît, changea tout à coup de direction. Lorsque semblable contre temps nous arrivait dans la forêt, nous nous empressions de déplacer le feu ; ici, pas moyen ; tout ce que nous pouvions faire, c'était de l'élever, mais cet expédient était inefficace, si bien que nous dûmes choisir entre la fumée suffoçante et le vent glacial.

Pendant que nous installions notre literie, c'est-à-dire nos fourrures, dans la neige, (pas question là de branches vertes pour augmenter le confort) nous vîmes arriver plusieurs natifs qui, en descendant le lac, avaient aperçu notre feu. Ils me firent grande fête, ce qui dans ces circonstances signifiait : donne-nous du thé et de la nourriture. Une bande de chiens efflanqués, affamés, semblables à une horde de loups les escortait. J'accueillis ces gens avec bienveillance, mais je n'étais pas sans crainte pour nos provisions et même pour nos harnais et autres effets pour lesquels

je connaissais l'appétit des chiens esquimaux, aussi engageai-je nos visiteurs à camper un peu plus loin où ils pourraient, leur dis-je, s'arranger plus commodément. Cette insinuation ne rencontra que de bruyantes protestations : En aucun cas ils ne sauraient se refuser le plaisir de passer au moins une nuit dans le camp du missionnaire dont ils avaient tant entendu parler ; n'était-il pas le grand ami des Peaux-Rouges. Il était malaisé de démentir une réputation si favorable et de résister à une telle diplomatie, mais je voyais des ennuis à l'horizon, et effectivement ils ne manquèrent point. Dans la pensée de sauver quelque chose, je sacrifiai aux chiens loups tout notre poisson, qui aurait suffi à sustenter les huit nôtres pendant plusieurs jours. Il fut vite dévoré. Je commandai à mes hommes de réunir les harnais tout auprès de nous et d'échafauder les traîneaux pour en faire une sorte de petite barricade et protéger ainsi les courroies, si possible. Outre la provision de route, j'avais un sac de viande et un autre de pâtisserie préparée par ma femme que je devais consommer pendant mon séjour auprès de la tribu que j'allais évangéliser. Je mis le sac de viande (gelée et dure comme de la pierre, cela va sans dire) sous ma tête en guise d'oreiller ; l'autre fut

confié à mes hommes avec maintes recommandations.

J'avais eu la précaution d'amonceler près de moi un tas de gros morceaux de bois ramassés sur la grève dans ce que la vague avait déposé avant l'hiver. Ainsi muni d'armes défensives, je m'étendis avec mes compagnons pour dormir. Vain espoir ! Les chiens ne tardèrent pas à se disputer l'honneur de nettoyer notre chaudron puis à se mettre en quête de quelque autre chose. Ils se promenaient sur nos corps et bientôt se rassemblèrent autour de ma tête d'une manière significative. Je me levai d'un bond et leur envoyai mes projectiles si vigoureusement qu'ils prirent le large, mais pas pour longtemps. Dix minutes plus tard, alors que je m'étais de nouveau enseveli sous mes multiples enveloppes, je dus renouveler la manœuvre, et cela plusieurs fois ; jusqu'à ce que, mes projectiles épuisés, je me figurai qu'ils en avaient reçu suffisamment pour se tenir cois désormais. Je me recouchai et m'endormis vite cette fois, car j'étais harassé de fatigue. Hélas ! Le matin je constatai qu'il ne restait pas une once de viande sous ma tête, ni une miette de pitance dans le sac que l'Indien avait ordre de garder comme un trésor. Triste moment dans ce lieu inhospitalier, avec un

misérable feu qui persistait à brûler à l'envers et à nous envoyer toute sa fumée dans les yeux, si bien que nos joues étaient sillonnées de larmes et, par surcroît, nos exécrables voleurs postés autour de nous dans la neige, l'estomac bien garni, surveillaient tous nos mouvements de l'air le plus innocent du monde. Par bonheur, un de mes compagnons avait par devers lui un petit sac d'une espèce de biscuit de mer qu'il destinait à un ami. Il les exhiba et nous pûmes ainsi en y ajoutant du thé et du sucre — tout ce qui nous restait — tromper la faim et le froid. Récriminer, nous n'en avions pas le loisir, il s'agissait de faire diligence, car nous savions que nous n'avions aucune chance de trouver quoi que ce soit à manger avant d'avoir descendu une centaine de kilomètres plus au sud et nous savions aussi, par d'autres expériences, qu'il nous fallait lutter de vitesse avec la faim qui, dans peu d'heures, nous attraperait sûrement après notre léger déjeuner. Nous nous agenouillâmes dans la neige, remettant au Seigneur notre journée, puis, fouette cocher ! Mes braves chiens se montrèrent à la hauteur des circonstances car, avant que cette courte journée de décembre fût achevée, et que le lac fût enveloppé d'obscurité, les étincelles qui s'échappaient des toits des hut-

tes amies nous avertirent que la bataille était gagnée, mais elle n'avait pas été exempte de dangers et de blessures. Mon plus grand chien Jack était tombé dans une fissure de la glace et après lui deux indigènes qui nous suivaient. Ces fissures sont choses très dangereuses, on le comprend. Elles se produisent inopinément ; la glace épaisse de plusieurs pieds craque tout d'un coup avec une très forte détonation, l'eau jaillit alors et remplit immédiatement la crevasse, la surface gèle rapidement et on n'y aperçoit rien d'anormal, mais il faut un certain temps pour que le gel solidifie toute la couche d'eau et, si l'on y passe avant que la partie solide soit assez résistante, on enfonce. J'ai vu plus d'une fois mon guide disparaître ainsi, quoique jamais d'une manière fatale. Souvent aussi je me suis vu moi-même tout près d'y tomber. Cette fois-ci, j'étais sur mon traîneau ; le premier chien, puis le second passèrent, ce fut le troisième, Jack, qui sombra. Les deux premiers et le quatrième firent si bien leur devoir, que nous le sauvâmes, mais la pauvre bête en peu de minutes fut recouverte d'une épaisse carapace de glace. Elle comprit si bien le danger de sa situation, qu'à peine avais-je fait franchir la crevasse au traîneau, elle repartait comme un trait dans

la direction de la forêt encore éloignée. Elle entraînait ses compagnons et moi-même. Ce fut l'affaire d'une heure, pour toucher terre. Il y avait là abondance de bois sec. Un bon feu flamba vite, devant lequel la bonne bête étendue sur une peau de buffle put se dégeler, puis se sécher. Elle se retournait d'elle-même de moment en moment pour exposer à la chaleur tantôt une partie, tantôt une autre de son être. Quand les indigènes qui avaient partagé le même sort arrivèrent à leur tour, elle était revenue à son état normal. Nous suspendîmes le chaudron à thé avant de reprendre notre course. Ce fut la seule halte ce jour-là ; et je m'en tirai avec le nez et quatre doigts gelés.

Les braves gens chez qui nous allions nous reçurent à bras ouverts. J'en connaissais la plus grande partie ; plusieurs étaient de Norway-House. A cause de l'accroissement rapide de cette station, le gibier et le poisson y étaient devenus insuffisants ; sur la foi de récits séduisants, ils avaient émigré en assez grand nombre dans cette nouvelle contrée. Arrivés de l'été précédent, ils s'étaient construit des cabanes qui n'étaient ni spacieuses ni chaudes. Il y en avait une douzaine outre un grand nombre de wigwams. Je trouvai là avec les chrétiens une foule de païens, attirés eux

aussi par la réputation de ce coin de pays. Toutefois, la pêche n'avait pas donné ce qu'ils en attendaient ; aussi avaient-ils beaucoup de misères à me conter. Je demeurai huit jours au milieu d'eux, et, vu mon dénuement, ils me fournirent généreusement de leur disette. Par bonheur, les lapins pris au piège s'ajoutaient aux rares poissons. Ce fut là mon menu pour les trois repas quotidiens et je n'eus pas à en souffrir.

Selon mon habitude, je prêchais trois fois par jour et tenais école entre les services. J'organisai une « classe » de trente-cinq membres dont dix nouveaux convertis. Ce fut pour moi une grande joie, car je voyais en eux des fruits de la semence répandue les années précédentes parmi beaucoup de déboires. Le dimanche je célébrai la sainte Cène ; ce fut un service mémorable ; nous sentions la présence du Sauveur et tous nous renouvelions notre alliance avec Lui.

Comme conducteur spirituel de ce petit troupeau perdu dans la solitude, j'eus le bonheur de trouver en Benjamin Cameron un homme très qualifié. Autrefois cannibale, il avait été touché par la grâce divine et tiré de son abjection. Ses pieds étaient affermis sur le Roc, sa bouche pleine de louanges. On pouvait dire de lui

comme d'Etienne, qu'il était un homme de foi plein du Saint-Esprit.

Les heures que je passai là avec les enfants me laissent un excellent souvenir. Les aînés lisaient déjà pas mal et je fus très content de leur connaissance du catéchisme en Cree et en Anglais. Je distribuai de nouveaux livres. J'eus aussi la satisfaction de laisser aux familles les plus pauvres quelques vêtements chauds fournis par des amis de Montréal, qui auraient été bien récompensés s'ils avaient pu voir à quel besoin ils répondaient et quelle reconnaissance ils provoquaient.

Je fêtais Noël au milieu de ces pauvres gens et comme l'un d'entre eux avait eu la chance de prendre dans son piège quelques bêtes à fourrure précieuse et qu'il les avait échangées à un trafiquant de passage contre de la farine et des fruits secs, il confectionna en mon honneur un *Plum pudding !* Hélas ! mon souvenir est encore hanté par ce chef-d'œuvre culinaire aussi n'entrerai-je dans aucun détail à son sujet.

Le retour au logis ne nous prit que deux jours, favorisé qu'il fut par un temps de choix.

CHAPITRE XIII

Progrès des Natifs dans le domaine matériel. — Différentes Visites à la Station Missionnaire.

Les devoirs qui nous incombaient au milieu de nos Indiens étaient de natures très diverses. Ce n'étaient pas uniquement ceux qui, sous tous les cieux, se rattachent à une activité pastorale ou à une œuvre chrétienne. Chez la population que nous évangélisions, le besoin de progrès et d'amélioration temporelle suivait de près l'acceptation du salut et les bénédictions spirituelles. C'est bien là l'ordre normal ; le christianisme doit toujours précéder la civilisation pour que celle-ci soit de bon aloi ; la marche inverse n'a jamais amené que des échecs chez les Indiens du nord de l'Amérique. Je citerai un exemple de cette vérité.

L'un des premiers gouverneurs du Canada, sir Francis Bond Head, portait aux natifs un grand intérêt. Il s'appliqua avec

zèle à leur développement. En une certaine occasion, il en réunit un très grand nombre dans l'un de leurs campements et leur fit une large distribution de farine, de thé et de tabac. Les indigènes festoyèrent, fumèrent et écoutèrent ensuite attentivement ce grand personnage qui représentait la reine d'Angleterre et qui, les ayant si copieusement pourvus de nourriture, était digne de toute considération. Le gouverneur leur exposa alors que l'objet qu'il avait eu en vue, en les visitant et en leur faisant fête, était de témoigner de la bienveillance qu'il éprouvait pour eux et du grand désir qu'il avait de les voir prospérer. Puis, avec beaucoup d'éloquence, il leur expliqua comme quoi le gibier diminuait et comme quoi le poisson lui aussi ne serait tout à l'heure plus assez abondant ; que, dès lors, s'ils ne voulaient s'exposer à la faim et peut-être à la mort par la famine, il leur fallait nécessairement se fixer et cultiver le sol. Il les amena à promettre de commencer ce nouveau mode de vivre. Faisant bonne chère à ses dépens, ils étaient dans les meilleures dispositions et il eût obtenu d'eux n'importe quel engagement. Le gouverneur, enchanté de leur docilité, promit de son côté de leur envoyer des haches pour déboiser, des charrues et des bœufs pour défricher le

sol et, quand le moment serait venu, de la semence. Ces paroles provoquèrent un grand enthousiasme et la session du conseil fut solennellement déclarée close. Quelques jours plus tard, on vit arriver bœufs, charrues et haches. On était au printemps, saison favorable ; cependant, au lieu de se mettre à l'œuvre en labourant d'abord l'espace libre autour du village puis en l'agrandissant, ainsi qu'il était convenu, les habitants tinrent entre eux un nouveau conseil et voici les conclusions auxquelles ils arrivèrent. « Ces haches sont admirablement polies, elles brillent comme des miroirs ; si nous nous en servons pour abattre des arbres, elles perdront de suite leur belle apparence ; conservons-les plutôt comme ornements. Ces bœufs sont maintenant gras et prospères ; si nous les attelons à ces lourdes charrues et que nous les contraignions à les tirer, ils deviendront chétifs et beaucoup moins propres à servir d'aliments : Faisons une grande fête ! » Ils abattirent donc les bœufs et invitèrent tous leurs congénères des alentours à profiter de la bonne aubaine. On entretint le feu sous les marmites aussi longtemps qu'il resta un morceau de viande. Tel fut le résultat de cet effort pour civiliser les Indiens avant de les christianiser.

Beaucoup d'autres échouèrent de même. Par contre, nous avons fait à maintes reprises cette constatation intéressante que le désir de l'indigène d'améliorer sa situation matérielle est proportionné à la sincérité de son acceptation du salut.

Evidemment, il ne pouvait pas partout cultiver le sol. Nous nous trouvions à plus de six cents kilomètres au nord des prairies fertiles de la partie occidentale du Canada, où peut-être cent millions d'âmes ont une existence relativement heureuse ; tandis que mes ressortissants de Nelson River vivent à environ quatre cents kilomètres plus au nord encore, donc à un millier de kilomètres de cette région favorisée. Ces tribus et celles d'Oxford Mission et en fait presque tous les habitants de ces latitudes élevées sont obligés de demander leur subsistance à la pêche et à la chasse. Mais, partout où il se trouvait du sol propre à la culture, les natifs s'étaient fait des jardins et des petits champs.

J'avais apporté dans mes bagages quatre pommes de terre. Je ne les mis en terre que le 6 août, néanmoins, dans la courte saison qui restait, je réussis à en obtenir quelques petites ; celles-ci furent soigneusement enveloppées dans de la bourre de coton pour les préserver du gel et l'année

suivante elles me donnèrent un seau de tubercules. La troisième année la récolte fut de six *bushels* — deux hectolitres et dix-huit litres — ; la quatrième année de cent vingt-cinq *bushels* — quarante-cinq hectolitres et demi — et avant mon départ les natifs cultivaient des milliers de *bushels* du produit de mes quatre premières pommes de terre. Ils en avaient eu précédemment, mais, par suite de quelque négligence, elles s'étaient perdues.

Un été, j'amenai de la Rivière Rouge, dans un petit bateau découvert, une bonne charrue écossaise et, l'hiver suivant, à l'occasion de l'assemblée de district, j'achetai un sac de froment d'un hectolitre environ. Je me procurai aussi trente-deux dents de herse en fer, tout un assortiment de graines potagères et maintes autres choses, et je charriai tout ce butin à Norway House sur mes traîneaux à chiens. Au moment propice, j'attelai mes huit quadrupèdes à ma charrue, à ma herse ensuite lorsque je l'eus fabriquée, et mes champs furent ensemensés. La première année je coupai à la faucille trente-deux bushels — onze à douze hectolitres — de blé magnifique que je battis au fléau. Ma femme cousit plusieurs draps ensemble et un jour de bonne brise nous y étendîmes le grain qui se vanna pour ainsi dire tout seul. De

moulin il n'était pas question, si ce n'est à une distance trop considérable. Une partie du blé, moulu dans un moulin à café, fut consommé comme porridge, le reste fut donné à nos gens qui le mangèrent en soupe. C'est ainsi que nous travaillions avec eux et pour eux, très encouragés en voyant, à mesure que les années s'écoulaient, quelle persévérance ils mettaient à améliorer leur condition qui, dans les circonstances les plus favorables, n'était jamais enviable.

Le principal article de nourriture était le poisson, je l'ai dit, aussi les filets étaient-ils dans l'eau dès la fonte de la glace, en mai, jusqu'à ce qu'elle se refermât en octobre ; et souvent même plus tard on les introduisait à travers des trous pratiqués dans la glace. A Norway-House et dans toutes les stations du nord, le poisson pris en octobre ou au commencement de novembre se conserve gelé en bloc jusqu'en avril. On pêche surtout le poisson dit blanc, mais plusieurs autres variétés abondent aussi. Chaque famille tâche de s'en assurer de trois à cinq mille pour sa provision d'hiver ; moi-même je m'efforçais d'en emmagasiner non moins de dix mille pour l'usage de ma famille et surtout pour mes nombreux chiens indispensables à mes expéditions missionnaires. Il

est fort heureux que les lacs et les rivières de ces régions soient poissonneuses au point où ils le sont. Providentiellement, ils fournissent à l'homme la pitance que le sol avare lui refuse. Plusieurs variétés de daims abondent. Il en est de même d'autres animaux dont la chair constitue une nourriture substantielle ; mais toute provision de cette nature est insignifiante relativement au poisson. Il va de soi qu'il en est à cet égard du missionnaire comme du natif ; ce qu'on voit le plus habituellement sur sa table, c'est le poisson. Il peut parfois s'y ajouter un lapin, un quartier d'ours ou telle autre venaison, mais il me souvient que, durant la révolte dont j'ai déjà parlé, toute communication étant coupée et nos envois de nourriture ne pouvant nous être faits comme à l'ordinaire de la Rivière Rouge, nous en vécûmes vingt et une fois par semaine durant près de six mois.

Dans le courant de l'été, nous avions la visite de centaines de Peaux Rouges qui arrivaient, soit isolément dans leurs canots, soit embrigadés dans les convois qui, à cette époque, amenaient de fort loin leurs riches cargaisons de fourrures qu'on envoyait à la factorerie d'York sur la Baie d'Hudson où elles étaient embarquées pour l'Angleterre. Ils demeuraient parfois plu-

sieurs semaines entre le lieu désigné pour leur commerce et la station missionnaire, et nous avions très fréquemment l'occasion de nous entretenir avec eux du Grand Esprit et du Grand Livre. Il en était qui, pleins de malveillance et parfois malheureusement pleins de rhum, ne venaient que pour nous troubler et chercher à nous nuire. Un été, une bande d'Athabasca attaqua notre maison de telle sorte que, pendant trois jours et trois nuits, nous avons été en état de siège. Par malheur tous nos hommes vaillants et fidèles étaient absents à ce moment. Le peu de personnes présentes au village se trouvaient tout à fait impuissantes à nous secourir. Nos vies furent en péril.

Peu après le départ de ces hommes mal intentionnés, je vis arriver dans la direction de notre station, traversant le lac, une troupe d'hommes. Les croyant animés, eux aussi, de dispositions hostiles, je rassemblai à la hâte tous les vieillards pour descendre vers le rivage et empêcher si possible le débarquement. Mais, joyeuse surprise, c'étaient au contraire des hommes sérieux qui venaient de franchir une grande distance — quatre cent cinquante kilomètres — pour me voir et s'enquérir auprès de moi de la grande Lumière dont ils avaient entendu parler. Ils avaient ren-

contré dans leurs expéditions quelques uns de nos chrétiens qui, ne se séparant jamais de leur Bible, avaient lu et prié avec eux et leur avaient inspiré l'ardent désir du salut. Tout heureux, je les amenai sous mon toit et je leur annonçai Jésus. Lorsqu'ils repartirent pour leur lointain district, ils étaient tous baptisés. Ils m'adressèrent avec instance la même requête que nombre d'autres : « Viens chez nous et enseigne davantage à nous et à nos familles de ces vérités bénies. »

Une autre fois ce fut une députation de onze Peaux-Rouges venant de God's Lake — quatre cent vingt kilomètres — entendre la prédication de l'Evangile et chercher des Bibles, des recueils de cantiques et des catéchismes. L'un d'entre eux avait été instruit et baptisé des années auparavant par le missionnaire Brooking. Sa conduite et ses paroles avaient éveillé chez ses camarades le désir d'en entendre davantage et de recevoir eux aussi le baptême. Brebis affamées dans ce désert, ils s'étaient mis en route sous sa conduite dans ce but. Ils me répétèrent bien des fois ce même refrain poignant : « Viens nous visiter, nous et les nôtres, dans nos lointaines demeures. »

Quelques semaines plus tard, une autre troupe vint, elle aussi, dans l'intention de

s'entretenir avec moi. Ces hommes s'assirent sur l'herbe devant la maison missionnaire et eurent l'air d'attendre que je commençasse l'entretien. Je compris bientôt qu'ils appartenaient aux Salteaux et venaient de Beren's-River, — deux cent vingt-cinq kilomètres. — Après que nous eûmes échangé quelques mots sur leurs santés et leurs familles, un vieillard qui paraissait être leur porte-parole me dit : « Ayumeaookemou ! »

— Maître qui pries, c'est-à-dire missionnaire ! Te souviens-tu de ce que tu as dit il y a trois étés ?

— Qu'est-ce donc que j'ai dit il y a trois étés ? — Tu disais que tu écrirais aux grands maîtres qui prient — les secrétaires des Missions — qu'ils nous envoient un missionnaire. » En effet, lorsque j'avais traversé leur pays pour la première fois ils m'avaient demandé, les larmes aux yeux, de leur donner un missionnaire. J'avais été très ému de cette requête et j'avais écrit à la Société des Missions à leur sujet et en leur nom, mais en vain. Pour toute réponse je leur traduisis la lettre dans laquelle je plaidais leur cause et qui avait été publiée. Tous l'écoutèrent attentivement et quand j'eus fini, le vieillard se leva vivement en disant : « Nous te remercions tous de ce que tu as écrit, mais

où est le missionnaire ? » Que répondre ? Je sentais que cette âme avide m'adressait la question la plus grave que puisse entendre l'église chrétienne à laquelle Dieu a confié la grande tâche de l'évangélisation du monde. OU EST LE MISSIONNAIRE ? Ces mots me faisaient vibrer et je ployais devant eux comme le roseau devant la tempête ; je ne pouvais que pleurer et m'écrier : « Seigneur, aie pitié de moi et de la chrétienté dans son apathie. » C'est la question la plus pénible qu'âme qui vive m'ait jamais posée. Parler à cet homme de la disette d'argent et du manque de chrétiens consacrés pour porter la Bonne Nouvelle à lui-même et à son peuple, n'aurait pu que remplir son esprit de doute sur la valeur d'une religion professée par un peuple aussi nombreux et aussi riche qu'il savait être les blancs. Aussi essayai-je plutôt de lui donner une idée de la population du globe et de l'immense nombre de ses habitants non encore convertis au christianisme. Je lui dis que les églises sont à l'œuvre dans bien des lieux et parmi beaucoup de nations, mais que des années s'écouleraient encore avant que le monde entier fût pourvu de missionnaires. « Combien d'hivers s'écouleront-ils avant que vienne ce moment, demanda-t-il encore. — Un grand nombre, je le crains. »

Il passa sa main dans ses longs cheveux argentés et reprit : « Ces cheveux blancs montrent que j'ai vécu plusieurs hivers et que je me fais vieux. Mes compatriotes de la Rivière Rouge, au sud de chez nous, ont des missionnaires, des églises, des écoles, et nous n'en avons point ; je ne voudrais pas mourir avant que nous eussions une église et une école. »

L'appel de ce vieillard réveilla l'intérêt des bonnes gens des églises en pays chrétiens et quelque chose fut fait pour y répondre. A partir de ce moment, je les visitai deux fois l'an et les trouvai avides d'instruction religieuse et de progrès. J'envoyai pour demeurer au milieu d'eux Timothée Bear, mon excellent interprète, qui y travailla de tout son cœur et avec bénédiction. Il n'était pas fort physiquement et ne pouvait comme d'autres affronter impunément toutes les intempéries. J'eus un jour le chagrin d'apprendre que, par suite d'un accident, il était gravement atteint dans sa santé.

Une grande tente en peau de buffle lui servait d'habitation. Or, une nuit, une tornade avait balayé la contrée et l'avait emportée. Il s'était trouvé sans abri contre une pluie torrentielle, ce qui amena un refroidissement fatal. Il s'efforçait néanmoins de continuer son œuvre. Lorsque

j'en reçus la nouvelle, plusieurs semaines plus tard, j'eus naturellement à cœur de me porter aussi rapidement que possible à son secours et je partis en traîneau au moment où l'hiver commençait seulement, saison dangereuse, si bien qu'il s'en fallut de peu que cette expédition fût ma dernière. William Cochran, un homme d'âge et d'expérience, et Félix. splendide spécimen de robustesse, m'accompagnaient. Nous devions traverser le lac Winnipeg dans toute sa longueur. Il arrive fréquemment que la glace, qui commence à se former au nord, est coupée à différentes reprises par les vents du sud, l'extrémité méridionale, distante de quatre à cinq cents kilomètres, restant libre de glace plusieurs jours de plus que la partie septentrionale. Lorsque nous atteignîmes le lac, il nous parut que la glace avait dû être rompue trois fois de suite par la tempête. Les blocs brisés étaient amoncelés sur les bords en chaînes pittoresques ou bien regelés ensemble en champs couvrant de très vastes espaces. Il nous fallut, pendant deux jours, avancer au milieu de ces champs de glace où, à tout moment, des blocs de deux à sept mètres de haut étaient jetés en travers. Soit les hommes, soit les chiens eurent beaucoup à souffrir de chutes et de contusions. Le troisième jour, à l'aube, comme

nous arrivions à bonne distance du rivage où nous avions passé la nuit sous bois, Félix qui guidait alors fut très réjoui de trouver une surface unie ; il mit ses patins et s'élança à la course, suivi de près par les chiens, ravis eux aussi de cet heureux changement. Comme je me félicitais à la pensée que nous arriverions ainsi plus tôt auprès de mon pauvre frère malade, William, qui conduisait le traîneau des provisions derrière moi, poussa un cri de terreur. « La glace est mauvaise, nous enfonçons ! » Pensant que le plus sûr était de m'arrêter, je retins mon attelage ; immédiatement je me sentis enfoncer. « Ne cesse pas d'avancer, me cria cet homme d'expérience, mais dirige-toi vers le rivage. » Les chiens repartirent aussitôt dans cette direction ; par bonheur, la glace qui cédait et craquait sous le poids du traîneau suffisait à les porter eux-mêmes. Nous pûmes regagner la glace ferme et accidentée du bord ; là nous élevâmes nos cœurs pleins de gratitude au grand Protecteur, puis nous reprîmes notre course laborieuse. Cette nuit-là, auprès du feu de bivouac, j'entendis William dire à Félix : « J'ai honte de nous, de ce que nous n'avons pas même pris soin de notre missionnaire. »

A notre arrivée nous trouvâmes Timothée fort malade. Les braves Salteaux

qui l'entouraient ce réjouirent de ce que, soit lui, soit eux-mêmes n'allaient pas être négligés plus longtemps. En effet, nous fîmes ce qui était en notre pouvoir pour améliorer sa situation et assurer la continuation de son ministère.

Comme je constatai qu'il avait fait de grands progrès dans la vie spirituelle, j'eus la joie de le baptiser ; je pus même baptiser aussi les siens.

CHAPITRE XIV

Epidémie de petite vérole. -- L'expédition de secours. — La veuve de Samuel.

Au premier printemps, nous apprîmes avec une vive émotion que la petite vérole avait éclaté dans les grandes plaines des Saskatchewan. Apparemment, elle avait été apportée par quelque trafiquant blanc, venu de l'Etat de Montana, et elle se répandit avec une rapidité et une gravité extraordinaires.

Pour rendre le fléau plus meurtrier encore, un clan en hostilité avec un autre transporta secrètement sur son territoire, et en un lieu où ils devaient immanquablement être trouvés et enlevés, des effets de ses propres membres décédés. La maladie fut ainsi communiquée à une nouvelle tribu qui perdit de ce fait des milliers de personnes.

Les missionnaires Mac Dougall et Campbel, aidés par leurs convertis, prirent

toutes les mesures possibles contre l'extension de l'épidémie, mais en dépit de leurs efforts, elle continua à faucher les indigènes et les blancs. Dans l'espoir de sauver quelques-uns de ses gens de la mission Victoria, Mac Dougall les avait engagés à quitter leurs demeures et à s'isoler sur les grandes prairies ; ainsi fut fait.

Cependant les païens, rendus furieux par les coups répétés de la verge qui les frappait et impuissants à l'arrêter, résolurent de se venger sur les blancs sans défense. Ils apostèrent une bande de guerriers pour faire périr tous ceux qui étaient établis dans la contrée. Ce fut précisément à la mission Victoria, sur la rivière Saskatchewan, qu'ils rencontrèrent les premières « faces pâles ». Fidèles à leur tactique habituelle, ils ne les attaquèrent pas ouvertement, mais ils s'embusquèrent en masse dans les longues herbes tandis que quelques-uns d'entre eux pénétraient d'un air nonchalant dans la maison missionnaire. Là, ils découvrirent, à leur grande surprise, que la petite vérole avait fait ses victimes aussi bien qu'ailleurs. Rapidement et doucement ils se glissèrent dehors et allèrent rapporter à leurs camarades ce qu'ils avaient vu. Ils tinrent conseil tous ensemble et arrivè-

rent à la conclusion que ce n'était pas le missionnaire qui dispensait la maladie, car, si c'eût été lui, il se serait arrangé pour que les siens en fussent indemnes. Ce devaient donc être les trafiquants en fourrures; conséquemment ils partirent pour le poste. Là, ils suivirent la même ligne de conduite et, à leur stupéfaction, ils apprirent que le directeur de ce poste lui-même avait succombé au fléau. Un autre conseil fut aussitôt tenu, qui les fit arriver à la conviction qu'ils avaient commis une erreur, si bien qu'ils reprirent le chemin de leurs wigwams sans avoir fait de mal à personne.

Néanmoins, le missionnaire et sa famille étaient environnés de périls; les natifs étaient excités; et leurs anciens conjureurs étaient prêts en tout temps à les inciter à des actes de violence; la puissance de Dieu seule préserva ses serviteurs d'un massacre.

Un jour, la femme du missionnaire et quelques-uns des siens travaillaient au jardin, tandis que onze Pieds Noirs venus pour tuer et piller étaient tapis à moins de cent mètres de là; ils déclarèrent plus tard qu'ils avaient été mystérieusement empêchés de faire feu. Une autre fois, quelques-uns des guerriers de la même tribu, altérés de sang, se glissèrent en rampant

dans un champ d'orge, et surveillèrent longtemps les mouvements de la famille après quoi ils se retirèrent sans nuire à aucun d'entre eux. Entendre le sifflement d'une balle à son oreille, n'était pas un événement rare dans la vie de plusieurs des premiers missionnaires parmi ces tribus irritées.

*
* *

J'ai dit que, aussi longtemps que la petite vérole fit rage dans la région du Saskatchewan, des efforts vigoureux furent faits pour éviter qu'elle gagnât d'autres districts. A cette époque, le territoire du Manitoba qui venait d'être érigé en province, se remplissait de colons blancs. L'ancien nom de Fort Garry avait été changé en celui de Winnipeg ; et cette localité devenait rapidement une ville florissante. C'est de là que, depuis des années, partaient à époques fixes de longs convois de charrettes pour ravitailler le lointain domaine des Saskatchewan. Ces véhicules, construits sans une seule pièce de fer, s'entendaient d'aussi loin qu'ils se voyaient, même sur les prairies unies, car leurs conducteurs indiens ne les graissaient jamais. Ils étaient tirés chacun par un bœuf et devaient transporter de quatre à six cents kilos, outre la nour-

riture et les effets du conducteur qui était toujours censé faire route à pied. Cet affrètement par charrettes sur les prairies, est la contre-partie des transports

LA POSTE EN TRAINEAU A CHIENS

par bateaux ou par canots sur les rivières du nord dont nous avons parlé ailleurs. L'arrivée de la « brigade », apportant les vivres et les nouvelles du monde, était le grand événement de l'année pour ces établissements isolés sur l'immense

plaine. Mais, dans cette période de mortalité, des mesures très strictes avaient dû être prises, nous l'avons dit.

Le gouverneur de la province du Manitoba avait publié un arrêté interdisant, de la manière la plus absolue, tout commerce et toute communication avec le district infesté, par conséquent tout départ de charrettes, soit en convois, soit isolées. Cette défense impliquait de grandes privations et beaucoup de souffrances pour les blancs, missionnaires, trafiquants, colons ou aventuriers qui avaient pénétré dans cette contrée reculée, où la poste elle-même ne parvenait guère que deux fois par an et par traîneaux à chiens. Quantité de buffles erraient encore sur les plaines, il est vrai, mais l'on n'ignorait pas que les munitions tiraient à leur fin aussi bien que les autres denrées, y compris les médicaments plus nécessaires alors que jamais. Des personnes intéressées à la chose insistèrent auprès du gouverneur pour le faire revenir sur sa décision, mais, à cause du risque qu'il ferait par là courir à la province sur laquelle il était établi, il demeura inflexible, tout en sympathisant aux souffrances qu'il savait devoir en résulter pour quantité de gens.

« Que pourrait-on tenter pour venir en

aide à tant de malheureux qui, outre les douleurs que leur cause l'épidémie, sont maintenant exposés à la famine et à la privation d'objets indispensables ? » Telle était la question qui se posait à bien des cœurs compatissants. En désespoir de cause et comme dernière ressource, on décida d'adresser un appel aux Indiens convertis de Norway-House pour qu'ils formassent une « brigade » de bateaux et allassent ravitailler ces pauvres gens en remontant le fleuve du Saskatchewan. L'officier supérieur de la Compagnie de la Baie de l'Hudson vint me trouver, moi, le missionnaire de cette station, et nous discutâmes la chose ensemble. Les dangers auxquels on s'exposerait étaient considérables ; aucun de mes hommes n'avait été vacciné et ils devaient traverser, sur des centaines et des centaines de kilomètres, une contrée ravagée par le fléau. Cependant, il semblait qu'un effort devait être tenté et, en agissant avec une grande sagesse, il y avait possibilité que les sauveteurs échappassent à la contagion. Nous décidâmes donc de réunir l'église et de la consulter.

Lorsque, à l'appel de la cloche, on se fut rassemblé dans la « salle du conseil », se demandant ce qui arrivait, je fis le tableau de la situation et présentai la requête que

cent-soixante d'entre eux voulussent bien, avec vingt bateaux de vivres, se porter au secours de ces blancs. Je leur dis ceci : « Je sais que votre race n'a pas toujours été traitée loyalement par les blancs, mais oubliez cela. Voici pour vous l'occasion d'accomplir un acte glorieux et de montrer au monde et surtout au Seigneur Dieu dont vous êtes les enfants, que vous savez aussi bien que les plus civilisés faire des sacrifices et courir des dangers lorsque le devoir vous y appelle. »

Nous leur expliquâmes qu'en naviguant constamment au milieu du fleuve, sans jamais descendre à terre, il était possible qu'ils échappassent tous ; qu'ils seraient abondamment pourvus de nourriture de manière à n'avoir pas besoin de chasser. Et, m'adressant à l'un de mes meilleurs directeurs de classe, un des fils du patriarche centenaire dont j'ai parlé dans un précédent chapitre : « Samuel Papanekis, dis-je, c'est toi qui seras le guide et le chef de cette expédition. » Au premier abord, il parut troublé de la responsabilité dont je le chargeais, mais, après un moment de réflexion, il dit avec calme : « Veux-tu nous donner un peu de temps pour en parler entre nous ? » Ainsi fut fait ; nous les quittâmes. Leur décision prise, ils nous envoyèrent chercher et Samuel parla

pour eux tous. « Missionnaire, nous irons au secours de nos frères blancs et de leurs familles comme tu le demandes. Veux-tu nous laisser passer encore un dimanche à l'église et nous donner la sainte Cène avant que nous nous mettions en route pour ce périlleux voyage ? — Sans doute, réponds-je, d'ailleurs, la préparation de vos chargements demandera plusieurs jours ; nous aurons donc encore une journée de repos et d'adoration en commun. »

Ce fut un dimanche mémorable. Chaque homme, chaque femme, chaque enfant qui pouvait venir à l'église y vint. Quelques-unes des femmes pleuraient à la pensée du danger qu'allaient affronter leurs maris, leurs frères ou leurs fils ; d'autres, au contraire, semblaient se rendre compte de l'esprit qui animait les hommes et se sentaient fières d'eux. A l'issue du service du matin, eut lieu la communion, solennelle et impressive. A mesure qu'ils s'approchaient pour participer aux emblèmes du sacrifice de l'amour rédempteur, la pensée de son immolation volontaire nous saisissait tous, et bien des cœurs tressaillirent, en sentant qu'ils étaient jugés dignes de courir quelques risques pour faire une bonne action.

L'après-midi nous réunit encore pour une assemblée fraternelle. Aucune vantar-

dise, aucune recherche de sympathie ne se fit jour dans les allocutions. Quelques-uns ne firent aucune allusion aux circonstances du moment, tandis que d'autres demandèrent nos prières pour eux tous. Il y en eut qui, sous l'impression du service du matin, exprimèrent la pensée de la communion des souffrances de Christ et rappelèrent la parole de Saint Paul. « *Si nous souffrons avec Lui, nous serons aussi glorifiés avec lui.* »

Deux ou trois jours plus tard, ils se mirent en route, les vingt bateaux manœuvrés chacun par huit hommes et tous, sous la conduite de Samuel Papanekis, remontèrent la jolie rivière qui passe à Norway House, arrivèrent au lac Winnipeg et, en contournant son extrémité nord-ouest, atteignirent la large rivière Saskatchewan qu'ils devaient remonter très loin dans la direction de l'Orient. Cet été fut excessivement chaud et, durant des semaines, les braves peinèrent à leurs lourdes rames, ne se reposant que quelques heures pendant la nuit, les bateaux étant ancrés au milieu du fleuve. Le dimanche, ils les amarraient aussi près que possible les uns des autres sur quelqu'un des hauts fonds qui abondent dans ce cours d'eau, et célébraient le jour du repos par des services religieux. Parfois, ils voyaient sur le rivage des wig-

wams abandonnés, soit que la mort en eût moissonné les habitants, soit qu'ils se fussent enfuis apeurés. Ailleurs des bêtes sauvages se promenaient ou venaient étancher leur soif à portée de leurs fusils ; les instincts chasseurs des jeunes gens surtout avaient peine à se contenir, ils demandaient la permission de tirer, mais le chef toujours en éveil la refusait nettement. Enfin, au bout de dix semaines qui nous avaient semblé bien longues et durant lesquelles nous les avions entourés de nos prières sans pouvoir jamais recevoir de leurs nouvelles, nous les vîmes revenir pleins de louanges et d'actions de grâces. Ils étaient tous présents à l'appel, tous heureux et en bonne santé, à l'exception de leur chef, pour lequel la responsabilité avait été trop lourde et la tension nerveuse trop forte. Il devait payer son dévouement de sa vie. Son indomptable force de volonté le soutint jusqu'à ce qu'il pût voir son dernier bateau amarré dans notre port et sa petite troupe accueillie et saluée par l'affection de toutes les familles. Il prit encore part au beau service d'actions de grâces, dans notre chapelle bondée, mais, aussitôt après, il commença à fléchir et à s'éteindre, en dépit de tout ce que nous-mêmes et les fonctionnaires de la Compagnie, qui lui étaient très attachés, pûmes faire

pour lui. La fin fut bientôt là. C'était une très belle journée et, comme il respirait avec peine, on le transporta hors de sa demeure sur une couche de branchages et de fourrures. Il en parut reconnaissant et soulagé. Après un entretien bienfaisant sur les grandes et précieuses promesses et sur « *il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père* », il s'assoupit doucement. Peu après, il s'éveilla et se rendit compte que le moment de son départ arrivait ; il se disposa alors au délogement. Une première question que je lui posai resta sans réponse ; alors me penchant sur lui et élevant un peu la voix je répétai : « Samuel, mon frère, tu es dans la vallée de l'ombre de la mort, qu'éprouves-tu ? » Son regard s'éclaira et je vis qu'il m'avait compris. Il leva son bras amaigri et fit le geste de saisir quelque chose : « Missionnaire, je tiens ferme à Dieu, il est toute ma joie et mon espérance, » puis son bras retomba sans force..... mon frère indien entrait triomphant dans le « pays meilleur » !

***

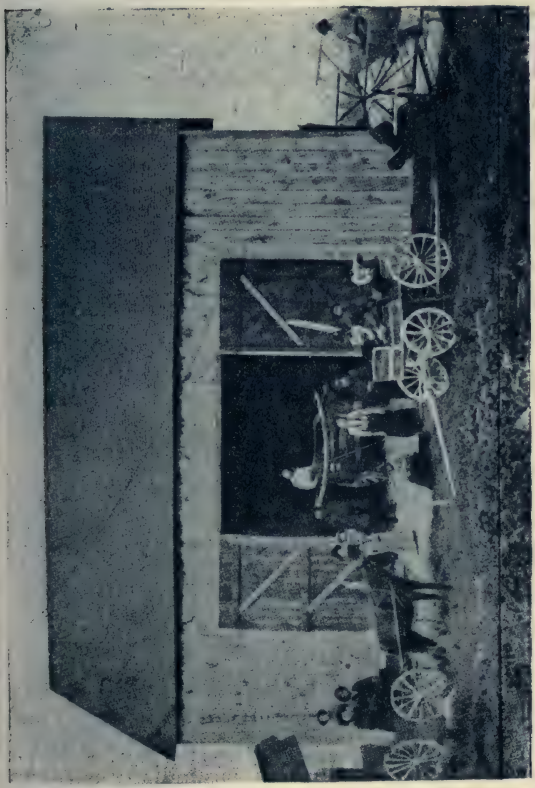
C'est ici le lieu de dire ce qui advint de sa veuve et de ses enfants. Peu après sa mort, ils quittèrent leur maison dans le village de la mission pour prendre leurs

quartiers avec plusieurs autres familles au delà du fort à une certaine distance. A ce moment-là, nous leur avions porté secours d'une manière efficace, mais, dès lors, je ne les avais vus qu'aux services divins et je ne savais donc pas comment marchaient leurs affaires. A l'entrée de l'hiver, je m'entendis avec mon collègue pour faire en traîneau une série de visites pastorales dans toutes les familles des environs, afin de nous enquérir de leur prospérité matérielle et spirituelle. Nos visites étaient toujours pour nos gens une grande joie. Ils aimaient que nous prissions intérêt à toutes leurs circonstances, à leur pêche et à leur chasse, pour nous réjouir avec eux de leurs succès, ou compatir à leurs mécomptes ou à leurs difficultés. Ils écoutaient ensuite avec bonheur une lecture biblique et une prière.

Un jour de froid intense, nous arrivâmes vers le soir à une bien pauvre cabane. Je frappai à la porte et, à un accueillant « *entrez* », je l'ouvris. Nos cœurs se serrèrent à la vue de la pauvreté qui régnait dans cette demeure. Elle était construite en troncs de peupliers dont les interstices étaient bouchés par de la mousse et de la boue ; le sol était nu et pas un seul meuble : ni lit, ni table, ni chaise ; dans un coin, un maigre feu autour duquel se

blottissaient une veuve et quelques enfants dont l'un était estropié. Après quelques paroles de salutation amicale, je dis tristement : « Tu sembles être très pauvre, Nancy, tu n'as aucun confort, ni rien pour te rendre heureuse. » La réponse vint très vite, et sur un ton bien différent : « Il est vrai que je n'ai pas grand'chose, mais je ne suis pas malheureuse, missionnaire. — Chère femme, dis-je encore, as-tu de la venaison ? — Non. — As-tu de la farine ? — Non. — As-tu du thé ? — Non. — As-tu des pommes de terre ? » — A cette dernière question, la veuve de Samuel Papanekis leva la tête : « Je ne puis avoir de pommes de terre, car Samuel est parti au secours des blancs au moment où il aurait fallu les planter. Il n'est plus là pour tuer du gibier, ni pour prendre les martres, les hermines ou les castors qu'on échange contre de la farine ou du thé. — Qu'as-tu donc, pauvre Nancy ? — Je possède quelques filets pour la pêche. — Et quand il a fait trop mauvais temps pour lever les filets, qu'as-tu fait ? — Quelquefois des hommes des autres maisons les ont levés pour moi et m'ont apporté le poisson. — Et quand personne ne pouvait y aller ? — Quand je n'avais rien, nous avons fait sans rien. » En la regardant, elle et ses nombreux orphelins, et en pensant au départ triom-

phant du chef de la famille pour les demeures où il n'y a plus ni faim ni soif



GRANGE D'UN INDIEN CHRÉTIEN. (MISSION DU LAC SCUGOG)

et où Dieu essuie toute larme, je fus si saisi du contraste que, pour cacher mon

émotion, je sortis précipitamment à la suite de mon collègue plus affecté encore que moi si possible. Nous étions entrés pour prier, mais nous ne le pouvions dans ces circonstances ; il fallait auparavant manifester nos sentiments chrétiens d'une manière tangible. Mon collègue avait atteint nos traîneaux et j'y arrivais lorsque la veuve m'appela de sa porte : « *Ayumeaookemou* — maître qui pries — il ne faut pas te chagriner ainsi pour moi. Il est vrai que depuis la mort de Samuel nous avons souvent eu faim et nous avons durement senti le froid, mais, missionnaire ! — et sa figure ne portait aucune trace de chagrin — tu m'as entendue dire que, comme mon Samuel avait donné son cœur à Dieu, je l'ai fait moi aussi, et Celui qui l'a aidé et qui l'a soutenu de telle sorte qu'il est mort heureux est mon Sauveur. Là où est mon Samuel, je vais moi aussi ; j'en approche chaque jour ; cette pensée me réjouit toute la journée. » Ces paroles m'allèrent au cœur, mais je ne trouvai point de réponse ; rejoignant mon ami, je criai aux chiens « Marchez ! » et bientôt nous fûmes chez moi. Notre lit s'appauvrit d'une couverture et nos provisions furent sérieusement drainées. Ensuite, je fis part de la triste situation de cette famille à ceux de nos gens qui étaient les plus for-

tunés ; plusieurs d'entre eux donnèrent très généreusement pour elle. La libéralité est du reste remarquable parmi ces Indiens convertis ; ils donnent à plus misérables qu'eux, jusqu'à ce qu'ils soient réduits à leur tour à la misère.

Les touchantes paroles de Nancy nous furent un grand encouragement dans notre œuvre. La puissance de l'Évangile rayonnait dans sa chétive demeure comme elle avait rayonné dans la vallée de l'ombre de la mort, alors que son mari l'avait traversée. Nous nous étions apitoyés sur sa grande misère ; cependant, peu après, en considérant la chose à la lumière de l'Éternité, nous étions contraints de nous écrier : heureuse veuve! Ah! qu'il vaut mieux habiter une hutte au sol nu, sans chaise ni lit, privé de farine, de thé, de pommes de terre, de l'indispensable, semble-t-il, dépendant uniquement, quant à la nourriture, de filets plongés dans le lac, quand on a constamment comme hôte le Seigneur Jésus, que de vivre dans une demeure princière, où l'on est entouré de tout le confort et de tout le luxe même que peut procurer la fortune, si l'on est privé de sa présence.

C'est un grand sujet de joie et de reconnaissance que de constater les progrès faits dans tous les domaines par des milliers

d'Indiens dans différentes régions du Canada. La mission indienne du Lac Scugog en offre de frappants exemples. On y voit des Indiens chrétiens posséder des fermes riches en grains et possédant tous les instruments aratoires les plus perfectionnés.

CHAPITRE XV

Les tourmentes de neige. — La mort du Vieux Conjureur.

Je n'ai pas parlé encore des tourmentes de neige — « blizzards » — qui parfois font rage dans ces vastes solitudes désolées où j'ai été appelé à tant circuler. A vrai dire, il est difficile d'en donner, par description, une idée exacte ; seules les personnes qui en ont été assaillies, dans ce qu'on appelle les Sauvages Territoires du Nord ou du Nord-Ouest, peuvent dire qu'elles les connaissent.

Une particularité qui les différencie de toute autre tempête, c'est que le vent semble vous arriver constamment par remous saturés de neige qui vous empêchent absolument de vous rendre compte de sa direction réelle. Vous le sentez souffler directement contre votre figure, vous faites volte-face et vous voilà ébahi d'éprouver exactement la même impression. Un jour, sur le Lac Winnipeg, nous vîmes

un de ces tourbillons s'abattre sur nous. Son aspect était celui d'un brouillard très dense chassé par le vent de l'Océan. Bien, bien rares sont ceux qui parviennent à se guider au sein de ces tourmentes ; habituellement, quand ce malheur arrive, on est très vite entièrement ahuri et presque aveuglé par la fine poussière sèche et dure qui vous cingle impitoyablement le visage et qui remplit les yeux, le nez, et même les oreilles et la bouche, s'ils y sont exposés, si peu que ce soit.

En traversant une fois le même lac pour visiter quelques sauvages, qu'à notre arrivée nous devions trouver absorbés par les hideuses cérémonies d'un « festin de chien », j'en fis la dure expérience. Le trajet ne paraissait présenter aucun danger, mes hommes avaient pris les devants pour préparer notre repas. Ils avait emmené les chiens, me laissant seul à cheminer sur mes raquettes. Tout d'un coup, la tempête fondit sur moi du nord avec furie. Je poursuivis mon chemin, aussi vite que possible, jusqu'à ce que je fusse tout éperdu ; alors, ne pouvant ni continuer, de peur de m'égarer sans espoir, ni m'arrêter, sans risquer d'être terrassé par le froid, j'enlevai une de mes raquettes et la fixai dans un trou que je taillai dans la glace et me mis en devoir de marcher en cercle

autour de ce point de repaire. Par bonheur, j'entendis bientôt les « halô ! » de

CÉRÉMONIE PAÏENNE DES INDIENS PENDANT UNE FÊTE DE CHIEN

mes compagnons qui, me sachant en danger, avaient rapidement tourné bride,

exposant leur vie pour sauver la mienne, car, avec les chiens, ils eussent pu atteindre le rivage et se mettre à l'abri. Nous demeurâmes là des heures, jusqu'à ce que nous puissions reprendre notre route en sécurité.

Dans une autre occasion, la Providence se servit, pour nous sauver, de mon étonnant Jack. Qu'on me permette de raconter ce fait en détail :

Cette fois-là, je me proposais de visiter les petits groupes de natifs qui luttaient pour leur existence le long de la côte orientale du grand lac et chez lesquels ma présence était toujours la bienvenue. Pour économiser les fonds de mon comité, je n'avais emmené avec moi, pour cette longue tournée, que le jeune homme dont j'ai déjà parlé. Comme il était fidèle et dévoué et comme j'avais passé moi-même déjà plusieurs années dans la contrée, traversé bien des tempêtes et campé nombre de fois dans la neige, j'avais escompté le succès.

Nous avions deux splendides attelages. Mon *leader* était un esquimau vif et malin, d'un blanc de neige. Il portait bien son nom de *Koona* qui en Cree signifie précisément neige ; ses trois suivants étaient mes favoris de l'Ontario, cadeaux personnels d'amis de mon œuvre. L'autre

équipage, conduit par Alec, se composait de Saint-Bernards que m'avait procurés un frère de Montréal. Le plus grand et le plus endurant de ces huit, était mon Jack, le héros de cette aventure, que j'avais placé au second rang de ceux que je conduisais moi-même. Nous avions quitté le bivouac de bonne heure et nous étions dirigés vers le nord, avec l'espoir de couvrir quatre-vingt-dix à cent kilomètres, avant que les ombres de la nuit vinssent nous envelopper. Pendant un temps, nous glissâmes en effet, très rapidement, les yeux toujours fixés sur les promontoires, pour conserver la direction. J'ai dit ailleurs que ce lac est découpé de baies, les unes larges de quarante à cinquante kilomètres, les autres plus étroites, mais très profondes et que, pour gagner du temps, au lieu de suivre la côte, on suit la ligne imaginaire qui serait la corde de tous ces arcs consécutifs. Les chiens, habitués à cette pratique, pointent d'eux-mêmes, avec une exactitude remarquable d'un cap à un autre.

Nous avançâmes ainsi une couple d'heures. Lorsque le froid très vif menaçait de nous engourdir, nous sautions à bas de nos traîneaux et courions à côté, jusqu'à ce que la chaleur revînt. Cependant, le vent du nord-ouest se leva bientôt : il remplit

l'atmosphère de cette neige fine et sèche qui ne laisse pas que d'être fort incommodante. Avant longtemps, il prit l'allure d'une tempête, et nous voilà enveloppés par la tourmente, à une grande distance du rivage. Que faire ? Peut-être le plan le plus sage eût-il été de virer immédiatement vers l'est, pour nous en rapprocher, et de tenter d'y trouver un refuge. Toutefois, la baie que nous franchissions était précisément l'une des plus profondes et j'estimai que le cap vers lequel nous nous dirigions, n'était probablement pas plus éloigné que ne l'était le fond du golfe ; aussi, je crus bien faire de courir la chance de poursuivre notre premier dessein. Pour éviter que nous fussions séparés, j'attachai ce que nous appelons la corde de queue de mon traîneau au collier du *leader* d'Alec et nous trottâmes ainsi plusieurs heures encore. Aucune terre ne se montrant, à la longue, je compris que la neige nous avait joué un de ses tours et que nous nous étions sans doute égarés. Nous avions dû prendre le large sans nous en apercevoir. Enfin, je stoppai et criai à mon suivant : « Alec, je crains que nous ne soyons égarés. — Oui, missionnaire, nous sommes certainement égarés. » Je délibérai alors avec lui sur les mesures

à prendre. Tout ce que nous pouvions faire, c'était d'avoir recours à la Providence de notre Dieu et de nous fier à l'instinct de nos chiens.

Le milieu du jour étant passé, et la faim se faisant sentir, je déboucle le sac à provisions et nous faisons honneur, tant bien que mal, à la nourriture gelée. Nos bêtes, groupées autour de nous, en obtiennent aussi leur part. Le principe qui veut qu'on ne leur donne qu'un repas dans les vingt-quatre heures et cela après qu'ils ont fourni leur journée de travail, reçoit ainsi une entorse, mais qui sait si jamais aucun de nous aura besoin d'un autre repas?

Comme il le faisait d'habitude en de telles occurrences, Jack était venu se poster à mon côté. J'avais grande confiance en lui, ayant eu précédemment l'occasion d'admirer sa sagacité et sa noblesse de caractère, si l'on me permet cette expression. Tandis que tous réunis nous satisfaisions les exigences de nos estomacs, j'eus avec lui un entretien que beaucoup de mes congénères auraient qualifié d'insensé : « Jack, mon vieux camarade, lui dis-je, comprends-tu que nous sommes perdus; et qu'il est bien douteux que nous voyions jamais plus la maison missionnaire? Il se peut que la neige nous serve bientôt de

linceul et que des yeux aimants guettent en vain notre retour. Selon toute probabilité, tu ne t'étendras plus sur la peau de loup devant le feu de mon cabinet de travail. Lève-toi, mon brave, et conduis-nous en lieu sûr ; c'est sur ton intelligence et sur ta vaillance seules que je puis compter. »

Les arrangements nécessaires furent vite faits : Alec s'entortilla au mieux dans sa pelisse de lapin et je le calai sur son traîneau que je rattachai au mien comme auparavant, car il fallait à tout prix éviter qu'il restât en arrière ou fût entraîné dans une autre direction. Puis, enveloppé moi-même autant que faire se pouvait ; et installé sur mon siège, je saisis les rênes et ordonnai : « Marchez ! » L'intelligent Koona placé en tête, se retourna et me regarda comme ahuri ; il attendait « Chaw ! » ou « Yee ! » les mots qui signifient « à droite ! » ou « à gauche ! » Alors je criai : « Jack, en route ! » Sentant l'hésitation de son *leader*, Jack partit alors d'un trait dans la direction qu'il choisit, et Koona, les guides détendues se mit à galoper à son côté, heureux de lui céder la responsabilité en même temps que l'honneur.

Ils trottèrent ainsi des heures durant. La tempête hurlait et faisait rage, mais

Jack n'eut aucune hésitation ni aucune défaillance. Koona ne lui était d'aucun secours, mais les deux autres semblaient avoir saisi sa pensée et le secondaient vaillamment. Je craignais seulement que pendant ce temps nous ne gelions à mort. Le vent du nord nous transperçait. Emmitouflés comme nous l'étions, il était difficile de se donner du mouvement et courir à l'allure de nos coursiers était impossible. De temps à autre, je hélais mon compagnon : « Alec! ne t'endors pas; si tu te laisses aller, tu ne t'éveilleras qu'au jour du jugement! — Bien, missionnaire! je tâcherai de résister. »

Bientôt la nuit nous enveloppa. Quelle situation! Cependant mon Père céleste me préserva de l'abattement, du désespoir, qui, du reste, n'eût rien amélioré. Une douce paix remplissait mon âme, et mon cœur s'assurait en Lui. Tant qu'il y a vie, il y a espoir, me disais-je; et je continuais à appeler Alec par intervalles et à donner une bonne parole à mon attelage que je ne pouvais plus même voir maintenant.

Environ trois heures après la tombée de la nuit, mes chiens quittèrent le trot pour le galop et firent comprendre par leur excitation, qu'ils sentaient le voisinage du rivage et du salut. Tôt après, ils nous tirèrent sur un amoncellement de quartiers

de glace qui marquait l'endroit où des humains avaient dû venir pendant quelques mois puiser de l'eau pour les besoins du ménage. Là, tournant délibérément vers une piste qui menait effectivement à la rive, ils franchirent encore quelques centaines de mètres, puis nous firent gravir la berge, et nous introduisirent dans la forêt où, au bout de peu de minutes, nous nous trouvâmes au centre d'un groupe de wigwams, et parmi des amis qui nous firent le plus chaleureux accueil et célébrèrent avec nous notre délivrance.

Cette tempête fut la plus forte de l'année. Pendant trois jours, je restai avec ces braves gens et leur tins des services religieux, après quoi, je poursuivis mon voyage, de campement en campement. Tout le monde était heureux de nous voir et la Parole de Dieu fut reçue avec avidité.

* * *

L'œuvre avançait lentement ; seul missionnaire pour une contrée plus vaste que l'Angleterre, je ne pouvais, soit en canot, soit en traîneau, venir à bout de visiter les stations du dehors plus de deux fois l'an. Les pauvres âmes devaient attendre six mois le messager et le message. A ce sujet, il me faut raconter un trait qui m'a profondément ému au cours de cette même tournée.

Dans l'un des villages, je demandai avant même d'avoir terminé le premier service : « Où est le vieillard à la perruque de neige ? » car il me manquait une tête blanche qui, à chacune de mes visites, avait assisté à tous les services et qui avait, dès sa conversion, montré un ardent désir d'apprendre tout ce qu'on pouvait lui enseigner sur le salut. Au début, il avait été ennuyé que je vinsse chez son peuple et il avait fait de l'opposition. Toutefois, dans la suite, il avait reconnu son erreur et il était devenu un chrétien décidé. A quelque moment que j'abordasse à son village, il me recevait avec bonheur. Non content de profiter des différentes réunions et d'être toujours à proximité lorsque j'enseignais les caractères syllabiques pour que mes auditeurs pussent lire eux-mêmes le Saint Livre, il me suivait comme mon ombre et prêtait attention à mes moindres paroles. J'avais été un peu saisi un soir, lorsque, après une rude journée passée à prêcher, à enseigner, à consoler, je m'agenouillai auprès de mon lit de camp, avant de goûter quelques heures de repos, d'entendre murmurer à mon oreille : « Missionnaire, prie en indien et assez haut pour que je puisse t'entendre. » Et le matin, comme je me recueillais encore à

mon lever, il était là de nouveau et j'entendais la même requête : « Missionnaire, je t'en prie, prie à haute voix et dans ma langue ! »

Est-il étonnant que je me sois beaucoup attaché à ce vieillard affamé et altéré des enseignements divins ? Lui et son clan ne me voyaient non plus que deux fois dans l'année ; aussi s'appliquaient-ils, si je puis ainsi dire, à tirer de leur visiteur tout ce qu'ils pouvaient, et les quelques jours que je passais avec eux étaient très remplis. Leur empressement faisait déborder mon cœur de reconnaissance et compensait les souffrances du voyage.

A mon arrivée dans ce lieu, on s'était attroupé pour m'accueillir joyeusement, et aussitôt que possible nous avions commencé un service. Ne voyant pas dans l'assemblée la figure familière de mon vieillard, je le réclamai donc. Ma question resta sans réponse et les têtes se courbèrent. Je répétai : « Qu'est devenue la vieille tête blanche ? » Il y eut alors un chuchotement et l'un d'eux dit doucement : « Il n'est plus parmi les vivants. » Ces pauvres gens, qui n'ont pas encore compris que la mort est un ennemi vaincu, n'aiment pas à prononcer son nom ; aussi s'expriment-ils toujours ainsi en parlant de ceux qui les ont quittés.

En apprenant que mon ami était mort, j'eus le cœur serré comme je voyais que l'était le leur. Après une pause, je dis : « Racontez-moi comment il est mort. » Ils montrèrent une grande répugnance à répondre à ma question ; cependant, voyant que non seulement je désirais vivement savoir ce qui en était, mais que j'y étais décidé, ils m'emmenèrent dans un wigwam où se trouvaient la plupart des membres de sa famille, et là, un jeune homme, l'un de ses petits-fils, me conta cette émouvante histoire :

« Missionnaire, ton canot n'était pas parti depuis longtemps l'été passé que *Mismis* — grand-père — tomba malade et, après quelques semaines, il sembla qu'il allait nous quitter. Il nous appela alors auprès de lui et nous dit quantité de choses. Je ne me souviens pas de toutes, car il nous parla à différentes reprises, mais je me souviens de ceci :

« Combien j'aimerais que le missionnaire revînt bientôt vers moi et me réconfortât ! Il est bien loin et ma mémoire est mauvaise ; j'ai oublié ce qu'il me disait, mon corps se détruit et ma mémoire se perd. Dites-lui que sa venue était comme le soleil brillant sur les eaux, mais c'était si rare que tout est devenu sombre dans mon esprit ; ma mémoire est si mauvaise, j'ai

tout oublié. Les bonnes choses qu'il nous disait du Grand Esprit et de son Fils et de ce que nous devons faire se sont écoulées. Oh ! que n'est-il ici pour m'aider ! Dites-lui que, aussi longtemps que je l'ai pu, j'ai été sur la pointe de terre qui s'avance dans le lac et que j'ai guetté son canot, mais il n'est pas venu. Dites-lui que, depuis que l'hiver a régné de nouveau, j'ai prêté l'oreille au son des grelots de ses chiens, mais je ne les ai pas entendus. Oh ! que n'est-il là, il m'aiderait ; mais il est bien loin ! Mes enfants, apportez-moi mon vieux tambour et mon sac de médecines et laissez-moi mourir comme sont morts mes pères ! Mais vous, jeunes gens, qui avez de bonnes mémoires et qui pouvez vous souvenir des paroles du missionnaire, écoutez-les, et adorez le Grand Esprit et son Fils, comme il vous l'enseigne et ne faites pas comme moi. »

Alors nous avons compris que son esprit était affaibli ; sans cela il n'aurait pas réclamé ces choses d'autrefois ; nous avons été chercher le vieux tambour et nous l'avons placé devant lui par terre, là où il était assis, et nous avons suspendu son sac de médecines en face de lui, dans le wigwam, et il a commencé à battre du tambour. En battant, il est tombé et, en tombant, il est mort, mais ses dernières paro-

les ont été pour les jeunes aux bonnes mémoires, pour les presser d'écouter le missionnaire et d'abandonner leur paganisme coupable. »

Lorsque le jeune homme cessa de parler et se rassit, un profond silence tomba sur nous. Nous devions présenter un tableau peu banal, blottis dans cette tente d'écorce, sous la tempête glacée. Pendant plusieurs minutes, on n'entendit par intervalles qu'un sanglot échappé à quelque parent du défunt. Moi-même j'étais profondément affecté par ce récit et par d'autres détails que je ne puis rapporter maintenant. Au bout d'un moment, je demandai : « Où l'avez-vous enseveli ? » On me montra l'endroit, c'était sur l'emplacement de son wigwam. La puissance du roi de l'hiver est si grande sous ces latitudes, qu'on ne saurait creuser une fosse en plein air, autant vaudrait essayer de la tailler dans le granit. C'était donc dans sa tente, là où son feu avait tenu le sol dégelé, qu'ils avaient creusé sa tombe. On avait ensuite déplacé l'habitation et bientôt la rafale et la neige en avaient fait disparaître toute trace.

Lorsqu'ils m'eurent conduit vers le lieu où reposait la dépouille de mon ami, je m'y attardai jusqu'à ce que mes compagnons eussent regagné leur abri, puis,

tout seul avec Celui qui entend le cri de son peuple, je m'agenouillai dans la neige et je priai ou plutôt j'essayai de prier, car je ne pouvais que pleurer en pensant à cette âme précieuse, entrée dans l'éternité dans ces tristes circonstances. Ses dernières forces avaient été employées à exhorter ses bien-aimés à vivre en chrétiens, ce pendant que lui-même accomplissait les rites insensés du paganisme, non pas qu'il y ajoutât foi, mais parce que aucun messager de la grâce ne s'était trouvé là pour lui répéter l'histoire de l'amour de Jésus. Je pensai au cantique

Redites-moi l'histoire
De l'amour de Jésus;
Parlez-moi de la gloire
Qu'il promet aux élus.
J'ai besoin qu'on m'instruise
Car je suis ignorant,
Qu'à Christ on me conduise
Comme un petit enfant.

Redites-moi l'histoire
De la crèche à la croix;
Eveillez ma mémoire
Oublieuse parfois.
Cette histoire si belle
Dites-la simplement;
Elle est toujours nouvelle,
Répétez-la souvent!

Redites-moi l'histoire
De mon divin Sauveur ;
C'est Lui dont la victoire
Affranchit le pécheur.
Ce glorieux message,
Oh ! redites-le moi
Lorsque je perds courage,
Lorsque faiblit ma foi.

Redites-moi l'histoire,
Quand le monde trompeur
M'offre sa vaine gloire
Au prix de mon bonheur ;
Et quand, loin de la terre,
Je prendrai mon essor,
En fermant la paupière,
Que je l'entende encor !

Redites-moi l'histoire
De l'amour de Jésus !

Jamais auparavant la misère et la désolation des millions d'âmes chargées qui pleurent, qui attendent et qui périssent sur toute l'étendue de notre monde déchu, ne s'étaient dressées aussi saisissantes devant moi. A travers les larmes qui m'aveuglaient, il me semblait les voir défiler en rangs pressés : monde de ténèbres, sur lequel doit resplendir la lumière ; monde asservi, qui doit être affranchi ; monde pécheur, qui doit être rendu saint ; monde racheté, qui doit être sauvé !

Dans un sentiment peut-être trop enta-

ché d'incrédulité, je m'écriai : « *Jusques à quand, Seigneur ? jusques à quand ? Pourquoi tardes-tu, ô Dieu ?* »

Quelques-unes des précieuses promesses de la Parole me vinrent alors à l'esprit et firent sortir mon âme de cette obscurité. Je pus prier pour leur prompt accomplissement. Dans ma faiblesse, je demandai avec ardeur que le temps vînt bientôt où, non seulement tous les Peaux Rouges, mais aussi tous les innombrables millions d'êtres humains, qui descendent de l'obscurité du paganisme et de la superstition dans l'obscurité du tombeau, recevront sans retard des messagers fidèles qui feront résonner à leurs oreilles et à leur cœur l'histoire de la croix et qui leur montreront le Sauveur du monde.

*
* *

Après avoir terminé les visites prévues pour cette expédition je retournai à mon *home*.

Quelques mois plus tard, nous arriva par le courrier du Manitoba la douloureuse nouvelle de la mort de George Mac Dougall, mon collègue de la Mission Victoria parmi les Saskatchewan, celui-même qui était à la tête de notre caravane missionnaire à son départ. Il avait été surpris par une tourmente de neige sur les grandes prairies. Soit le missionnaire, soit son che-

val, avait sans doute été aveuglé et égaré et cet héroïque chrétien s'était étendu dans la vaste solitude glacée pour y dormir son dernier sommeil. Son corps n'avait été retrouvé qu'au bout de quinze jours d'actives recherches.

Après que ma femme et moi nous eûmes lu ce triste récit, que nous eûmes pleuré ce frère enlevé d'une manière si imprévue, si poignante, si mystérieuse, elle me demanda : « Où étais-tu toi-même pendant cette semaine-là ? » Je cherchai mon journal, et quel saisissement nous éprouvâmes en constatant que la tourmente qui m'avait assailli sur le Winnipeg, ainsi que je l'ai raconté dans ce chapitre, était, selon toute probabilité, la même que celle qui avait coûté la vie à mon frère.

CHAPITRE XVI

La Polygamie. — Repas chez les Natifs. — En proie à la faim sur une rive inhospitalière.

La prédication du « glorieux Évangile du Fils de Dieu » était à nos yeux la chose essentielle, cela va sans dire, et il nous a été donné, comme à Saint Paul, de constater, avec actions de grâces, qu'il plaît à Dieu de sauver, par la folie de cette prédication, ceux qui croient. Cependant nous ne pouvions nous borner à instruire nos prosélytes du haut de la chaire; il nous fallait les aider pratiquement à secouer les chaînes du paganisme et les conséquences funestes qu'il entraîne.

Un certain nombre d'entre eux étaient retenus de se déclarer ouvertement pour l'Évangile par la crainte servile des conjureurs. D'autres étaient polygames et ne pouvaient se décider à se conformer aux exigences de Dieu. Posséder plusieurs femmes est considéré, chez quelques tri-

bus, comme un grand honneur. En renvoyer une ou plusieurs, c'est naturellement pour un homme s'exposer aux moqueries de ses compatriotes païens et à l'hostilité, voire aux mauvais traitements de la parenté des épouses répudiées. Quelques-unes des plus grandes perplexités et quelques-uns des devoirs les plus pénibles de ma vie missionnaire me sont venus de cet ordre de choses. Comment réorganiser sur une base chrétienne des familles de polygames qui déclarent vouloir adopter le christianisme et qui viennent demander mes conseils, qui même s'en remettent parfois entièrement à moi du soin d'arranger leurs affaires? Au début, ma conviction était que la première épouse devait toujours être celle qui seule resterait avec son époux. Mais, de même que tous mes collègues dans le pays, je fus amené à modifier ce principe et à prendre des décisions différentes suivant les cas.

Par exemple, un homme vient me trouver, très impressionné par la prédication et désireux d'être chrétien. Je le serre de près par mes questions et je reconnais qu'il est sincère et vraiment décidé. L'Esprit « besogne » indubitablement dans son cœur et dans sa conscience. Il nous dit qu'il a deux femmes et qu'il est prêt à en renvoyer une, mais il ne

sait laquelle. C'est au missionnaire à décider. La première est de beaucoup la plus âgée, mais elle n'a point d'enfants, tandis que la plus jeune est entourée d'une nombreuse famille en bas âge. La vie est dure pour tous dans ce pays déshérité; aussi la condition d'une veuve ou d'une femme privée d'un mari, d'un père ou de fils robustes qui travaillent ou qui chassent pour elle est-elle fort triste. Elle est plus difficile encore, cela va de soi, s'il y a de jeunes enfants à nourrir. Nous en vînmes donc, dans ce cas-là, à laisser auprès du mari la seconde épouse et sa jeune famille et à lui conseiller de renvoyer la première.

Nous faisions notre possible pour venir en aide, en quelque manière, à ces pauvres épouses restées sans soutien; mais il y avait là un danger dont mes lecteurs comprennent d'eux-mêmes la nature; aussi, en insistant pour que leur mari leur fît une part aussi large que possible de ses « biens », nous efforcions-nous de rendre la séparation complète et définitive. Aider ceux qui agissaient ainsi par motif de conscience, grevait sérieusement notre modeste budget.

Souvent, c'étaient les femmes elles-mêmes qui réclamaient qu'on mît ordre à leur situation, car elles n'étaient pas longues à

reconnaître qu'il y avait là une contradiction avec l'acceptation de l'Évangile.

Il me souvient d'un cas émouvant qui nous causa de la joie malgré ce qu'il avait de poignant. Quelle ne devait pas être la profondeur des convictions religieuses qui contraignaient deux pauvres créatures à s'exposer aux moqueries de leurs compagnes païennes et à la perte d'un époux qui, bien qu'influencé par son milieu païen, était pour elles un bon mari? Elles vinrent nous rendre visite et demandèrent un entretien avec ma femme et moi. Après avoir causé de différentes choses, elles nous déclarèrent, non sans émotion, qu'elles avaient assisté à nos cultes et que dans leurs cœurs elles sentaient un grand besoin de devenir chrétiennes. Nous comprîmes qu'elles étaient les deux femmes d'un Indien dont le wigwam avait été planté dans notre voisinage quelques semaines auparavant; que, sans se faire remarquer, elles avaient entendu régulièrement la Parole de Dieu dans notre église et qu'elles en avaient été touchées.

Ayant déjà quelque expérience en la matière, nous avions appris à être prudents lorsque nous avions affaire à des personnes qui nous étaient entièrement inconnues. Là-bas, aussi bien qu'en pays civilisé, il est parfois dangereux de se mêler des

affaires domestiques des gens, aussi ne fut-ce qu'après m'être assuré qu'elles étaient tout à fait déterminées à régler leur situation, que je me montrai disposé à m'en occuper. Je m'informai si elles en avaient parlé au mari ; elles me répondirent que oui et qu'il les laissait libres de décider laquelle d'entre elles s'en irait, car, de son côté, il avait déjà eu l'idée qu'ils devraient vivre comme leurs compatriotes chrétiens. Qu'attendaient-elles donc du missionnaire et de sa femme ? Qu'ils décidassent du sort de chacune. Celle qu'ils désigneraient pour rester dans son état actuel y resterait ; l'autre quitterait le domicile conjugal et s'efforcerait de se tirer d'affaire.

Le cas exposé, elles reprirent le chemin de leur wigwam, et, du consentement de leur seigneur et maître, firent deux parts des objets qui constituaient leurs biens mobiliers : filets, pièges, couvertures, chaudrons, haches ; puis, accompagnées des enfants, elles revinrent auprès de nous. Assises à quelque distance l'une de l'autre et entourées chacune de leur famille, elles attendirent patiemment et en silence notre verdict. Vivement conscients de la responsabilité qui nous incombait, nous ne pouvions cependant nous y soustraire puisque la difficulté provenait de l'éveil de leur

conscience et de leur souci d'entrer dans une vie meilleure. Nous avions examiné la chose ensemble et avions demandé à Dieu ses directions. Maintenant que le moment était venu de porter la sentence, nous pûmes le faire sans hésitation. A celle qui était entourée de cinq enfants, nous dîmes ; « Toi, demeure avec ton mari, » et à sa compagne qui n'en avait que quatre nous dîmes : « Toi, ne retourne pas au wigwam ; à partir de cette heure, tu dois y devenir entièrement étrangère. »

La première, les yeux rayonnants, sauta de joie, rassemblant sa progéniture et son butin, elle prit congé rapidement et disparut. L'autre, qui avait ramené sa couverture sur sa figure ne fit d'abord pas un mouvement ; un sanglot contenu secouait son corps. Bien vite pourtant, avec cette prodigieuse force de volonté que possèdent les femmes aussi bien que les hommes de sa race, elle retrouva son empire sur elle-même, découvrit sa tête et fit ses préparatifs de départ. Quand elle tourna vers nous ses grands yeux noirs voilés de larmes, nous n'y vîmes pas trace de colère, mais un désespoir qui nous perça le cœur. Elle semblait voir déployée devant elle la vie de souffrances qui l'attendait, pauvre créature solitaire et méprisée, mais elle avait d'avance « fait le compte de la

dépense ». C'était poussée par la conscience qu'elle était allée au-devant de cette éventualité, maintenant elle ne reculerait pas ! N'était-il pas presque cruel que nous, qui venions de lui fermer son home, nous commencions à lui demander où elle irait, ce qu'elle comptait faire désormais ? Hélas ! elle n'en savait rien. Son mari l'avait achetée autrefois à une certaine distance et elle n'était plus dès lors retournée à la maison paternelle. Elle avait appris la mort de son père, mais aucune autre nouvelle de sa parenté ; du reste, en eût-elle su davantage et eût-elle pu retrouver quelqu'un des siens, il était bien probable qu'elle n'aurait eu à en attendre que mépris et persécutions. Que pouvait-elle donc faire ? Tout le monde me croira quand je dirai que nos cœurs étaient serrés et que, quelles que pussent être nos circonstances personnelles, nous nous sentions tenus de venir au secours de cette femme. N'avions-nous pas lu tout récemment l'histoire du peu d'huile et de la poignée de farine miraculeusement multipliés ?

Tandis que ma femme prenait soin d'elle et des siens, moi j'allai trouver quelques-uns de mes professants, et je leur exposai le cas. Sans retard, nous nous débarrassâmes de nos vestes et pardessus et nous nous mîmes en devoir de lui construire un

wigwam ; on lui trouva un canot et ses filets furent jetés en un endroit propice pour se remplir de poisson blanc.

Elle était travailleuse et intelligente, désireuse de se tirer d'affaire. Avec notre appui et la sympathie effective de ses compatriotes chrétiens, elle en vint à bout et se montra une fidèle chrétienne.

Dans d'autres cas beaucoup plus compliqués, l'élasticité des liens du mariage avait amené des situations vraiment inextricables ; y toucher risquait de nous entraîner dans des difficultés sans issue ; refuser d'intervenir, c'était encourir le blâme de personnes plus pharisaïques que sages, je le crains. Voici un exemple :

Deux jeunes gens s'étaient mariés depuis un certain nombre d'années et avaient eu trois enfants ; puis le chef de famille était parti comme pagayeur au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Quelque temps écoulé, il avait épousé une seconde femme dans un village très éloigné, s'y était fixé pour ne revenir au sein de son propre clan, avec sa seconde famille, qu'au moment à peu près où j'y arrivais moi-même. Sa première épouse n'entendant plus parler de lui avait de son côté fondé un autre ménage. A la prédication fidèle de l'Évangile, ces deux familles se convertirent ; chacun sentait douloureusement

l'irrégularité de sa situation, mais comment y remédier. Après avoir retourné la chose dans tous les sens et écouté mainte suggestion, je dus y renoncer. Chaque famille vivant heureuse de son côté, je les laissai comme je les avais trouvées. En définitive, c'était le paganisme, non le christianisme, qui était responsable.

A Nelson River, je fus accosté un jour par un homme âgé qui me fit savoir qu'il avait attentivement écouté mes enseignements et qu'il désirait recevoir le baptême. J'en fus réjoui ; mais n'était-il pas polygame ? A ma question, il répondit qu'il possédait en effet quatre femmes. J'eus alors un long entretien avec lui sur ce point et lui fis comprendre que, pour se conformer aux instructions du « Livre », il fallait qu'il en renvoyât trois ; que je ne pourrais le baptiser qu'à ce prix. Il en fut très peiné, soit lui, soit elles n'étaient plus jeunes ; ils avaient vécu ensemble de longues années dans une paix relative ; si maintenant il allait leur dire qu'il fallait se séparer, cela n'irait pas tout seul, il le craignait ; cependant il désirait vivre en chrétien. Le voyant sincère et manifestement travaillé par l'Esprit de Dieu, je l'encourageai à tenter cet effort, lui disant que tout s'arrangerait sûrement mieux

qu'il ne le pensait. Il se rendit alors à sa vaste tente et y rassembla sa nombreuse famille — trois de ses femmes avaient des fils adultes. — Il leur dit qu'il voudrait être chrétien et à quelle condition seulement il pourrait obtenir le baptême. L'émotion fut vive ; les femmes commencèrent à gémir, les fils, qui généralement traitaient leurs mères avec indifférence, déclarèrent avec emphase qu'ils ne souffriraient pas qu'elles fussent renvoyées et ainsi dégradées aux yeux de leur peuple. A ce que j'appris plus tard, le père eut à subir un rude assaut. A la fin l'un d'entre eux dit : « Qui est-ce qui nous cause tout cet ennui ? — Hé ! c'est le missionnaire que nous avons tous entendu qui refuse de baptiser notre père s'il ne répudie pas nos mères. » Et plusieurs s'écrièrent : « Allons trouver le missionnaire ! » et, saisissant leurs armes, ils partirent à ma recherche. Heureusement pour moi je me trouvais hors de ma demeure sur la prairie ; je les vis venir ; leurs mouvements me parurent suspects, j'en devinai la cause et compris de suite la ligne de conduite que je devais suivre. J'appelai un de mes fidèles chrétiens qui se trouvait à proximité et m'avançai au-devant d'eux. Sans paraître m'apercevoir de leurs regards courroucés, je m'adressai à eux comme si nous eus-

sions été de bons amis. Voici à peu près mon discours :

« Mes braves, vous m'avez entendu parler d'après le Grand Livre et vous y avez été attentifs. Vous êtes en train d'y réfléchir. Je souhaite que nous puissions trouver quelque moyen qui vous permette à tous, pères, mères, fils, de quitter l'ancienne mauvaise vie et de vous décider à accepter la nouvelle, à devenir tous ensemble des chrétiens. J'y ai pensé depuis que j'ai eu un petit entretien avec votre père et j'ai un plan que je crois bon. »

Ils étaient tout oreille et quand je mentionnai un plan qui devait aplanir la difficulté, leurs mauvais regards s'adoucirent, car au fond ils ne tenaient pas à me tuer si on pouvait arranger les affaires autrement. Ils étaient anxieux de savoir ce que j'avais à leur proposer, d'autant plus que cela ne serait humiliant pour personne, leur assurai-je. Je leur dis alors combien j'étais réjoui de voir de jeunes hommes prendre le parti de leurs mères comme ils le faisaient tandis que, dans leur pays, le plus grand nombre les traitaient moins bien que leurs chiens. Ma proposition était donc que les fils de chacune des mères formassent un wigwam pour leur compte et y prissent soin d'elles : robustes gaillards et habiles chasseurs, ils ne risquaient

pas d'échouer. Et j'ajoutai : « Que votre père demeure avec celle qui est privée d'enfants, qui n'a ni fils ni filles pour la soutenir. Faites cela et le Grand Esprit sera satisfait, et quand vous serez plus instruits, rien ne vous empêchera de prendre rang vous aussi parmi les chrétiens et de recevoir le baptême. »

Ma suggestion leur sourit et ils me quittèrent apaisés pour s'en entretenir en famille. Cependant je ne réussis pas à la faire exécuter tout de suite ; ce fut mon successeur, l'excellent John Semmens, qui eut cette satisfaction.

*
* *

Ma chère femme et moi-même nous avions adopté quantité d'expédients pour amener nos convertis à mener une vie plus élevée et plus heureuse que celle qu'ils avaient connue auparavant. Les femmes, par exemple, n'avaient jamais eu le souci de tenir propre leur intérieur, leur personne et celle de leurs enfants. Toujours rebutées, méprisées et battues, elles avaient perdu courage et n'avaient aucune ambition de faire quoi que ce soit pour satisfaire leurs seigneurs et maîtres et s'épargner leurs mauvais traitements. En conséquence, lorsqu'elles se convertissaient, elles avaient beaucoup à apprendre dans l'art de tenir leurs simples habitations

décemment et proprement. Bien heureusement que, chez la plupart, il y avait le désir de l'apprendre. Une de nos idées ingénieuses et qui produisit d'excellents résultats, ce fut d'aller à l'occasion dîner avec telles d'entre elles. Voici comment nous procédions. Le dimanche j'annonçais du haut de la chaire que si tout allait bien nous nous proposions, Mme Young et moi, d'aller dîner le lundi dans telle famille, le mardi dans telle autre, le mercredi avec une troisième, et ainsi de suite. La première fois, on n'en crut pas ses oreilles et on m'attendit à l'issue du service pour me demander si vraiment j'avais dit pareille chose. « Certainement, répondis-je. — Mais nous n'avons rien du tout à vous offrir que du poisson. — Ne vous préoccupez pas de cela, nous apporterons la nourriture. Tout ce que nous attendons de vous, c'est que votre demeure soit aussi propre que possible, que vous-mêmes et vos enfants soyez aussi soignés que vous pouvez l'être. » Et les pauvres femmes qui avaient été positivement alarmées à la perspective d'avoir à nous recevoir s'en allaient rassurées et ravies.

Au matin, je partais de chez moi, de suite après le déjeuner et faisais plusieurs visites pastorales ou vaquais à d'autres affaires en calculant mes courses de manière

à me trouver aux environs de midi à la chaumière que j'avais désignée. Ma femme avait son propre attelage qu'on harnachait vers dix heures. Elle chargeait son véhicule de plats, de linge de table, des provisions dont elle pouvait disposer pour constituer un repas substantiel. Un jeune homme de confiance lui servait de conducteur et, en temps utile, elle abordait avec son chargement au lieu du rendez-vous où la famille, tout excitée par l'attente de l'événement annoncé, la recevait avec un joyeux empressement.

La petite hutte et ses habitants avaient bon air ; chaque objet avait été passé en revue ; le parquet (!) avait été gratté et frotté à plaisir.

Comme à cette époque bien peu de personnes possédaient une table, le plancher en tenait lieu. On y étalait la nappe, sur laquelle on disposait en ordre les plats, les couteaux et fourchettes, puis on apprêtait le repas. Si la famille était à l'aise et pouvait offrir du poisson et des pommes de terre, on en faisait cuire, car nous jugions préférable de la laisser contribuer en quelque mesure au repas ; sinon on trouvait tout le nécessaire dans les paniers de ma femme. A mon arrivée, tout était prêt et, après l'échange de bonnes paroles et des salutations avec chacun jusqu'au

gras poupon qui reposait dans son berceau de planches, nous prenions place en style de pique-nique et faisions honneur au menu ; menu très simple, à vrai dire, mais qui constituait, soit pour eux, soit pour nous, un festin ; nous l'assaisonnions d'aimables causeries et passions ainsi une heure très heureuse. Ensuite, on apportait la Bible et les recueils d'hymnes ; nous chantions, nous lisions ; nous nous entretenions ensemble des vérités bénies contenues dans le Saint Livre, puis nous nous agenouillions et, « *par des prières et des supplications avec des actions de grâces* », nous présentions nos requêtes à Dieu et « *sa paix, qui surpasse toute intelligence* », remplissait nos cœurs.

Mme Young présidait au relavage, après quoi elle aidait la maîtresse de maison dans quelque travail pour lequel celle-ci avait réclamé ses conseils ; tantôt une pièce de vêtement à tailler pour elle-même, tantôt une petite robe à ajuster à l'une des fillettes, ou autres choses de cette nature, beaucoup trop délicates et compliquées pour que mon esprit obtus pût les saisir. Pendant ce temps je me hâtais vers d'autres devoirs.

Nous allions ainsi, de maison en maison, autant que les circonstances nous le permettaient. Ceux que nous avions ainsi vi-

sités n'oubliaient jamais ces moments que nous avions passés familièrement réunis ; pour la plupart d'entre eux, ils marquaient un changement durable dans la tenue du ménage et parfois aussi un progrès réel dans la vie religieuse.

Cette coutume que j'avais introduite me servit à illustrer le beau passage sur lequel j'aimais à prêcher : « *Voici, je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui et lui avec moi.* »

J'essayais de décrire le Rédempteur s'approchant de notre cœur et en sollicitant l'entrée ; ne réclamant rien autre qu'une parole d'acquiescement et de bienvenue. De même qu'ils appropriaient leurs petites demeures pour y accueillir leur missionnaire avec sa compagne, de même le Seigneur nous demande d'expulser tout péché et de lui céder toute la place. « Quelques-uns d'entre vous se sont écriés : mais nous ne saurions préparer de repas au missionnaire, nous n'en avons pas les moyens, il n'y aura donc rien à manger. Cependant lui et sa femme ont apporté l'abondance, en sorte qu'il y a eu un bon repas. Il en va de même et mille fois mieux encore quand Jésus entre dans un cœur ; c'est lui qui « dresse la table », puis

il nous invite à nous y asseoir avec lui. Ah ! laissez-Le donc entrer ! »

De tels entretiens, illustrés par la pratique, ont ouvert beaucoup de cœurs à l'Hôte divin.

***

Une certaine année, les demandes de visites furent si nombreuses et si instantes que je ne pus entreprendre mon expédition en canot, à destination de Oxford House Mission, que lorsque l'été touchait à sa fin, mais mes camarades étaient des hommes particulièrement robustes, et nous partîmes pleins d'entrain, escomptant une visite réussie. Nous ne devions pas être désappointés. Je pus prêcher plusieurs fois aux indigènes, baptiser un grand nombre d'enfants, marier quelques jeunes couples et célébrer un service de communion solennel et béni. Le repas sacré est extrêmement apprécié par les Indiens et ils y apportent toujours le plus grand recueillement. La réunion fraternelle fut aussi très bonne et quelques-uns des témoignages rendus par hommes ou femmes présentèrent un grand intérêt.

A cette saison, quand le temps était favorable, nous nous levions généralement aux premières heures de l'aurore, de telle sorte que nous avions souvent démarré à quatre heures. Parfois, notre itinéraire

nous faisait traverser des lacs ravissants ou suivre des rivières majestueuses ; ailleurs, c'étaient des fleuves étroits et paresseux, dénués de beauté ou d'intérêt.

Un matin, nous descendions un cours d'eau dont les rives nous étaient entièrement cachées par le brouillard ; l'air vif nous stimulait ; maniant nos rames avec vigueur et en cadence, nous avancions rapidement. Depuis plusieurs jours, nous n'avions vu trace d'aucun être humain ; aussi ne fûmes-nous pas peu surpris d'entendre tout à coup sur notre droite plusieurs coups de feu qui se succédèrent à de courts intervalles comme un appel. Immédiatement, je virai de bord dans la direction de ce que j'appellerai cette « salve de joie ». C'était cela, en effet, car en approchant, à mesure que les ombres grotesques qui se mouvaient dans le brouillard prenaient forme humaine, nous pouvions distinguer une troupe de natifs des plus réjouis. Ils venaient d'une centaine de kilomètres dans l'intérieur et se tenaient aux aguets depuis plusieurs jours. Ils avaient campé sur une sorte de promontoire, comptant nous arrêter au passage. A ce moment-là, il était tout à fait impossible qu'ils pussent nous voir, mais le bruit régulier de nos rames nous avait trahis à leurs oreilles exercées, malgré la

distance relativement considérable. Ils étaient abondamment pourvus de gibier et nous offrirent une large hospitalité. Je célébrai un culte, bénis un mariage, baptisai plusieurs enfants ; bref, ce furent d'heureux moments, mais nous ne pouvions les prolonger, car la saison de la navigation approchait de son terme et nous tenions à éviter d'être pris dans les glaces et obligés de marcher, qui sait combien de kilomètres, en charriant sur notre dos literie, provisions, chaudrons, haches et le reste.

Tout marcha à souhait durant la première partie du trajet de retour ; nous entrions dans le Lac Harry de bonne heure dans l'après-midi, lorsque de nouvelles détonations se firent entendre. Que faire ? La voix de la froide prudence disait : « Poursuivez votre course sans vous soucier de cet appel ; la saison est plus avancée qu'en d'autres années, il y a déjà eu des tempêtes et la glace a commencé à se former sur le lac. » Nous redoutions aussi un vent violent qui viendrait transformer en vagues écumantes et menaçantes sa surface maintenant unie comme celle d'un étang et des plus engageantes. Le charme du mouvement ne se goûte nulle part comme dans un canot indien lorsque l'onde est calme et le soleil lumineux. A

ce moment, le spectacle que nous avions sous les yeux était merveilleusement beau. Cependant, nos meilleures natures nous criaient : « Arrêtez ! Peut-être ces Indiens sont-ils en détresse ; ils peuvent avoir des motifs sérieux pour interrompre votre course ; peut-être pourrez-vous leur faire quelque bien..... » Nous pointâmes sur le rivage et fûmes bientôt au pied du rocher sur lequel ils se tenaient. C'étaient cinq chasseurs. Sans sortir de l'embarcation, je leur demandai pourquoi ils nous avaient appelés. Leur réponse, je l'avais entendue plus d'une fois : ils avaient faim, ils avaient besoin de secours. Apprenant qu'il ne s'était écoulé que peu de jours depuis leur départ du Fort où ils s'étaient sûrement munis de pitance, je ne m'expliquais pas leur disette. Mais voici ce qui était arrivé. Ils avaient eu l'imprudence, quelques nuits auparavant, de laisser sur un rocher le sac de toile dans lequel ils transportaient leur poudre et, pendant leur sommeil, la pluie l'avait mise hors d'usage. Je m'enquis alors de ce qui nous restait de nourriture. On me dit qu'il y avait juste pour un repas à nous trois.

Ces hommes étaient païens. Je les avais rencontrés précédemment et leur avais parlé du Sauveur, mais tout ce que j'avais obtenu d'eux, c'était le haussement d'épau-

les caractéristique de leur race avec ces mots : « Comme nos pères ont vécu, ainsi voulons-nous vivre ! »

Notre dîner était le dernier morceau d'un ours que nous avions tué quelques jours auparavant. Pendant qu'il cuisait, la tempête redoutée s'approcha et, avant la fin du repas, le lac présentait un aspect tout différent de celui qu'il avait eu tout à l'heure. Sans arrêt, nous eussions pu aisément atteindre l'autre rive ; maintenant c'eût été folie que de le tenter. Nous n'avions pas autre chose à faire qu'à hisser notre canot sur la berge et à attendre, avec autant de sérénité que possible, que le temps changeât de nouveau. Ce jour-là et tout le suivant, il fut épouvantable ; le troisième jour seulement le vent se calma un peu. Ce qui rendait notre situation critique, c'était la rareté ou, pour mieux dire, l'absence de vivres. Cette partie de la contrée était des moins propices à la chasse : les canards et les oies avaient déjà pris leur vol vers le sud, les castors et les rats musqués étaient blottis dans leurs terriers ; nous ne parvenions pas à trouver quoi que ce fût. Dans telles de nos expéditions antérieures, nous nous étions munis d'un attirail de pêche, cette fois nous en étions dépourvus. Heureusement nous avions un reste de sucre et de thé. Il

fallut vivre sans déjeuner, ni dîner, ni souper. Avant de nous coucher, le soir, il s'agissait de serrer ferme nos ceintures sans quoi les morsures de la faim ne nous eussent pas laissé fermer l'œil ; je trouvai qu'il m'était utile de glisser encore dans ma ceinture, sur mon estomac creux, ma serviette de toilette dont je faisais un rouleau très serré. Près de trois jours sans nourriture, c'est un régime pénible, même dans la vie missionnaire.

Cependant, malgré l'exiguité de l'auditoire, nous eûmes plusieurs services religieux. Nous fîmes là l'expérience qu'il n'est pas du tout favorable à la piété d'essayer d'adorer avec un estomac vide et dès lors je me sens en grande sympathie avec ceux qui ont à cœur de nourrir les pauvres avant de leur faire entendre des prédications.

Le troisième jour, un des étrangers trouva sur le rivage l'omoplate desséchée d'un ours. Avec son couteau, il en tailla une sorte de harpon ; avec les courroies de ses mocassins et de ceux de ces compagnons, il fit une ligne ; un morceau de flanelle rouge servit d'appât, une petite pierre faisait plonger cet engin primitif. Debout sur un rocher, le pêcheur jetait le harpon aussi loin que possible, puis le ramenait à lui rapidement. Chose incroya-

ble, il réussit ! Avant peu nous vîmes apparaître un brochet de six à huit livres. On peut croire qu'il ne fallut pas longtemps pour l'écailler, le nettoyer, et le mettre au pot. Sitôt qu'il fut cuit, on en posa le tiers environ sur mon assiette d'étain en disant : « Missionnaire, mange maintenant. — Ah ! non, fis-je, en regardant autour de moi ces hommes affamés, ce n'est pas cela ! » Et remettant mon tiers sur le plat avec le reste, je tirai mon couteau de chasse, comptai les convives et fis huit parts du tout, puis je me servis comme tous les autres. C'était là un procédé d'une justice bien élémentaire, cependant pour ces cinq hommes ce fut une prédication qui devait les amener au Sauveur. Dès qu'ils eurent mangé, ils allumèrent leurs pipes et se mirent à causer entre eux. Autant que nous pûmes les comprendre, voici ce qu'ils disaient : « Il nous faut écouter le missionnaire des deux oreilles. Il est ici privé de nourriture, souffrant de la faim parce qu'il s'est arrêté dans sa route pour partager avec nous son dernier repas. Nous attrapons un poisson et, quand nous lui en offrons un gros morceau, il le refuse pour que nous en ayons chacun une part égale. Il a à cœur de nous faire du bien et il tient à ce que nous écoutions ce qu'il a à nous dire. Il ne nous a pas grondés une

fois de ce que nous l'avons retenu ici ; sans nous il avait le temps de traverser le lac avant la tempête et comme le reste de son trajet est sur la rivière et à la descente, il pouvait rentrer chez lui. Il s'est montré notre ami, écoutons donc ce qu'il a à nous dire. »

Mais je ne prêtai que peu d'attention à ces discours, la tempête diminuait graduellement, si bien qu'au bout de peu d'heures nous pouvions nous rembarquer et reprendre le soir même notre voyage. Le lendemain nous atteignions le village missionnaire de Rossville et faisions notre dernier portage (transport de bateau) aux chutes de Sea River près de Norway House. En voyant le poisson et les quartiers de venaison suspendus à des perches aux abords des huttes, mes patients compagnons s'exclamèrent : « Ah ! nous aimerions bien rire à la vue de ces provisions, mais nous sommes pourtant trop « dégarnis » pour le faire ! »

Le dernier mille fut ramé aussi rapidement que tous les autres et notre courage nous soutint jusqu'à la maison, mais là une étrange faiblesse m'envahit et la seule salutation que je pus faire à mes bien-aimés fut celle-ci ; « Bien chers, nous mourons de faim ; de grâce, donnez-nous quelque chose à manger, » et je m'affaissai

épuisé. Toutefois les tendres soins de la meilleure et de la plus courageuse des femmes me remirent, et bientôt je fus prêt à repartir pour une nouvelle tournée.

Les longs mois d'hiver s'écoulèrent et l'été fut là de nouveau si bienvenu, car sous ces latitudes la transition est très rapide, le printemps n'existe pour ainsi dire pas. Sitôt la glace disparue, les Indiens arrivèrent en canot, comme à leur ordinaire, des diverses contrées où ils avaient traqué les fauves. Comme de coutume, la maison missionnaire reçut de nombreux visiteurs. Parmi ceux qui nous firent cet honneur, se trouvaient cinq robustes gaillards dont l'un s'écria en me saluant : « Je pense que tu n'as pas oublié le poisson ? en tout cas, nous nous en souvenons, et nous sommes venus pour avoir un entretien avec toi. — Quel poisson ? Nous en mangeons quatre-vingt-dix fois par mois, bouilli, cuit au four, salé, séché, bon, mauvais et médiocre. J'en ai tant vu que je ne saurais penser à aucun en particulier. » Alors ils me rappelèrent le séjour que j'avais dû faire malgré moi au bord du lac Harry pour leur porter secours quand ils n'avaient pas su tenir leur poudre au sec et l'histoire du brochet que je viens de conter. Il m'arrivait tant d'étranges aventures que celle-là s'était un

peu effacée déjà, cependant elle me revint vite. « Nous n'avons jamais oublié ta conduite et tout le long des mois d'hiver nous en avons causé ensemble et aussi des enseignements que tu lisais pour nous de ton Grand Livre. Jusqu'alors nous étions déterminés à ne pas devenir chrétiens, à mourir comme sont morts nos pères, mais maintenant nous avons changé d'idée et nous désirons que tu nous instruises mieux dans cette nouvelle voie qui est bonne. » Leur décision était arrêtée ; ils s'étaient tournés vers Christ. Cinq nouvelles familles vinrent donc s'établir dans le village chrétien. Leur vie et leurs conversations témoignent qu'il s'est produit en elles un changement profond et durable. Ces conversions nous réjouirent naturellement beaucoup ; elles furent pour moi un encouragement à annoncer le salut *« en temps et hors de temps »*.

CHAPITRE XVII

Nouvelles Relations. La « Bienvenue ». — Grandeur d'âme d'un Indigène converti.

Un jour, je reçus une députation d'une peuplade de Peaux-Rouges avec laquelle je n'avais eu jusqu'alors aucun rapport. Elle vivait à l'ouest du Winnipeg en un lieu nommé Jack Head. Préoccupés, inquiets, au sujet de leurs possessions, sachant que des traités avaient été passés avec d'autres tribus, voyant des arpenteurs et autres blancs circuler dans la contrée, ils avaient tenu plusieurs conseils et pris la décision d'envoyer dans le pays des Cree, auprès du missionnaire, pour le prier de venir les trouver et leur donner ses conseils afin qu'ils pussent, eux aussi, conclure un traité avec le gouvernement de la Reine Victoria.

Cette démarche me fit grand plaisir. Elle m'offrait une splendide occasion d'annoncer l'Evangile à une partie de ce peuple

qui n'en avait point encore entendu parler. Je partis donc, par une belle matinée d'hiver, au lever du soleil, avec une couple d'hommes de confiance en deux traîneaux. A Pigeon-Point, qui se trouvait sur notre chemin, nous creusâmes un trou dans la neige et fîmes flamber quelques jeunes saules desséchés, pour faire cuire notre déjeuner. De ce point, nous devions tirer droit au sud-ouest en travers du lac. La journée, quoique froide, était favorable, le ciel clair, la glace unie ; nos attelages étant de choix nous marchions grand train. De bonne heure dans l'après-midi, nous atteignîmes une chaîne de petites îles au milieu du lac. Sur le rivage de l'une d'elles, nous ramassâmes du bois sec et, mettant le sol à nu comme le matin, nous eûmes vite fait un joli feu et préparé, avec de la neige, un bon chaudron de thé. Avec un peu de pemmican et du biscuit de mer, cela nous fit un dîner exquis. De notre îlot, nous pouvions apercevoir la rive occidentale, à quarante-cinq kilomètres environ de distance, et, après cette halte réconfortante, nous nous y dirigeâmes, avec un nouveau courage. Lorsque nous n'en fûmes plus qu'à une faible distance, des détonations nous firent comprendre qu'on nous avait aperçus ; on nous souhaitait ainsi la bienvenue. Nos coursiers s'en réjouirent autant

que nous et prirent de suite le galop. Leur journée de cent kilomètres touchait à son terme, ils s'en doutaient. Tôt après, en effet, nous arrivions à Jack Head et au milieu de ses habitants, tout emplumés et peinturlurés, qui me firent l'accueil le plus extraordinaire.

En d'autres lieux où j'avais été le premier missionnaire à visiter une tribu, je m'étais vu entouré de deux ou trois cents personnes : hommes, femmes, enfants, dont chacun s'efforçait d'être le premier à m'embrasser. Ici, rien de pareil. La nuit tombait, il restait cependant assez de clarté pour discerner, tout le long de l'étroit passage qui devait nous conduire avec nos traîneaux au cœur de la forêt, une rangée d'hommes armés de fusils.

Lorsque nous ne fûmes plus qu'à une centaine de mètres d'eux, les premiers commencèrent à faire feu. Ce « feu de joie » continua jusqu'à ce que nous eussions franchi leurs rangs. Nous étions assourdis et mes nerfs étaient soumis à une rude épreuve, car ces braves chargeaient et déchargeaient leurs armes avec une grande rapidité ; les plus jeunes s'amusaient royalement à faire partir de fortes doses de poudre aussi près que possible de la tête de leurs visiteurs. Mon bonnet de fourrure en sentait fortement le roussi. Ce fut

heureusement le seul dommage que j'eus à souffrir.

Pour nous faire honneur, ils déballèrent tous les mots d'anglais ou de français qu'ils avaient eu l'occasion d'apprendre. Quelques-uns étaient ridiculement déplacés. J'eus besoin de tout mon sang-froid pour ne pas éclater de rire lorsqu'un chef grave et digne, désirant s'enquérir poliment de l'état de ma santé, me demanda en bon anglais : « Votre mère sait-elle que vous êtes sorti ? » Je sus plus tard qu'un trafiquant farceur lui avait recommandé cette expression comme très convenable à employer avec des étrangers de marque.

Les salutations échangées, il fallut dételer et panser nos coursiers, puis suspendre harnais et traîneaux hors de l'atteinte des chiens-loups qui rôdaient en grand nombre autour de nous. Pour peu qu'on leur en eût laissé le moyen, ils auraient eu tôt fait de dévorer les liens des traîneaux, qui étaient en peau de daim et en cuir brut, et d'absorber entièrement les harnais, à l'exception peut-être des boucles. J'attendis que nos propres chiens eussent eu l'occasion d'administrer quelques bonnes rossées aux plus impudentes de ces brutes et qu'il y eût quelque perspective de paix à l'horizon. Sentant que j'avais ainsi vaqué à mes devoirs extérieurs

et que mes hôtes avaient eu le loisir nécessaire pour s'installer en conseil, je me présentai avec mon escorte à la porte de l'édifice qui servait de préfecture et l'on nous y introduisit avec déférence.

C'était une construction rectangulaire en troncs, bien supérieure à ce que j'aurais attendu. Elle n'était pas divisée ; un beau « feu de conseil » l'éclairait, comme du reste un certain nombre de lampes à huile de poisson suspendues aux murs. Les chefs siégeaient à la place d'honneur ; leurs « chaises curules » consistaient en paillassons de jonc curieusement tressés par les femmes. D'imposants paquets de plumes surmontant un costume très pittoresque, leur servaient de coiffure ; quelques-uns d'entre eux avaient adopté le pantalon de la civilisation, les autres portaient les étroites guêtres de fabrication indigène.

Des deux côtés des chefs et se déployant en cercle autour de la pièce, je vis les anciens, les guerriers et les chasseurs placés selon leur rang ; derrière ceux-ci les jeunes hommes et les garçons. A mon entrée, tous étaient assis par terre en silence. Les chefs avaient très bonne tournure, avec cette expression indéfinissable de noble fierté que l'on remarque si rarement aujourd'hui chez cette race intéressante. Les femmes et les jeunes filles se trouvaient là

aussi massées, par endroits même très serrées, derrière le sexe fort. Autant celui-ci était bien, parfois même brillamment attifé, autant elles étaient misérablement vêtues et d'apparence chétive.

La maison était remplie, à l'exception d'un étroit espace réservé aux visiteurs à la droite du chef principal : on nous y escorta avec force cérémonies. Pour moi, on s'était procuré une petite caisse qu'on avait recouverte d'une fourrure car l'on avait appris, à ce qu'on me dit plus tard, que les blancs ne peuvent pas s'asseoir confortablement sur le sol. Je m'y assis donc, tout proche du chef, mes hommes se plaçant à mon côté. Durant le profond silence qui dura plusieurs minutes après notre entrée, j'eus une bonne occasion d'étudier et de saisir la situation. Je fis monter vers Dieu en secret une fervente prière pour qu'il m'accordât la sagesse dont je sentais profondément le besoin pour annoncer là son Evangile, de telle manière qu'il fût compris et accepté par cette tribu.

Je me levai ensuite et m'adressai au chef : « Je suis venu, à ta prière, d'au delà du grand lac pour te visiter et rencontrer ton clan autour du feu de son conseil. Je discuterai avec vous ce qui concerne le traité, je vous aiderai de tout mon pou-

voir auprès du gouvernement. Je vous ferai aussi connaître la religion dont je suis le ministre, je vous prêcherai la Parole du Grand Livre et puis vous me déclarerez

CONSEIL D'INDIENS

quelles sont vos intentions, quant à cette religion et quant à votre vieux paganisme. J'aimerais aussi savoir combien d'enfants vous comptez au milieu de vous et si vous désirez pour eux la fondation d'une école.

Ce sont là les raisons pour lesquelles je suis venu. »

Quand je me fus rassis, on alluma gravement le calumet — la pipe — de paix et, après que le chef en eut tiré une ou deux bouffées, il me la passa. Comme je n'ai pas encore acquis l'art de fumer, quand ce cas, qui pourrait être embarrassant, se présente, je saisis adroitement par le milieu le tuyau qui mesure plus d'un mètre, de façon que, lorsque ma main touche ma bouche, l'extrémité de l'engin se trouve derrière ma tête à portée d'un de mes obligeants compagnons qui veut bien se charger de ma besogne, ainsi que nous en sommes convenus à l'avance.

Cette partie du protocole exécutée, le chef commença son discours de bienvenue. Il dit quantité de choses aimables à mon adresse, puis m'exposa leur anxiété quant à leur avenir et à celui de leurs enfants. Le canot de feu — vapeur — sillonnait furieusement leurs eaux, ruinant leurs pêcheries ; les chasseurs blancs, avec leurs fusils perfectionnés et leurs pièges en métal, détruisaient rapidement tout gibier; l'arpenteur plaçait ses rangées de piquets dans le sol et les *faces pâles*, plus nombreuses que les moustiques, envahissaient les prairies. Leurs cœurs à eux ne respi-

raient que paix, néanmoins ils ne pouvaient s'empêcher de penser qu'on aurait dû négocier un traité avec eux avant l'arrivé du canot de feu et de l'arpenteur. Ils ne sauraient eux-mêmes se présenter devant l'homme de la reine — le gouverneur. Ils avaient entendu parler de l'amour du missionnaire pour leur race ; aussi avaient-ils envoyé vers lui pour le prier de traverser le lac et leurs cœurs étaient pleins de joie à sa vue. De leur droite, ils avaient déchargé leurs armes à feu ce qui signifiait : *Sois le bienvenu*, tandis que de leur gauche ils avaient tendu le calumet de paix ce qui encore signifiait, et du cœur : *Sois le bienvenu*. Leurs yeux se réjouissaient en se posant sur ma personne et leurs oreilles s'ouvraient pour entendre ce que j'avais à leur dire. — Que pensais-je que l'homme de la reine voudrait faire en leur faveur.

Quand il se fut rassis, je me levai de nouveau et dis : « Avant que je puisse parler du traité, de votre avenir dans cette vie et de celui de vos enfants, je dois vous entretenir d'un sujet plus important ». Ceci parut les étonner et ils se demandèrent : « Qu'est-ce qui peut être plus important que le traité ?

— Oui, repris-je, il est quelque chose de plus important ; j'ai à vous parler de quel-

qu'un de plus grand que la reine ou que son envoyé le gouverneur, de notre grand Dieu que la reine, aussi bien que nous tous, nous devons servir et aimer si nous voulons être heureux. Le Grand Esprit, notre bon Père qui est dans le ciel, désire conclure un traité avec nous ; si nous sommes disposés à nous y prêter, à accepter ses conditions, ce sera le meilleur des traités que nous puissions faire, car il nous assurera le bonheur pour cette vie et pour celle qui doit suivre. »

De bruyantes approbations m'encouragèrent ; ainsi je leur prêchai, me servant de mon précieux interprète si fidèle et si capable, aussi versé dans leur langue que dans la sienne propre. L'idée qu'ils se faisaient de notre culte était naturellement bizarre ; toutefois, pour des Peaux-Rouges couverts de peinture et de plumes, et des Salteaux par-dessus le marché, ils se comportèrent remarquablement bien. Si leur fumerie accompagna tout mon discours, elle s'arrêta pendant le chant et la prière.

Hommes, femmes, enfants, tous fumaient et il semblait qu'ils ne pussent s'occuper d'autre chose. Je n'ai jamais vu leurs pareils ; même les bébés à la mamelle faisaient usage de la pipe ! Avant d'avoir terminé, j'étais suffoqué par la fumée, le nuage produit par leurs détestables her-

bages nous enserrait, pour ainsi dire, nous aveuglait, nous étouffait. Quand j'eus parlé de mon mieux du Dieu d'amour, du moyen de salut et des bénédictions qui découlent de ce salut, je leur fis chanter l'hymne du Jubilé « Blow ye the trumpet, blow ! » — Sonnez, sonnez de la trompette ! — qui a été traduit en salteau. Je le récitais verset par verset et les leur faisais chanter à mesure. Quelques-uns suivaient très bien, d'autres, en s'appliquant à répéter les paroles, substituaient à l'air de Lennore que j'avais choisi une de leurs mélopées locales. L'effet était surprenant.

Ce service achevé, nous avions grand' faim, il était temps de faire notre thé et de souper. Eux-mêmes soupèrent de thé, de poisson et de tabac. Ensuite les discours officiels reprirent de plus belle. Ce fut naturellement le chef suprême qui en ouvrit la série. Son allocution fut très élogieuse pour ma personne. Il avait scruté l'horizon toute la journée, dit-il, cherchant à m'apercevoir sur le grand lac, lors même que plusieurs lunes se fussent écoulées depuis que j'avais promis de venir pendant le courant de celle-ci, si cela m'était possible. Le fait que j'étais arrivé précisément au moment indiqué, montrait que j'étais un homme de parole, un homme sur lequel on pouvait compter. « Nous sentons, dit-il

aussi, que nous, Indiens, nous ne sommes que des enfants en présence des blancs. De grands changements s'accomplissent. Le buffle et le daim, si abondants naguère, disparaissent rapidement. Nos pères nous ont déclaré, il y a longtemps, que le buffle est un cadeau spécial du Grand Esprit à notre race et que, lorsqu'il disparaîtrait, c'en serait fait d'elle aussi. Mais dans tes paroles, tu as dit du Grand Esprit des choses bien bonnes et nous en sommes très reconnaissants. Nous serions heureux que tu pusses vivre parmi nous et nous parler encore ainsi. »

Plusieurs d'entre eux développèrent successivement ce thème. Relativement au traité, je leur fis part de ce que je savais et les assurai qu'ils n'avaient pas à avoir peur, que le gouvernement se montrerait loyal et leur ferait des propositions honorables. On fuma un peu plus ; on prépara et absorba des chaudrons de thé supplémentaires, puis on m'informa que, en témoignage de reconnaissance pour ma venue et mes paroles rassurantes, on désirait m'honorer de la « Bienvenue » par excellence... cérémonie qui ne se célébrait qu'à de longs intervalles et seulement quand la tribu recevait de très bonnes nouvelles.

La pièce fut rapidement aménagée dans ce but ; la foule qui en occupait le centre

fut refoulée, au grand détriment de la gent féminine dont une bonne partie fut rudement expulsée pour faire place à ces tyrans. Quelques tambours furent apportés et vingt ou trente jeunes hommes, parmi les plus agiles, vêtus ou plutôt dévêtus, selon leur mode pittoresque, s'assirent étroitement serrés autour des joueurs de tambours. La première partie de cette cérémonie était censément une sorte de concert mi-partie musicale et mimique. Décrire ces roulements monotones et ces chants aigus qu'ils appelaient des paroles de bienvenue dépasse mes capacités. A tel passage du chant, dix ou vingt de ces jeunes hommes se dressaient d'un même mouvement et, sans que leurs pieds remuassent, ils se livraient à des contorsions très violentes, mais ondulantes et gracieuses et dans un tel accord, soit entre eux, soit avec l'accompagnement, que j'étais fasciné par l'étrange beauté de cette scène. Tout d'un coup, le programme changea, et ils se mirent à glisser en des mouvements sinueux et enchevêtrés quoique simples, toujours exactement en mesure avec les chants et les tambours.

Non contents de me faire jouir de la « bienvenue » de leur propre tribu, ils tinrent à me donner celle des Sioux, beaucoup plus excitante, puis celle des sau-

vages Cree du Saskatchewan. Une partie de la nuit s'écoula ainsi, jusqu'à ce que l'avis fût donné que la ration de tabac consacrée à la fête était épuisée ; car, pendant que ces scènes se déroulaient, les acteurs seuls avaient quitté leurs pipes. Cet avis fut comme un signal qui arrêta net la représentation. Telle est leur coutume. On fit un peu plus de thé, que les chefs avalèrent, on serra la main du missionnaire, puis le peuple s'en fut gagner ses wigwams, tandis que l'aristocratie m'offrait en guise de souper un magnifique poisson qu'ils nomment « yeux d'or » que les jeunes gens capturent dans les rapides artificiels d'un de leurs beaux cours d'eau. Je l'appréciai vivement. Après quoi, l'un des hommes de ma « suite » déploya mon lit de camp, c'est-à-dire ma toison de buffle par terre, auprès du « feu du conseil ». Une fois enveloppé dans ma couverture et étendu, je m'endormis profondément car j'étais bien las. L'aube pourtant nous trouva debout et faisant cuire notre déjeuner, encore au « feu du conseil ». Tandis que nous le dégustions, un bon nombre de natifs nous entourèrent pour nous voir encore avant notre départ. Ils assistèrent à notre culte ; je les pressai affectueusement de renoncer au paganisme pour de-

JEUNE INDIEN AVEC SON BATEAU
EN BAS D'UN ESCALIER D'EAU

venir chrétiens, leur disant que, puisqu'ils allaient entrer dans une voie nouvelle au

point de vue de leur existence terrestre, l'occasion était bonne pour adopter la religion du Grand Livre. Après le chant d'un cantique, ils s'agenouillèrent avec nous devant le trône de grâce. Leur attitude sérieuse et pleine de respect me fit plaisir. Quand nous nous relevâmes, un jeune homme prit la parole au nom des jeunes; ils étaient heureux que je fusse venu, disait-il, et il espérait qu'ils me reverraient. Leur esprit était obscur, ne reviendrais-je pas y porter la lumière? Je les encourageai à chercher en effet la vraie lumière et promis de revenir.

Notre retour par la même voie devait être très différent de l'aller. La neige se mit de la partie et ce ne fut qu'au prix de grands efforts que nous atteignîmes le rivage où nous devions aborder. Grâce à Dieu, nous étions sains et saufs. Ici encore Jack devait nous être d'un grand secours.

Pendant plusieurs jours je ne pus penser à autre chose qu'aux étranges péripéties de cette rencontre. Au cours des années suivantes, on put constater qu'il s'était fait là une œuvre sérieuse et fructueuse.

***

Puisque j'ai mentionné les traités et l'agitation que leurs nouvelles relations

avec le gouvernement faisait naître dans l'esprit des indigènes, je veux relater ici un beau trait de caractère de l'un d'entre eux auquel ses compatriotes désiraient confier l'honneur de les représenter.

Au moment où le gouvernement du Canada prit possession des territoires si longtemps détenus par la Compagnie de la Baie d'Hudson, il entra en négociations avec chacune des tribus indigènes. On nous fit savoir, à la mission de Rossville, que le gouvernement désirait que nos Indiens choisissent parmi eux un chef qui agirait en leur nom et avec lequel il pût conférer si, par suite, des difficultés surgissaient. Ce devait être un homme sage, d'un jugement sûr et digne de toute confiance. Grande effervescence à la pensée de ce nouvel état de choses ; nombreux *conseils* et plus nombreux discours ! grande curiosité aussi au sujet des bénéfices qu'on retirerait de cette tractation et la somme qui serait attribuée à chacun. Si une grande incertitude régnait encore sur beaucoup de points, on savait cependant que celui qui serait choisi comme délégué devait être particulièrement favorisé, qu'il recevrait plus d'argent et plus de présents que les simples mortels, et tout d'abord une médaille d'argent portant l'image de la « Grande Mère » — la reine — et qu'il

serait honoré de l'amitié personnelle du gouverneur et autres avantages précieux au cœur de tout... Indien.

Après nombre de délibérations, la tribu arriva à la conclusion presque unanime que c'était le Grand Tom qui devait être leur chef dans cette circonstance. Dans une assemblée solennelle on lui offrit cette charge.

Au lieu de saisir cette proposition avec empressement, comme cela eût été naturel, il s'en montra très ému, et lorsqu'il se leva pour y répondre, pour notifier son acceptation et ses remerciements, comme l'on s'y attendait, on fut très surpris de l'entendre déclarer qu'il ne pouvait répondre séance tenante et demandait au conseil de lui accorder un jour de réflexion ; ce qui fut fait. Le conseil s'ajourna au lendemain matin. J'avais naturellement pris grand intérêt à la chose et assisté à plusieurs des assemblées. Ce jour-là, je ne manquai pas au rendez-vous. Une foule curieuse remplissait la maison. La séance fut ouverte en due forme, puis le héros du jour se leva pour faire connaître le résultat de ses réflexions. Il parla avec calme et lenteur au début, puis s'anima peu à peu. Voici en substance ce qu'il dit :

« Autrefois, lorsque les missionnaires sont arrivés dans notre pays, j'ai refusé de

les entendre, mais ensuite beaucoup d'entre nous ont commencé à comprendre que nous étions dans l'obscurité et que ce qu'on cherchait à nous enseigner était pour notre bien ; nous avons donc accepté ces enseignements et ils nous ont fait grand bien en effet. Lorsque j'ai senti dans mon cœur que j'étais un enfant de Dieu et que j'ai une âme qui vivra toujours, j'ai pensé que désormais ma vie aurait un but : travailler à mon salut. Peu à peu, m'étant marié, j'eus une famille qui grandit autour de moi, ce fut un autre grand but à ma vie que de la conduire vers le ciel et de travailler à son bien-être ici-bas. Plus tard encore, mon missionnaire me chargea de la direction d'une classe biblique où nous nous entretenons ensemble de nos âmes et de l'amour de Dieu pour nous et faisons notre possible pour nous entr'aider dans notre voyage vers le meilleur pays. Ce devoir est important; c'est un troisième but à ma vie. Le salut de ma propre âme, le salut de ma famille, l'aide que je puis donner aux membres de ma classe pour qu'ils se montrent fidèles envers celui qui est mort pour nous, telles sont donc les choses qui remplissent mon cœur. Je vous suis reconnaissant de la confiance que vous me témoignez en m'appelant à être votre chef ; c'est un grand honneur, mais j'entrevois que celui

qui remplira ces fonctions aura de lourdes responsabilités et qu'il devra s'occuper de beaucoup de choses étrangères à celles auxquelles j'ai mis mon cœur. Il vous faut élire quelqu'un d'autre, car je ne saurais laisser quoi que ce soit s'interposer entre moi et les devoirs dont j'ai parlé. Je vous remercie, frères, et je vous aime tous. »

Cette allocution fit tressaillir mon cœur de missionnaire, et je me posai intérieurement cette question : Combien d'hommes blancs placés dans la même situation auraient-ils eu la mesure de tact spirituel et de renoncement à eux-mêmes nécessaire pour agir comme ce Peau-Rouge ?

Son refus ne lui nuisit aucunement dans l'esprit de ses compatriotes qui surent apprécier son attitude chrétienne. David Rundle fut nommé à sa place ; il trouva toujours en Tom un appui et un conseiller judicieux.

CHAPITRE XVIII

Départ de Norway-House. — Mort de ma petite Nelly. — Reprise de contact avec la vie civilisée. — Activité à Berens-River. — Départ définitif.

Cependant, un grand changement se préparait pour moi. A la suite de longues correspondances, il fut décidé que je fonderais une nouvelle branche de notre mission, parmi les Salteaux qui vivent dispersés en de nombreux petits clans, sur la côte orientale du grand lac de Berens River et dans l'intérieur des terres et dont la pauvreté et la dégradation sont extrêmes. Quelques-uns d'entre eux, ayant été en contact avec des indigènes convertis de contrées avoisinantes, cherchaient comme à tâtons la grande lumière et essayaient de s'élever dans l'échelle sociale.

Deux nouveaux missionnaires furent

désignés pour Norway House et Oxford House et moi-même pour Berens River.

Comme il était désirable que je restasse à Norway House jusqu'à l'arrivée de mon successeur, que d'autre part il se présentait une occasion pour le voyage de ma femme et de nos enfants jusqu'à la Rivière Rouge et qu'il était douteux que de longtemps il s'en présentât une autre, nous résolûmes d'en profiter, si pénible que nous fût la séparation et si insuffisante et incorfortable que fût l'embarcation qui devait les transporter.

J'embarquai donc Mme Young et nos trois chéries Eddie, Lilian et Nelly et les accompagnai avec Sandy Harte, notre garçon d'adoption, natif de Nelson River, jusqu'à l'ancienne station de Norway House — environ une trentaine de kilomètres de notre demeure — et là nous nous dîmes adieu. Toutes quatre étaient bien portantes et dans les meilleures disposition lorsque la voile fut hissée et que nous les vîmes s'éloigner glissant sous la brise favorable. Hélas ! je ne devais plus revoir ma petite Nelly ! Durant ce voyage, l'ardeur du soleil fut terrible, or le bateau était découvert, sans pont, cela va sans dire, sans cabine ni tente ; l'enfant tomba malade et mourut.

Je ne m'appesantirai pas sur ce doulou-

reux événement auquel j'ai fait allusion dans un précédent chapitre. Peu de personnes d'ailleurs seraient à même de comprendre ce que dut souffrir la pauvre mère, alors que, malade elle-même, elle vit cette superbe enfant en proie à la fièvre, languir et s'éteindre dans des circonstances si pénibles. Dieu sait tout ce qui en est. J'ai dit ailleurs que la sympathie du vénérable archi-diacre Cowley, qu'elle trouva à son arrivée, fut pour elle d'un grand prix.

Moi-même, je demeurai à mon poste jusqu'à l'arrivée de mes deux nouveaux collègues. Ce ne fut qu'après avoir passé un dimanche avec eux et avoir vu le frère Ruttan et sa vaillante compagne se mettre à l'œuvre de tout leur cœur, au milieu des chrétiens auxquels je m'étais fortement attaché, que je me mis en route à mon tour.

Sandy Harte m'accompagna jusqu'à mon premier bivouac et y passa la nuit avec moi. Nous lûmes la Bible, chantâmes un cantique et priâmes ensemble avant de nous étendre côte à côte pour chercher le repos. Nous avions tant à nous dire que bien des heures s'écoulèrent avant que nous pussions dormir. De bon matin cependant nous étions debout, éveillés au cri de : « Bon vent ! pas de

temps à perdre ! » et je fus très surpris de me voir entouré d'une foule de natifs qui, durant la nuit, étaient venus en canots rejoindre leur missionnaire et lui serrer une dernière fois la main en lui disant un long adieu.

Après un rapide déjeuner nous nous réunîmes sur le rivage pour la prière et pour chanter un de leurs cantiques favoris qui rappelle celui-ci :

« Pour nous la vie est un voyage :
Nous marchons au séjour divin ;
Déjà nous voyons le rivage,
Notre épreuve touche à sa fin.

Plus de larmes ni de tristesse
Dans ce séjour des bienheureux ;
Le bonheur resplendit sans cesse
Dans le beau royaume des cieux.

.....

Et si parfois l'épreuve amère
Accable nos cœurs abattus,
Pensons à la nouvelle terre,
Pensons à l'amour de Jésus.

Amis, à la terre nouvelle
Voulez-vous venir avec nous.
Hâtez-vous, Jésus vous appelle ;
Oh ! venez, pourquoi tardez-vous. »

Vient ensuite la doxologie :

« Gloire soit au Saint-Esprit ! » etc.

Je trouvai dur de me séparer d'eux.

Plusieurs étaient en larmes qui n'avaient pas pleuré souvent auparavant. M'approchant de mon bien-aimé Sandy, je l'enlaçai de mes bras, tandis qu'il sanglotait comme si son cœur se brisait. Un dernier « Dieu vous bénisse ! » et je sautai dans le bateau qui fut vivement poussé au large..... Une page de ma vie se tournait ; j'étais en route pour me fixer dans le pays des Salteaux.

Lorsque j'arrivai à destination, non sans avoir eu à subir quelques-uns des incidents habituels à de telles expéditions, je reçus de mes nouveaux paroissiens l'accueil le plus enthousiaste. Celui qui avait dit : « Nos yeux sont troubles à force de scruter l'horizon »..... put me dire : « Mon regard est voilé par des larmes de joie de ce que j'ai vécu assez pour voir le missionnaire qui doit vivre au milieu de nous. »

Il s'agissait maintenant de travailler ferme, chaque journée était précieuse, car, pour le moment, je ne pouvais demeurer au milieu d'eux qu'aussi longtemps que le lac était libre ; il me fallait les quitter avant que la glace vînt le couvrir. Je dressai une tente pour y vivre durant les quelques semaines que j'avais devant moi. L'emplacement de la station fut choisi ; nous nous mîmes en devoir de le débar-

rasser de ses arbres. De même pour les endroits où s'élèveraient les huttes des indigènes.

Chaque matin, avant de nous mettre à l'ouvrage, nous célébrions un culte. Le dimanche je tenais trois services. Je devais veiller aussi à ce que l'école de semaine fût régulièrement fréquentée par les enfants.

Une fois que tout fut bien mis en train, j'établis mon brave Martin Papanekis à ma place et je quittai Berens River pour pour aller rejoindre ma famille à la Rivière Rouge. Ce trajet devait être semé, comme tant d'autres, d'aventures et de dangers. A vrai dire c'était une entreprise risquée que de naviguer en un frêle canot d'écorce sur un si grand lac où la tempête s'élève parfois d'une manière très soudaine et dont les vagues sont aussi redoutables que celles de l'Océan. Mais le mien était bien conditionné ; j'avais comme pilote le grand Tom — dont je parlais tout à l'heure — et surtout notre Père céleste nous gardait, Lui qui commande aux vents et aux flots.

Néanmoins un jour notre embarcation chavira et je pris un bain imprévu qui me glaça complètement. Ailleurs, ayant essayé de ramer toute la nuit, nous fûmes inquiétés par des feux follets que mes natifs, expérimentés pourtant, prirent pour des

signaux trompeurs, que des méchants auraient allumés pour nous induire en erreur à notre plus grand dommage.

Arrivé auprès de ma femme, je fus sans retard trouver le sympathique collègue qui l'avait entourée dans son épreuve et j'acceptai l'offre qu'il nous avait faite de nous donner une place dans le paisible cimetière de sa station pour y creuser la tombe définitive de notre chérie petite Nelly. En y déposant la dépouille de cette enfant au son de ces paroles : « Nous rendons la poudre à la poudre, la cendre à la cendre... mais l'âme est retournée à Dieu qui l'avait donnée », nous sentîmes qu'un lien de plus nous unissait à ce pays et à cette œuvre.

Cependant, je ne m'arrêtai pas longtemps dans ce lieu. Mon but était Toronto où je devais m'entretenir avec mon comité directeur et recevoir ses instructions relativement à la tâche nouvelle que je venais d'entreprendre.

Je rencontrai là le missionnaire Crosby, cet homme remarquable dont le Maître de la moisson s'était servi pour faire une grande œuvre dans la Colombie britannique et l'Alaska et qui avait tant à raconter de l'ardent intérêt des indigènes pour les enseignements évangéliques et des changements merveilleux dont il était témoin

au milieu d'eux. Je passai quelques mois à tenir avec lui des réunions missionnaires. D'immenses foules se réunirent autour de nous dans un grand nombre de villes du Canada. Si je ne me trompe, les recettes des sociétés de missions furent, cette année-là, les plus considérables qu'elles eussent jamais enregistrées.

***

Cette tâche achevée, je retournai à celle qui m'attendait auprès des Peaux-Rouges de Berens River. Quittant la province d'Ontario le 6 avril, je voyageai vingt-trois jours consécutifs avant de me retrouver au milieu d'eux.

A mon passage à Winnipeg — alors encore un petit village bien qu'il représentât pour nous une capitale — j'eus la joie de rencontrer mon bien-aimé président, le révérend George Young — notre compagnon de voyage lors de notre premier départ — qui avait, dès le début, pris le plus grand intérêt à mon œuvre et fait tout ce qui était en son pouvoir pour la favoriser comme pour contribuer à notre bien-être. Quel privilège pour nous missionnaires dans l'intérieur, d'avoir un tel homme pour veiller à nos intérêts et pourvoir à notre ravitaillement. En effet, durant des années, nous n'eûmes, sur nos stations,

aucun argent ; nous trouvions plus pratique de faire convertir notre traitement en marchandises que nous recevions une fois l'an de Winnipeg. Notre excellent président voulait bien se charger d'acheter, de faire emballer et de nous faire parvenir tout ce dont nous avions besoin, soit pour notre propre ménage, soit pour le paiement des instituteurs, interprètes, guides, rameurs, chefs d'attelages et autres aides dont le concours nous était nécessaire. On sent que, privés de son intervention, nous eussions pu être cruellement trompés et exploités dans ce domaine, qui n'était pas sans importance pour nous.

Je trouvai à Winnipeg mes hommes et mes chiens qui étaient descendus à ma rencontre ainsi que nous en étions convenus à mon départ. Une fois mes marchandises achetées et chargées sur les traîneaux, j'attaquai la dernière partie de ce long voyage. Commencé en un luxueux wagon de chemin de fer, il se terminait dans l'équipage que l'on sait. Après ces six mois d'interruption et de vie civilisée employés à plaider la cause des Indiens devant des auditoires considérables et enthousiastes, je me remis bien vite à ma vie sauvage. Les courses à toute vitesse sur le grand lac gelé, le froid intense qui nous faisait grelotter malgré le violent

exercice du pas gymnastique, la douleur aiguë et presque insupportable causée par la réverbération du soleil sur les immenses plaines éblouissantes de blancheur, le coucher à la belle étoile, dans des trous creusés dans la neige, tout cela fut affronté avec succès et joyeusement enduré de nouveau.

Les Salteaux me firent un accueil chaleureux et je fus très satisfait de constater que ceux auxquels j'avais confié le travail s'en étaient acquittés consciencieusement et non sans de bons résultats. Ils avaient édifié un "log house" de huit mètres sur quatre. Je m'installai dans la moitié de cette petite maison qui me servit de cuisine, de chambre à coucher, de salle à manger, de cabinet de travail, de chambre de réception, de tout enfin. Mes deux meilleures bêtes, Jack et Cuffy, la partagèrent avec moi pendant plusieurs mois qui furent pour nous tous une période heureuse et occupée. Vêtu du costume des natifs, je travaillai ferme avec quelques robustes gaillards, parmi lesquels Tom et Martin, à abattre et préparer le bois de construction nécessaire pour notre temple, notre école, notre presbytère. La tâche était malaisée, car, non seulement il nous fallait prendre ce bois dans une île assez éloignée, mais

encore les troncs suffisamment gros croissant toujours à une certaine distance les uns des autres, nous étions obligés d'aller à leur recherche et, une fois que nous les

PEINANT A TRAVERS BOIS
SUR NOS RAQUETTES A NEIGE

avions trouvés, abattus, mesurés, équarris, de leur frayer, pour ainsi dire à chacun, un nouveau chemin dans une neige de plus d'un mètre et au milieu d'épais fourrés et de troncs tombés précédem-

ment. Quand nous avions fixé une des extrémités de la poutre sur un traîneau, quatre chiens placés l'un devant l'autre, l'enlevaient avec une rapidité surprenante. Nous en avions trente-deux sous le harnais, aussi notre pile de bois augmentait-elle à vue d'œil en dépit des circontances adverses.

Lors même qu'à mon arrivée la saison fût très avancée, bien des semaines s'écoulèrent encore avant que nous pussions apercevoir aucun indice du printemps, si ce n'est que les jours s'allongeaient et que le soleil paraissait plus brillant, mais les vastes étendues de neige demeuraient dures et craquantes. Aucune humidité dans l'air parfaitement pur, aucun brouillard, le ciel toujours dépourvu de nuages. Presque chaque matin, durant ces semaines de dur labeur, il nous était donné de contempler d'étranges et magnifiques scènes de mirage. Des îles, des caps lointains s'élevaient de dessous l'horizon et nous apparaissaient comme voisins. A peu d'exceptions près, nos nuits étaient glorieuses aussi, surtout lorsque la brillante lumière du nord célébrait une de ses féeries en prenant pour théâtre le grand lac Winnipeg. La clarté commençait généralement à poindre à l'horizon du côté du septentrion et s'avançait ma-

jestueuse, tantôt remplissant le firmament tout entier de ses colonnes colorées, tantôt faisant jaillir comme des nuages de splendeur et de gloire constamment changeants. Parfois elle formait au zénith une merveilleuse et éblouissante couronne d'où partaient comme des traits de longues colonnes lumineuses de différentes teintes qui éclairaient au loin les rivages glacés. Souvent j'ai vu un nuage brillant glisser rapide à travers ces colonnes, telle une main touchant les cordes d'une prodigieuse harpe. L'illusion était si forte, que, instinctivement, nous écoutions saisis. Il m'est arrivé d'arrêter subitement mes chiens et mes hommes, lorsque nous voyagions sous ces scènes fascinantes, qui nous mettaient presque hors de nous — n'est-ce pas là du reste le sens du mot extase ? — et nous avons prêté l'oreille à cette harmonie céleste que quelques voyageurs arctiques affirment avoir perçue et qu'il me semblait pour ainsi dire impossible de ne pas entendre. Toutefois, lors même que je m'y sois attendu des années durant dans le silence absolu de ces immenses solitudes, je n'ai jamais ouï aucun son. Les beautés resplendissantes sont toujours restées pour moi aussi silencieuses que les étoiles qui les dominaient.

Le dimanche nous avions de délicieux services; presque tous les natifs, à plusieurs milles à la ronde, venaient y assister et de belles conversions m'encourageaient constamment.

Lorsque le printemps parut enfin et que la navigation devint possible, nos bateaux arrivèrent et nous pûmes aller chercher, à la Rivière Rouge, quantité de matériaux de construction et deux habiles charpentiers. L'érection de la maison missionnaire put alors commencer, de même que celle d'une vaste maison d'école qui devait provisoirement servir en même temps de temple. Nous l'appelions « le Tabernacle » et, pendant longtemps, elle répondit parfaitement à son double but.

Mes charpentiers, une fois mis à l'ouvrage avec mes aides, je me suis rendu à Winnipeg à la rencontre de Mme Young et de mes deux petites filles qui étaient restées à Ontario chez des amis jusqu'à ce que j'eusse pu leur préparer un abri et qui maintenant venaient me rejoindre. Au début, il nous fallut nous contenter de mon « log house » de quatre mètres sur quatre. Par le temps sec ou froid, tout allait bien, mais il n'en était plus de même par le temps humide, encore moins par la pluie. La toiture se composait de bûches de peuplier appuyées contre une perche

centrale et recouvertes d'une épaisse couche de terre glaise. Séchée et durcie, cette glaise constituait la meilleure protection contre le froid, tandis que, ramollie, elle tombait par plaques sur le lit, la table, le fourneau ou le plancher, je laisse à penser l'agrément. Un matin, nous en trouvâmes une motte qui devait peser plus de cinq livres tombée aux pieds de notre cadette qui dormait paisiblement dans sa couchette à notre côté. Cependant notre nouvelle demeure s'achevait et, au bout de quelques semaines, nous eûmes le bonheur de nous y établir dans un confort relatif et de pouvoir désormais porter toute notre attention sur la grande œuvre de l'évangélisation.

Prospère en une certaine mesure, notre mission ne fit pourtant pas des progrès aussi rapides que je m'y attendais. J'avais compté que le trop plein de la population de Norway-House viendrait s'y établir et que plusieurs familles de l'intérieur se rapprocheraient de nous, comme elles l'avaient promis, et collaboreraient à la fondation de la station. Il s'éleva quelques objections et les Crees de Norway-House préférèrent se fixer un peu plus au sud. En fin de compte ce fut dans cette nouvelle localité que soixante-dix familles s'installèrent et formèrent une annexe florissante.

L'œuvre avançait donc, lors même que ce ne fût pas selon le plan que quelques-uns d'entre nous en avaient tracé.

Ma vaillante compagne s'évertuait avec moi. Des occasions ne nous manquaient pas d'exercer en commun les excellentes vertus du courage, de l'espérance, de la foi, de la patience; et nous avions la joie de voir le succès nous sourire toujours en quelque mesure. Constamment il nous était donné de constater quelque signe de progrès et de temps à autre nous étions témoins de telle conversion franche et décisive; une âme sortait de la plus abjecte dégradation et de la superstition, pour recevoir la joyeuse assurance de la faveur et de la bénédiction divines.

Un été, nous eûmes la visite d'une « cheffesse » de l'intérieur, accompagnée de plusieurs suivants. Son mari avait été à la tête de sa tribu; à sa mort elle avait pris sa charge et s'en acquittait à merveille. Lors même qu'elle demeurât à plusieurs journées à l'est, elle avait entendu parler du missionnaire qui était venu vivre au milieu des Salteaux pour leur faire part des enseignements du Grand Livre. N'était-elle pas une Salteau et n'avait-elle pas le droit de connaître cette nouvelle manière de vivre dont on parlait tant? C'est pourquoi elle arrivait à la station.

De suite nous reconnûmes en elle une femme intéressante et nous fîmes notre possible pour éclairer et diriger dans la bonne voie cet esprit candide et curieux de la bonne curiosité. Avant son départ, je lui donnai une feuille de papier et un crayon et lui montrai comment elle devait s'y prendre pour savoir quand ce serait dimanche, car, parmi plusieurs autres instructions, je lui avais parlé du jour du Seigneur qui nous est donné pour le repos et l'adoration et cela l'avait frappée; elle se promettait de l'observer.

Comme son canot s'éloignait de notre rivage, elle me lança une dernière et importune requête : « Viens, aussitôt que tu le pourras, visiter moi et mon peuple dans notre propre pays ! » Je ne pus m'y rendre qu'au milieu de l'hiver suivant.

Sa joie fut vive et démonstrative lorsque je fis irruption dans son village avec mes deux compagnons et mes attelages. Vite, elle courut chercher deux têtes d'élans qu'elle avait tenues suspendues en plein air pour les conserver par le gel jusqu'au moment de ma visite. On les flamba pour enlever le poil, puis elles furent coupées à la hache en morceaux d'un kilo environ et mises au pot. Je fournis du thé et, pendant les apprêts du repas, ceux qui n'y étaient pas occupés s'assirent pour causer.

Ces gens étaient affamés d'instruction spirituelle. Je leur lisais quelques fragments de l'Ecriture et, avec le concours de mon interprète, leur expliquais une vérité après l'autre. Ils y apportaient la plus sérieuse attention. Le dîner nous réunit en cercle dans le wigwam de la cheffesse autour d'un vaste plat en bois où l'on avait jeté le contenu de la marmite. Comme mes hommes et moi étions les hôtes de la bonne dame, je ne sortis pas mes assiettes et gobelets d'étain, mes couteaux et fourchettes. J'implorai la bénédiction divine, puis le repas commença. Le plan était que chaque convive s'emparât de l'un des morceaux le tenant à la main, et, à l'aide d'un couteau de chasse ou de ses dents, s'en appropriât les parties mangeables.

J'ai le regret de dire que mon honorable voisine de droite avait des mains d'un aspect fort sale et de fortes dents longues et brillantes. Elle saisit son morceau et, après l'avoir abondamment manipulé, se mit en devoir de le déchiqueter d'une manière fort peu classique. Elle en mordit quelques bouchées puis, subitement, le jeta devant elle sur le sol pour tirer de son sein une grande feuille de papier graisseuse et noircie qu'elle déploya devant moi en me racontant avec beaucoup d'excitation comment elle avait tenu le compte

des « jours de prière », le dimanche. Vivement intéressé par le ton joyeux et pittoresque dont elle me narrait ses efforts pour tenir exactement son répertoire, je m'arrêtai de manger et considérai le papier. Imaginez ma joie en constatant que, durant les longs mois qui venaient de s'écouler depuis que je lui avais remis papier et crayon, elle n'avait pas manqué un jour de tracer sa marque : six courtes barres successives pour les jours ouvrables, puis une plus longue pour le dimanche ; or nous étions au mardi et son papier l'indiquait bien ainsi. « Missionnaire, disait-elle avec sérieux, j'ai été plus d'une fois tentée de manquer à mon engagement, car des canards ou des oies s'approchaient très près et j'étais sur le point de saisir mon fusil et de faire feu, puis je me souvenais que c'était le jour de la prière, alors je le reposais et faisais vite ma longue barre. Je n'ai pas tendu un filet ni pris un poisson, ni tiré un seul coup de feu dans ce jour depuis que tu m'en as parlé là-bas chez toi. » Ce discours me réjouit fort, on peut le croire et j'ajoutai quelques mots d'encouragement ; après quoi le repas interrompu reprit de plus belle. Ayant replacé le précieux papier et le crayon, elle ramassa son morceau et continua à y mordre à belles dents, tandis que je

m'évertuais à extraire du mien ce que je pouvais à l'aide de mon couteau de poche. Tout d'un coup, elle s'arrêta et après l'avoir regardé attentivement, elle s'écria : « Ton morceau n'est pas fameux ; le mien est excellent », et, avant que j'eusse pu protester ou dire un mot, elle avait opéré un échange et je me voyais dans la cruelle nécessité de finir mon repas selon son gré. Ce qu'elle venait de faire est considéré comme un acte de suprême bienveillance ; aussi eus-je garde de laisser voir aucun déplaisir et m'efforçai-je de réprimer mon dégoût et d'accomplir bravement mon devoir.

Ensuite, le service religieux nous absorba de nouveau.

Peu après, cette femme devint une chrétienne décidée.

***

Cependant, il vint un moment où, ma femme étant tombée malade, nous nous vîmes contraints de quitter cette contrée et d'aller travailler dans une autre partie de la vigne du Seigneur.

L'œuvre était désormais implantée au sein de cette tribu des Salteaux, si méchante et si dégradée, bien différente de celle des pacifiques Crees. Une vaste école — le Tabernacle que j'ai mentionné —

y avait été construite de même qu'un presbytère, ou mieux une demeure suffisante pour le missionnaire et sa famille, contenant tous les meubles nécessaires.

Dans ce champ de travail, nous avons été en butte à une grande opposition, et cela souvent de la part de personnes dont nous aurions attendu tout autre chose. Malgré cela, nos cœurs étaient joyeux, car Celui qui nous avait appelés à « sortir » pour répandre la semence nous avait aussi accordé l'honneur de voir quelques gerbes dorées prêtes à être recueillies dans le grenier céleste.

Notre dernier dimanche fut peut-être le plus réjouissant de tous ceux que nous avons passés dans la mission. Notre tabernacle était bondé et une partie de l'auditoire qui n'avait pu y pénétrer, stationnait à l'entour. Il y eut, soit le matin, soit l'après-midi, plusieurs baptêmes parmi lesquels celui d'un vieillard avec sa femme et l'un de ses petits-enfants. Cet homme n'avait jamais auparavant assisté à un culte public, mais il m'avait précédemment entendu annoncer l'Evangile dans son village. Il avait attaché un grand prix à la Bible et au recueil d'hymnes que je lui avais remis alors ; la nuit, il les plaçait sous son oreiller et le jour il les avait toujours sous la main, essayant de les lire.

N'y parvenant que très imparfaitement, il repassait du moins dans sa mémoire tout ce qu'il en avait déchiffré ou ce que je lui en avais raconté.

La sainte Cène fut aussi célébrée ce jour-là et j'y admis pour la première fois plusieurs nouveaux membres baptisés quelques mois auparavant. Ce fut comme le sceau que notre divin Maître mettait à notre ministère.

Des pays de l'Aurore
Aux plaines du couchant,
Partout où l'homme adore
S'élève un cri touchant ;
C'est la clameur immense
Des peuples à genoux :
« N'est-il pas de clémence,
Point de grâce pour nous ? »

En vain dans sa détresse,
L'homme, sous tous les cieux,
Fait et détruit sans cesse
Des temples pour ses dieux.
Toute prière est vaine,
Tous ces dieux sont mortels
Et tu meurs, foule humaine,
Aux pieds de tes autels !

O vous à qui le Père
Par Christ s'est révélé,
Pour qui, sur le Calvaire,
L'Agneau fut immolé ;
C'est vous, c'est vous qu'appelle
Le cri des malheureux,
Car la Bonne Nouvelle,
Elle est aussi pour eux !

A toute âme flétrie,
A tout cœur désolé,
Parlez de la patrie
Dont il est exilé !
Dites-leur : « Crois, espère ! »
Et, leur prenant la main,
Conduisez-les au Père
Par Christ, le seul chemin !

(R. S.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Présentation de l'auteur par Mr Mark Guy Pearse 5

CHAPITRE I

Coup d'œil sur l'Œuvre et sur les ouvriers du début..... 9

CHAPITRE II

Trois pasteurs indigènes : Peter Jones, John Sunday, Henry Steinheur..... 17

CHAPITRE III

Mon appel. — Service d'adieux. — En route pour mon champ de travail. — Nombreuse compagnie..... 45

CHAPITRE IV

Suite du voyage. — Sur le lac Winnipeg. — A deux ! 69

CHAPITRE V

Arrivée à Norway-House. — Traits de mœurs païennes et chrétiennes. — Nos dimanches. — Le Nouvel-An..... 89

CHAPITRE VI

Première visite à Oxford-Mission — Le canot. — En canot. — « Montre-nous le Père et cela nous suffit » 115

CHAPITRE VII

Les chiens. — Le traîneau. — Le guide. 143

CHAPITRE VIII

Le bivouac en hiver..... 161

CHAPITRE IX

Une visite à Nelson-River. — « Notre Père ». — Mon collègue Semmens 181

CHAPITRE X

Papanekis le Centenaire..... 199

CHAPITRE XI

La prière du chasseur renégat. — « Je sais où sont vos enfants morts. »..... 209

CHAPITRE XII

En route pour Sandy-Bar..... 225

CHAPITRE XIII

Progrès des Natifs dans le domaine matériel. — Différentes visites à la station missionnaire..... 237

CHAPITRE XIV

Epidémie de petite vérole. — L'expédition de secours. — La veuve de Samuel..... 253

CHAPITRE XV

Les tourmentes de neige. — La mort du vieux conjureur 271

CHAPITRE XVI

La polygamie. — Repas chez les Natifs. — En proie à la faim sur une rive inhospitalière 291

CHAPITRE XVII

Nouvelles relations. — La « Bienvenue ». — Grandeur d'âme d'un indigène converti 317

CHAPITRE XVIII

Départ de Norway-House. — Mort de ma petite Nelly. — Reprise de contact avec la vie civilisée. — Activité à Berens River. — Départ définitif..... 337

ILLUSTRATIONS

Portrait de l'auteur *(frontispice)*.
Traîneau à chiens à toute vitesse..... 11
John Sunday..... 21
Henry Steinheur..... 27
Trois Peaux-Rouges chrétiens : Jonas, Samson, Pakan..... 43
Le Révérend Mac-Dougall..... 51
Madame Young *(hors texte)*.
Maintenant le sifflet du vapeur trouble la solitude..... 57
Campement d'Indiens..... 65
Si le vent se trouvait favorable, on hissait le mât et la voile et « vogue la galère ! »..... 79
Une flotille de canots indiens..... 85
Canards sauvages..... 101
Je m'amusais infiniment..... 109
Pour dépouiller l'arbre de son écorce. 119
Souvent le sentier n'était qu'une étroite corniche..... 125
La scène revêtit un aspect plus étrange encore..... 137
Leur léger canot les porte partout... 145

Nous échangeâmes nos vêtements noirs contre nos accoutrements de peau. 195
A maintes reprises nous avons ensemble vu la mort de près..... 203
La poste en traîneau à chiens..... 257
Grange d'un indien chrétien..... 267
Cérémonie païenne des Indiens pendant une fête de chien..... 273
Conseil d'Indiens..... 323
Jeune indien avec son bateau en bas d'un escalier d'eau..... 331
Peinant à travers bois sur nos raquettes à neige..... 347

CAHORS & ALENÇON, IMPRIMERIES A. COUESLANT. — 15.553

HC
130319
Y713by
.Ft
Author Young, Egerton R.
Title En canot et en traineau a chiens parmi les

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU